This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN P4TG S

26.
395

GIFT OF

PROF. CHARLES CONRAD WRIGHT

HARVARD COLLEGE LIBRARY

LES

POÉSIES FRANÇAISES

DE JEAN PASSERAT

PUBLIÉES

Avec Notice & Notes

PAR PROSPER BLANCHEMAIN

TOME PREMIER

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXX

POÉSIES FRANÇAISES

DE

JEAN PASSERAT

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CE LIVRE :

25 exemplaires sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés et paraphés par l'éditeur.

LES

POÉSIES FRANÇAISES

DE JEAN PASSERAT

PUBLIÉES

Avec Notice & Notes

PAR PROSPER BLANCHEMAIN

TOME PREMIER

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

—

M DCCC LXXX

38526.46.395 (1)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
APR 29 1971

JEAN PASSERAT

SA VIE ET SES ŒUVRES.

1534-1602.

ARMI ces quelques poètes champenois, dont la bonhomie est plus narquoise et plus gouailleuse qu'elle ne semble au premier abord; groupe peu nombreux, mais choisi, de fins rimeurs dont La Fontaine est le type immortel, Jean PASSERAT occupe une place d'élite. C'est dans la capitale même de la Champagne, à Troyes, le 18 octobre 1534, qu'il naquit de Pantaléon Passerat et de Nicole Thiénot, tous deux de la même ville.

Quoique son père eût voyagé, qu'il aimât, cultivât même les sciences et les lettres, peut-être était-il gêné dans ses affaires, ou mourut-il

de bonne heure; car ce fut le chanoine Thiénot, oncle maternel du jeune Jean Passerat, qui se chargea de son éducation. L'abbé Laurent Acaria le conduisait tous les jours au collège; mais l'élève subissait impatiemment la règle et les corrections sévères d'alors, si bien qu'un beau jour il se déroba aux verges de son régent et se sauva jusqu'à Bourges, où, ne sachant comment subsister, il se fit ouvrier dans une forge et acquit pour la pêche en rivière un talent qui lui fut aussi profitable. Un moine du couvent de Saint-Satur, à Sancerre, séduit par sa mine éveillée ou par quelques bribes de latin qu'il étala devant lui, le retira de chez son forgeron et, trois ou quatre mois après, grâce aux conseils du bon religieux, il rentrait chez son oncle. Celui-ci accueillit l'enfant prodigue et lui fit reprendre ses études, qu'il continua pendant trois ans avec beaucoup de succès. Il alla ensuite à Paris suivre, au collège de Reims, les leçons de Jean Rochon, qui devait être plus tard doyen de la Faculté de médecine; puis il revint à Troyes, près de l'excellent latiniste Jean Lescot, qui le prit en affection et l'emmena de nouveau à Paris, où le maître professa la rhétorique au collège du Plessis, tandis que l'élève y professait les humanités.

Il fut bientôt appelé au même titre au collège

du cardinal Lemoine par son compatriote Jean Richer, et s'était lié avec Marc-Antoine de Muret, revenu depuis peu de Rome, lorsque la peste, éclatant soudain dans Paris, le força à s'exiler à Milly-en-Gâtinais.

Aussitôt le danger passé, il rentra dans un nouveau collège, celui de Boncourt, et dans une chaire plus élevée, celle d'éloquence, où il expliqua les *Commentaires* de César et compta, au nombre de ses auditeurs, Pierre de Ronsard, Jean-Antoine de Baïf, Nicolas d'Angennes, sieur de Rambouillet, etc., etc.

En 1565, s'étant pris de passion pour Cicéron, et, jugeant indispensable de connaître la latinité des jurisconsultes anciens pour bien comprendre les finesses du style de l'orateur romain, de professeur il redevint élève et partit pour Bourges. Y retrouva-t-il le vieux forgeron dont il avait été l'apprenti? Eut-il de nouveau l'occasion d'y exercer ses talents pour la pêche? C'est ce que l'histoire ne nous apprend pas. Mais il est certain qu'il étudia le droit sous le grand Cujas. M. Chevreul, dans une excellente notice sur Passerat, prouve qu'il n'y dut séjourner que deux ans, Cujas s'étant retiré en 1567 à Valence, où son élève l'aurait suivi et d'où il aurait fait un voyage en Italie. Mais ce voyage, dont les contemporains n'ont pas parlé et auquel il ne fait qu'une rapide allusion,

pourrait bien n'avoir eu lieu qu'en mai 1574, lorsque Henri III revint de Pologne par l'Autriche et l'Italie; car on trouve, dans les poésies françaises du poète, une ode sur l'entrée du roi à Ferrare, qui évidemment a été écrite et présentée à Henri III dans Ferrare même, et une autre ode offerte au même souverain lors de son entrée à Lyon; ce qui fait supposer que Passerat aurait fait partie de la députation envoyée au-devant du roi, pour le recevoir et le ramener en France.

Ce qui est certain, c'est qu'avant son retour à Paris, en 1569, il passa par Troyes, puis par Épernay, dont les habitants, sur le point d'être assiégés par Henri de Bourbon, prince de Condé, le députèrent au camp des Réformés; et il parvint à détourner l'assaut dont la ville était menacée.

A cette époque, ayant résolu de se fixer définitivement dans la capitale, il acquit une protection précieuse. Parmi les jurisconsultes qui assistaient à ses cours, où il traitait la question *De rerum et verborum significatione*, se trouvait le savant maître des requêtes Henri de Mesmes, qui, charmé tout à la fois par le savoir et l'esprit du professeur, forma avec lui des liens qui se transformèrent bientôt en une vive amitié, si bien qu'au bout de peu de temps l'humaniste devint le commensal, puis

l'hôte du magistrat, et fut choisi pour être le précepteur de son fils unique Jacques. Heureux de cette mission et reconnaissant de cette hospitalité, qui devait durer jusqu'à sa mort, il ne manqua pas une fois, pendant vingt-quatre ans, d'offrir, le 1er janvier, à son généreux Mécène une de ces charmantes pièces de vers latins, qui firent sa réputation poétique et dont le recueil fut d'abord imprimé sous le titre de *Kalendæ Januariæ*.

Peu lu de nos jours par suite du discrédit où sont tombées injustement les études classiques, ce livre abonde en détails exquis; il est écrit dans la plus pure latinité; il faisait les délices des magistrats, des lettrés, des savants, dont l'hôtel de Mesmes était le rendez-vous.

Ses poésies françaises roulent à peu près dans le même cercle d'idées. Cependant les poètes de la pléiade chantent à l'envi son éloge, bien qu'il ne partage pas leurs principes de rénovation littéraire. Gaulois par le fond et par la forme, il est le continuateur de Villon et de Marot plutôt que l'adepte de Ronsard. Aussi, quand il essaye de soupirer une tendre élégie, est-il froid et compassé. S'il y sème l'esprit à pleines mains, il n'y rencontre jamais, sauf dans deux ou trois pièces sincèrement émues, le cri véritable de la passion. Il ne parle pas sa

langue[1]. Il exprime beaucoup mieux les sentiments d'une amitié sincère et profonde pour ses chers hôtes. En les fêtant, il rencontre, à côté de la note spirituelle, la note émue, le mot qui part du cœur. Pendant de longues années sa verve s'anime; il cultive ce terrain fécond, sans jamais l'épuiser.

En même temps qu'il offrait des vers latins à Henri de Mesmes, jamais il ne faillit à présenter aux dames de la famille des poésies françaises, accompagnées de quelque souvenir, auquel l'intention donnait de la valeur. Remarquons en passant qu'un grand nombre de ces *Étrennes* s'adressent à Judith de Mesmes, qu'il

1. Les vers de Passerat n'avaient pas pour objet une *Iris en l'air*. Elle portait le prénom de Catherine, ainsi qu'on le voit dans plusieurs des pièces qui lui sont adressées. Elle partit en Italie à la suite du duc de Nemours. (Élégie x, t. I, p. 54.) Quand elle vint à mourir, le poète lui fit une épitaphe attendrie où il révèle les trois premières lettres de son nom : *Sur le trespas de madamoiselle Cat. Del.* (t. II, ci-après). Le *Dictionnaire historique* de Jal indique une Catherine d'Elbene, fille de Richard Dalbene (*sic*), banquier florentin, et de Jeanne Loveau, née à Paris le 1er juin 1536. Le frère de cette Catherine, François d'Elbene, avait épousé Antoinette de Mesmes, cousine de Judith de Mesmes. Fille d'un Florentin, Catherine dut profiter du voyage du duc de Nemours en Savoie pour aller voir sa famille en Italie. Alliée aux de Mesmes, c'est chez eux que Passerat dut la connaître et s'éprendre d'elle. Il y a donc, sinon une certitude absolue, du moins les plus fortes présomptions pour que Catherine d'Elbene fût Cat. Del. et la bien-aimée du poète.

avait vue naître et pour laquelle il semble éprouver une affection particulière.

On peut remarquer encore un sentiment aimable dans quelques pièces où il célèbre, en rythmes légers, le réveil de la nature ou les rustiques amours des pastoureaux et des bergères. Ainsi : le premier jour de mai — Pastoureau, m'aimes-tu bien? — Belle, ta beauté s'enfuit. — La Villanelle : J'ai perdu ma tourterelle, qui se trouve comme égarée au milieu d'élégies quasi-officielles sur la mort de la belle Gabrielle, composées pour Henri IV et dans le voisinage d'autres élégies écrites pour Henri III, sur ses mignons tués en duel.

Ce n'est certes pas dans les vers de commande que Passerat excelle, mais dans la fine raillerie. Quand il lance une épigramme, elle est armée de l'aiguillon qui frappe et qui pique; quand il badine, c'est avec une grâce, une finesse toutes françaises; quand il fait du *procès* une divinité, parce qu'il est immortel et se nourrit des offrandes des pauvres plaideurs; quand il raconte la métamorphose d'un homme en oiseau, il trouve des accents qui n'appartiennent qu'à lui et font pressentir l'inimitable La Fontaine. Le vin aussi avait droit à ses hommages, et il ne se bornait pas à l'aimer platoniquement. Sa face enluminée, son nez rubicond et tuméfié, son petit œil clignotant (car il raconte lui-même,

dans un sonnet[1], qu'il eut l'œil gauche crevé en jouant à la paume) témoignaient assez de son goût pour la dive bouteille, s'il ne l'avait d'ailleurs attesté dans ses vers.

Mais autant son visage le faisait mal venir auprès des femmes (et il s'en est bien vengé), autant sa conversation aimable et piquante le faisait rechercher des hommes de goût. Il aimait à se délasser avec eux, dans des festins où présidaient Bacchus et les Muses légères; car il n'avait du pédant que la robe, comme dit La Monnoye, et, à ces moments-là, il la jetait aux orties. Il oubliait les longs et arides travaux du lexicographe et du savant, où il s'absorbait souvent des journées entières, sans songer à prendre ni repos ni nourriture.

C'était à la porte Saint-Victor qu'il professait vers 1570, et qu'il expliquait comme nous l'avons dit, le titre du Digeste : *De verborum significatione*, en relevant l'aridité de l'enseignement par des remarques dont la finesse et l'ingéniosité charmaient ses auditeurs accourus en foule pour l'entendre. Charles IX, qui eût été un roi artiste et lettré, si des courtisans dissolus n'eussent étouffé en lui ce sentiment du beau, inné chez les Valois; s'il n'eût été l'esclave de

1. Il n'est que dans l'édition de 1606. Voyez t. II, p. 46. Les sonnets paraissant suivre l'ordre des dates, Passerat aurait été blessé vers 1570, à l'âge de trente-six ans.

sa mère et la plus triste victime des discordes par lesquelles son règne fut ensanglanté, Charles IX sut distinguer et apprécier Passerat. Aussi, lorsque le savant et infortuné Ramus fut tombé à la Saint-Barthélemy, sous les coups des massacreurs, c'est à Passerat que pensa le monarque, pour occuper une des deux chaires laissées vacantes au Collège de France, celle d'éloquence latine. Henri III ne lui témoigna pas moins de bienveillance, et c'est sur sa demande qu'il composa le poème du *Chien courant,* qui figure en tête de ses poésies, œuvre didactique un peu monotone, mais qui témoigne de connaissances techniques dans l'art de vénerie.

Le règne du dernier des Valois ne fut pas moins tourmenté que celui de ses frères. En vain il employa la ruse et l'assassinat contre les Guise, il ne put empêcher ni leurs conspirations ni la formation de la Ligue et périt à son tour sous le poignard d'un meurtrier. Dans cet effondrement d'une dynastie, les écoles se fermaient l'une après l'autre, les étudiants abandonnaient la plume pour l'épée ; la chaire des professeurs restait vide. Passerat, pour faire trêve aux tristesses patriotiques dont ses travaux avaient peine à le distraire, fréquentait de temps en temps le logis de Jacques Gillot, son ami, conseiller clerc au Parlement de Paris,

qui demeurait dans la petite rue qui va du quai des Orfèvres à l'hôtel de M. le premier Président, rue où depuis naquit Despréaux, où plus tard demeura Me Arouet, le père de Voltaire. Il y rencontrait le grand prévôt de la connétablie, Nicolas Rapin, poète comme lui, le médecin protestant Florent Chrestien, l'intègre magistrat Pierre Pithou, Pierre Leroy, chapelain du cardinal de Bourbon, et enfin un des plus aimables poètes de cette époque, Gilles Durand, sieur de la Bergerie. Dans ces réunions intimes, on échangeait des nouvelles, on souhaitait un avenir meilleur, on se révoltait contre les malheurs du pays, contre l'ineptie et l'outrecuidance des hommes qui s'étaient arrogé le pouvoir; mais, malgré les tristesses d'un temps qui n'était pas sans analogie avec le nôtre; malgré l'insolence de l'étranger qui foulait notre sol; malgré la folie des Français, qui se déchiraient entre eux sous l'œil des envahisseurs, la gaieté ne perdait pas ses droits. On se vengeait d'une persécution par un bon mot, d'une trahison par une épigramme et, le 16 janvier 1593, les états de la Ligue s'étant réunis, quelqu'un répéta, en les parodiant, les discours qui se tenaient dans cette néfaste Assemblée. Ce fut, dit-on, Pierre Leroy, qui eut l'idée de noter ces improvisations où le rire ne voilait qu'à demi l'amertume, de réunir en faisceau ces brindilles

trempées dans le vinaigre et d'en faire une poignée de verges sanglantes, pour fustiger ces faquins sans vergogne, dont le triomphe était une honte et un désastre pour la patrie.

Le plan de la satire Ménippée venait d'éclore; il fut aussitôt mis à exécution, chacun se partagea la besogne. Aux magistrats les discours; aux poètes les satires, les quatrains acérés, les chansons mordantes; Passerat qui, selon l'expression de l'historien De Thou, *était un homme de bon nez et de bon sens*, se chargea de la partie poétique et épigrammatique à laquelle Rapin n'eut guère de part que pour les poésies latines. Partout de l'esprit, du sel à foison et, sur tous les ennemis du Béarnais, ce ridicule qui tue mieux qu'une arquebusade. — Une fois la mine chargée, il fallait la faire éclater. A Paris c'était chose impossible. L'imprimeur du pamphlet eût encouru la peine de la hart. Peut-être quelques épigrammes avaient circulé, quelque chose du plan avait transpiré au dehors. Aussi le cénacle, mis en suspicion, se dispersa de toutes parts. Ce fut à Tours que la bombe fit explosion. Une première édition fut enlevée aussitôt que parue et c'est à peine si l'on pourrait compter combien il s'en publia sous les dates de 1593 et 1594.

Les auteurs de la satire Ménippée, en osant seulement la composer et l'écrire dans Paris,

sous le regard soupçonneux de la Ligue, avaient certainement fait preuve d'un grand courage, Passerat surtout, qui occupait la chaire de Ramus et devait songer non sans appréhension au sort funeste de son prédécesseur, cette grande victime de la Saint-Barthélemy. Quant au célèbre pamphlet lui-même, son mérite et sa puissance ont été de beaucoup exagérées. Le président Hénault a été jusqu'à dire qu'il fit plus peut-être, pour Henri IV, que les batailles d'Arques et d'Ivry. C'est lui donner une importance à laquelle ses auteurs eux-mêmes n'ont jamais prétendu. Son succès fut grand et légitime, parce qu'il soutenait un parti vraiment national et dont le triomphe s'affirmait chaque jour; mais il n'eut aucune influence sur la dislocation de la Ligue, qui était un fait à peu près accompli lorsqu'il parut.

Sous le rapport historique, la satire Ménippée n'est digne d'aucune créance, M. Auguste Bernard observe avec justesse qu'elle fait ouvrir les états généraux le 10 février, jour où il n'y eut pas de séance; elle y introduit des personnages qui n'y parurent jamais; toutes les époques sont confondues. Il semble d'abord qu'on assiste à la séance d'ouverture et l'on s'aperçoit qu'un an s'est écoulé entre le premier et le dernier discours.

Restent les qualités d'un style spirituel, in-

cisif, éminemment français, digne par intervalles de Rabelais, le grand railleur, hérissé d'épigrammes barbelées qui restent dans la blessure et qui ont dû faire pâmer d'aise tous les patriotes du temps; mais tout cela n'eut qu'une médiocre influence sur les destinées du pays. — La messe de Saint-Denis fit plus pour Henri IV que tous les aiguillons de la Ménippée.

Néanmoins lorsque, le 24 mars 1594, le roi rentrait en vainqueur dans sa capitale, vainqueur aussi, Passerat y rentrait à sa suite et reprenait au Collège de France ses leçons, trop longtemps interrompues à son gré et surtout au gré de ses auditeurs. De quels applaudissements ne dut-il pas être accueilli lorsque, prenant prétexte du traité de l'orateur de Cicéron, et spécialement du livre II : *De risu et de ridiculis,* il fustigea de nouveau la Ligue, sur le dos des pères jésuites, toujours hostiles à l'Université! On s'arracha la harangue immédiatement imprimée par Patisson, sous le titre : *Præfatiuncula in disputationem de Ridiculis* (Paris, 1594, in-8°).

Il avait d'ailleurs l'habitude d'ouvrir chaque année ses leçons par un discours, dont vingt-neuf ont été conservés et imprimés après sa mort, par son neveu Jean de Rougevalet : *Orationes et Præfationes,* etc. (Paris, D. Douceur, 1606, in-8°). On y voit qu'il commenta successivement plusieurs comédies de Plaute,

des harangues de Cicéron, des morceaux de Salluste, de Catulle, d'Ovide, les *Bucoliques* de Virgile, etc.

Mais l'on ne se nourrit pas seulement de gloire et le Trésor épuisé ne soldait plus, depuis quinze mois, les appointements des professeurs au Collège de France. Avant la Ligue, ils étaient déjà si rarement payés qu'un jour, dans un sonnet, Passerat demanda au roi Henri III la succession de Tullène, un fou de cour, qui venait de mourir. Sous le nouveau règne, la détresse s'était encore aggravée; si bien qu'il vint, à la tête de ses collègues, solliciter de Henri IV ce qui leur était dû.

Selon le récit de l'abbé Goujet, dans son mémoire sur le Collège de France, le roi les reçut avec bonté et déclara qu'il aimait mieux diminuer sa dépense et prendre sur sa table pour payer ses lecteurs. Puis il les renvoya à Sully, chez qui ils eurent ordre de se présenter le lendemain. M. de Rosny ne les accueillit pas moins bien : « Les autres, dit-il, vous ont donné du papier, du parchemin et de la cire; le roi vous a donné sa parole, et moi, je vous donnerai de l'argent. »

Que résulta-t-il de ces belles promesses? Peu de chose sans doute; car on voit que Passerat continua de solliciter un payement qui se faisait trop attendre. Il n'était cependant ni

avide ni intéressé; car aux étrennes de 1574, il fit reprendre à Henri de Mesmes un cadeau de 50 pistoles en or, dont il n'avait, disait-il, aucun besoin.

Bien qu'ayant dépassé la soixantaine, il persévérait avec ardeur dans ses études incessantes et ne se donnait de relâche que pour faire parfois *carrousse*, avec des amis aussi joyeux que lui; mais ces excès de travail et de plaisir minaient sa robuste constitution. Il s'en ressentait déjà, lorsqu'en août 1596, il eut la douleur de perdre son protecteur et ami Henri de Mesmes. Bien que Jacques de Mesmes, son fils, eût revendiqué, comme son plus bel héritage, le droit d'héberger le vieux poète, le savant qui l'avait instruit, qui l'avait presque vu naître, cette perte fut pour Passerat une douleur inconsolable. Un an plus tard, à la suite d'une violente attaque de goutte, il resta paralysé de la moitié du corps. Son intelligence n'en fut pas atteinte, heureusement pour lui, car ses études l'aidèrent à supporter tant de souffrances. Devenu aveugle, il travaillait encore et, dans son discours *De Cæcitate*[1], il s'appliquait le *Tant mieux; nous combattrons à l'ombre*[2]! que Léonidas répondait à Xerxès, menaçant d'obscurcir

1. Paris, M. Patisson, 1598, in-8° de 12 feuilles.
2. Voyez feuillet 11 verso, ligne 21.

le soleil sous les flèches de ses archers. Dans la dédicace à d'Incarville, trésorier de l'épargne, il réclamait ses appointements échus, pour payer son secrétaire devenu indispensable. Enfin il fut cloué sans mouvement sur son lit de douleurs. C'était pour toujours. Dans ses souffrances intolérables, il adressait à la sainte Vierge des stances, que son neveu nous a gardées, et qui respirent une piété douloureuse et résignée. Mais par moments ses forces le trahissaient; sa noble intelligence fléchissait sous les tortures du corps. Enfin, le 14 septembre 1602, âgé de 68 ans [1], après cinq années de tortures il cessa de vivre et de souffrir.

Son compatriote et ami Jean Richer fut son exécuteur testamentaire.

Depuis vingt-neuf ans, il habitait l'hôtel de Mesmes et Jacques de Mesmes, voulant pro-

1. Scévole de Sainte-Marthe lui donne à tort 73 ans et L'Estoile s'éloigne encore plus de la vérité, dans son Journal, où il écrit : « Le samedy 14 septembre 1602, Jean Passerat, professeur du roy en l'université de Paris, *âgé de près de 80 ans,* homme docte et des plus délicats esprits de ce siècle, bon philosophe et grand poète, mourut à Paris, ayant langui longtemps et perdu la veue avant que mourir, de trop estudier et aussi (disent aucuns) de trop boire : vice naturel à ceux qui excellent en l'art de poésie, comme faisoit ce bonhomme, duquel la sépulture est aux Jacobins. »

C'est Papyre Masson qui, dans son éloge latin, en tête des *Orationes et præfationes,* nous a conservé les détails les plus exacts et les plus complets sur la vie de Passerat.

longer son hospitalité au delà de cette vie, lui fit élever un tombeau dans l'église des dominicains de la rue Saint-Jacques.

Jean de Rougevalet, son neveu, greffier de l'élection de Troyes, fut son héritier et, grâce aux libéralités de Sully, qui n'était pourtant pas coutumier du fait, se fit l'éditeur de ses œuvres. Il publia successivement :

1° Le recueil des œuvres poétiques (Paris, Langelier, 1606, in-8°) dont le tiers seulement avait été imprimé du vivant de l'auteur, en 1597 et 1602.

Nous avons déjà fait ressortir le mérite de ces poésies, toujours élégantes et d'un charme souvent irrésistible dans les sujets légers et les fines satires. Elles ont semblé dignes d'être remises en lumière et offertes à l'appréciation des esprits délicats.

L'éditeur avait omis d'y joindre les vers piquants que la satire Ménippée doit à Passerat, ainsi que le chant d'allégresse sur l'entrée du roi Charles IX dans sa ville de Troyes (Troyes, 1564, in-8°). Ces morceaux ont été ajoutés à la nouvelle édition à la fin du tome II.

2° Kalendæ Januariæ et varia quædam poëmatia (Langelier, 1606, in-8°).

Ce recueil, qui avait déjà paru deux fois, en 1597 et 1603, a été augmenté de moitié.

Par malheur, notre siècle s'est trop désintéressé des études classiques, pour qu'on ait pu songer à le rééditer. Peu de personnes apprécieraient à sa juste valeur ce style qui marche sans contrainte sur les traces des anciens, cet esprit qui se rend personnels leur génie et leur langue, ces allusions qui ne sont ni des copies ni de serviles imitations [1].

1. Nous rougirions de ne pas choisir seulement une citation parmi les étrennes en vers hexamètres que Passerat offrit, pendant vingt-huit ans de suite, à Henri de Mesmes. La pièce qui porte la date du 1er janvier 1582 est sans contredit la plus originale de toutes, et, bien qu'elle ait été cent fois imitée sans avoir été jamais égalée, bien qu'elle ait été souvent réimprimée, nous avons cru devoir reproduire ici le *Nihil*, *Henrico Memmio, pro xeniis.* (Ann. M. D. LXXXII.)

Janus adeſt, feſtæ poſcunt ſua dona Calendæ :
Munus abeſt feſtis quem poſſim afferre Calendis.
Siccine Caſtalius nobis exaruit humor?
Uſque adeo ingenii noſtri eſt exhauſta facultas,
Immunem ut videat redeuntis janitor anni?
Quod nuſquam eſt potiùs nova per veſtigia quœram.
Ecce autem, partes ſeſe dum verſat in omnes,
Invenit mea Muſa *Nihil.* Ne deſpice munus;
Nam *nihil* eſt gemmis, *nihil* eſt pretioſius auro.
Hùc animum, hùc igitur vultus adverte benignos;
Res ea nunc canitur quæ nulli audita priorum.
Auſonii & Graii dixerunt cœtera vates;
Auſoniæ indictum *nihil* eſt Graiæque Camœnæ.
E cœlo quacumque Ceres mea proſpicit arva,
Aut genitor liquidis orbem complectitur ulnis
Oceanus, *nihil* interitus & originis expers,
Immortale *nihil, nihil* omni ex parte beatum.
Quod ſi hinc majeſtas & vis divina probatur

3° De litterarum inter se cognatione et permutatione liber (Paris, D. Douceur, 1606, in-8°), ouvrage de philologie que M. Chevreul déclare être des plus curieux.

Numquid honore Deûm, numquid dignabimur aris?
Conſpectu lucis *nihil* eſt jucundius almæ;
Vere *nihil*, *nihil* irriguo formoſius horto,
Floridius pratis, Zephiri clementius aura.
In bello ſanctum *nihil* eſt Martiſque tumultu:
Juſtum in pace *nihil*, *nihil* eſt in fœdere tutum,
Felix cui *nihil* eſt! Fuerant quæ vota Tibullo.
Non timet inſidias; fures, incendia temnit,
Sollicitas ſequitur nullo ſub judice lites.
Ille ſpſe invictis qui ſubjicit omnia plantis.
Zenonis ſapiens, *nihil* admiratur & optat,
Socraticique gregis fuit iſta ſcientia quondam
Scire *nihil*, ſtudio cui nunc incumbitur uni,
Nec quicquam in ludo mavult didiciſſe juventus,
Ad magnas quia ducit opes & culmen honorum.
Noſce *nihil*, noſces fertur quod Pythagoreæ
Grano hærere fabæ, cui vox adjuncta negantis.
Multi Mercurio duce freti viſcera terræ
Dura liquefaciunt ſimul & patrimonia miſcent,
Arcano inſtantes operi & carbonibus atris,
Qui tandem exhauſti damnis fractique labore,
Inveniunt atque inventum *nihil* uſque requirunt.
Hoc demetiri non ulla decempeda poſſit
Nec numeret Lybicæ numerum qui callet arenæ.
Vel Phœbo ignotum *nihil* eſt, *nihil* altius aſtris.
Tuque (tibi licet eximium ſit mentis acumen
Omnem in naturam penetrans & in abdita rerum)
Pace tua, Memmi, *nihil* ignorare videris,
Sole tamen *nihil* eſt & puro clarius igne.
Tange *nihil*, diceſque *nihil* ſine corpore tangi;
Cerne *nihil*, cerni dices *nihil* abſque colore.
Surdum audit, loquiturque *nihil* ſine voce; volatque
Abſque ope pennarum & graditur ſine cruribus ullis.
Abſque loco motuque *nihil* per inane vagatur.
Humano generi utilius *nihil* arte medendi.
Ne Rhombos igitur neu Theſſala carmina tentet
Idalia vacuum trajectus arundine pectus,
Neu legat Idæo Dictæum in vertice gramen,

4° Orationes et Præfationes, etc. (Paris, D. Douceur, 1606, in-8°) contenant les discours d'ouverture des cours professés par Passerat. Ils sont au nombre de vingt-neuf. On y retrouve la *Præfatiuncula de Ridiculis* et la *De Cæcitate Oratio,* dont il a été question plus haut. Une seconde édition a été donnée à Paris, par M. Henault, 1637, in-8°, de 29 feuillets non cotés et 336 pages.

5° Enfin des commentaires sur Catulle, Tibulle et Properce, une traduction des trois livres d'Apollodore de l'origine des Dieux (Paris, Gesselin, 1605, in-12), etc., etc.

L'édition du Dictionnaire de Calepin en dix langues (Lyon, 1586, 2 vol. in-fol.) porte le nom de Passerat; mais s'il y a réellement travaillé, il n'en a pas revu les épreuves; car elle abonde en erreurs que le savant lecteur du roi n'aurait pas omis de corriger.

Vulneribus ſœvi *nihil* auxiliatur amoris.
Vexerit & quamvis trans mœſtas portitor undas,
Ad ſuperos imo *nihil* hunc revocabit ab orco.
Inferni *nihil* infleſtit præcordia regis,
Parcarumque colos & inexorabile penſum.
Obruta Phlægræis pubes Titania campis
Fulmineo ſenſit *nihil* eſſe potentius ictu.
Porrigitur magni *nihil* extra mœnia mundi;
Dique *nihil* metuunt. Quid longo carmine plura
Commemorem? Virtute *nihil* præſtantius ipſa,
Splendidius *nihil* eſt : *nihil* eſt Jove denique majus.
Sed tempus eſt finem argutis imponere nugis
Ne tibi ſi multa laudem mea carmina charta,
De *nihilo* pariant *nihili* faſtidia verſus.

La Croix du Maine affirme qu'il a composé des tragédies et comédies, tant en latin qu'en français, une histoire des Troyens ou Champenois. Scévole de Sainte-Marthe, dans son éloge, en tête des poésies latines, lui attribue des remarques sur Cicéron, Salluste et Suétone[1]. Tous ces ouvrages ont aujourd'hui disparu, ainsi qu'un commentaire sur Rabelais dont la perte est surtout regrettable; car il était, en qualité de contemporain, à portée d'élucider toutes les allusions dont fourmillent le Pantagruel et le Gargantua, et d'en faire goûter tout le sel, grâce à la finesse acérée de son esprit.

La Monnoye semble révoquer en doute l'existence de ce commentaire, mais Guillaume Colletet, cité par Sainte-Beuve, dans une note de son Tableau de la poésie française au XVIe siècle, Ed. Jules Troubat (Paris, A. Lemerre, 1876, in-12), t. Ier, p. 215, est on ne peut plus affirmatif :

« La lecture des livres de Rabelais lui avait autrefois plu si fort, et il en avait tellement approfondi les mystères cachés, que, sur cet ouvrage folâtre, il avait dressé de doctes commentaires, qu'il conservait curieusement dans son cabinet et qu'il ne communiquait qu'à ses

1. La Bibliothèque de Troyes possède un commentaire de l'*Énéide*, écrit sur les marges mêmes d'un Virgile in-folio.

plus intimes amis. Mais comme il vint à examiner sa conscience et à considérer le peu d'édification ou plutôt le scandale que pouvait causer cet ouvrage, s'il advenait qu'il fût un jour publié, il se résolut de le supprimer, d'autant plus que son dévot confesseur faisait difficulté de lui donner l'absolution. Dans cette pieuse réflexion, il fit brûler en sa présence cet illégitime enfant de son bel esprit et voulut prouver, par cette action véritablement chrétienne, qu'il préférait la qualité d'homme de bien à celle de docte interprète. O vous, que j'ai vus souhaiter de lire et de posséder cet ouvrage, au préjudice du salut de Passerat, et qui, dans votre sentiment impie, désiriez plutôt la damnation de l'auteur que la condamnation de l'ouvrage, rougissez de honte, etc., etc.! »

En dépit des anathèmes ampoulés et passablement burlesques du bon Colletet qui avait, pour sa part, sur la conscience, certains péchés mignons, concernant le Parnasse satirique, les Commentaires sur Rabelais auraient bien pu n'être pas aussi anéantis qu'il le croit. Le Président de la Mare, dont les recueils sont conservés à la Bibliothèque de la rue de Richelieu, raconte quelque part que les Jésuites tenaient sous clef, au collège de Clermont, ces notes de Passerat. Mais à la suite des diverses expulsions que la Société de Jésus a subies,

après tant de révolutions qui ont ravagé le pays, qu'est devenue l'ancienne bibliothèque de ce collège de Clermont, qui s'appelle aujourd'hui le lycée Louis-le-Grand ?

Il serait singulier que ces commentaires d'un esprit audacieux, sur un des penseurs les plus révolutionnaires du XVIe siècle, sauvés par les Révérends Pères, plus indulgents qu'on ne semble le croire, eussent été anéantis par quelque révolte du populaire, aussi destructeur qu'ignorant.

En définitive, tous les brûleurs de livres, quels qu'ils soient, ne méritent que haine et malédiction. Briser une œuvre d'art, lacérer un produit de la science ou de l'esprit, c'est commettre un attentat contre l'âme humaine et nous unissons nos regrets à ceux de Sainte-Beuve, pour déplorer la perte d'une œuvre qui serait si précieuse aujourd'hui.

PROSPER BLANCHEMAIN.

RECVEIL DES OEVVRES POETIQVES DE IAN PASSERAT

LECTEVR ET INTERprete du Roy.

Augmenté de plus de la moitié, outre les precedantes impressions:

DEDIE' A MONSIEVR DE ROSNY.

A PARIS,

Chez ABEL L'ANGELIER, au premier pilier de la grand' salle du Palais.

M. DCVI.

Auec priuilege du Roy

A MESSIRE

MAXIMILIAN DE BETHVNE,

duc de Suilly, pair de France,
marquis de Rofny, &c.,
grand maiftre de l'artillerie, grand voyer
de France, fuperintendant des finances,
& gouuerneur pour le Roy
au haut & bas Poictou.

MONSEIGNEVR, l'election que le Roy a faite de vòftre perfonne pour l'afsifter au reftabliffement de cet Eftat, que les troubles paffés auoient beaucoup alteré, n'a pas efté fans quelque diuin myftere qui fe recongnoift par les effects qu'a produicts voftre fage conduicte, non feulement en remettant tous les ordres du Royaume dans les reigles de leur deuoir, mais auffi en defchargeant la France par bon mefnage des grandes debtes qui l'accabloient, la tenant en aduance pour le feruice de fa Majefté fans oppreffion du public : & principalement pour le grand foin que vous aués de faire paffer aux fuiuants la memoire de noftre heureux fiecle fignalé, tant par les fuperbes baftimens & autres marques muettes de noftre felicité & repos, qui fe voyent

çà & là, que par la ſolicitude que vous prenés en la recerche des hommes ſçauans & publication de leurs œuures : entre leſquels feu Maiſtre Iean Paſſerat n'eſt pas le dernier, ayant eſté partie de ſes labeurs tirée de la pouldre, & des vers qui les euſſent mangés ſans la liberalité dont il vous a pleu les aſſiſter pour le bien de la France, & du quel vous aués eu ces iours paſſez les Prefaces & harangues prononcées en la chaire Royale, autant d'années qu'il a ſerui au public; leſquelles i'oſe eſperer vous auoir eſté aggreables. Maintenant voicy les vers François plus poëtiques qu'affectés, qui pourtant ne manquent pas de grace, meſmes ſi vous permettés (MONSEIGNEVR) qu'ils ſe laiſſent veoir ſouz la protection de voſtre nom à qui ils ſont voüés, comme à celuy qui les merite, & meriterés le reſte en continuant d'honorer ſes œuures, comme nous eſperons de l'aſſiſtance de voſtre faueur.

Voſtre tres-humble & obeiſſant
ſeruiteur,

I. DE ROVGEVALET.

AV MESME

SONET.

Quand Homere eust voulu vn autre œuvre entreprendre
Que les erreurs d'Vlysse, ou Achille irrité :
Il n'eust esté moins grand à la postérité,
Et d'eus rien ne seroit sinon qu'vn peu de cendre.

Quand vn autre argument Virgile eust voulu prendre
Que du Troyen par terre & par mer agité,
Sa gloire dureroit, & son los merité :
De soi-mesme vn beau vers partout se fait entendre.

Mais à moy, pour auoir vn immortel renom,
Monsieur il est besoin d'emprunter vostre nom,
Dont iamais la louange assés bien n'est escrite.

Que fai-ie, temeraire, & trop audacieus?
Pour suivre vn tel suiet il faut voler aus cieus :
Car qui vole plus bas n'atteint vostre merite.

Le Chien courant.

AU ROY.

Dans ces foreſts, où bruit vn doux Zephyre,
Ie veux des Chiens & de la Chaſſe eſcrire,
Sans inuoquer Diane, & les cent sœurs,
Nymphes des bois, deeſſes des chaſſeurs.
HENRY *grand Roy, fleur des Princes du monde,*
A qui Diane en la Chaſſe eſt ſeconde,
Donne courage & force à ton ſubiet
De bien traicter vn ſi noble ſubiet.
Nature a faict des Chiens de toute ſorte :
Chaque païs de differents en porte,
Foibles & forts, & peſans & legers;
Hardis, coüards, & ſages aux dangers.
Meſme tout Chien n'eſt pas bon à la Chaſſe,
Et ſi tout Chien toute beſte ne chaſſe.
De tant de chiens, & de ſi differents,
Ie n'eſliray ſinon que les Courants :
Parler de tous ſeroit trop de matiere :
On en feroit vne Iliade entiere.
Ne montons pas en vne telle mer,
Qui loin du bord nous pourroit abyſmer :
C'eſt bien aſſez de ſeurement conduire

En petit lac ſa petite nauire.
Celuy qui veut des Chiens courans auoir,
Qui facent bien de chaſſer leur deuoir,
En premier lieu doit chercher vne Lyſſe.
De bonne race il faut qu'il la choiſiſſe,
Groſſe de rable, & de reins aſſez forts,
Vn peu longuette & de teſte & de corps :
Large de flancs, & de nazeaux ouuerte :
Et qu'en chaleur d'vn bon Chien ſoit couuerte :
On dit que c'eſt la meilleure ſaiſon
Quand les Gemeaux logent en leur maiſon
Le clair Soleil : ou le Prince de Troye
Qui en chaſſant d'vne Aigle fut la proye.
Ne faites pas la Lyſſe trauailler
Lorſque verrez ſon ventre s'aualler.
Repos eſt deu à vne beſte pleine.
Durant ce temps elle eſt foible à la peine.
Qui luy feroit le trauail ſupporter
Il la mettroit en peril d'auorter.
S'ainſi aduient que ſes Chiens elle face
En temps d'Hyuer, qu'elle ait vne paillace
Aupres du feu : à cauſe que l'Hyuer
N'eſt guere propre à des Chiens eleuer.
Prens-en le ſoin, & bien la mere traite
En la ſaiſon que ſes Chiens elle allaite.
Si elle en a trop grand nombre a nourrir,
Faute de laict les bons pourroient mourir.
Oſter en faut ce qui eſt inutile,
Retenant ceux de nature gentile.
On cognoiſtra en les voyant tetter
Ceux qu'il faudra retenir ou ietter.
Car volontiers le meilleur de la bande
Eſt le plus aſpre, & ſes freres gourmande.
Sçachez auſſi que les meilleurs ſeront

A l'aduenir, ceux qui plus peſeront.
Pareillement leurs bontez on diſcerne,
Si on les met au milieu d'vn grand cerne,
Et on allume autour vn feu leger :
Soudain la mere accourt à ce danger,
Prend les meilleurs, & premiers les emporte.
Voyez qu'Amour eſt vne choſe forte!
Encor dit-on que le premier porté
Dans la paillace, eſt premier en bonté :
Et que celuy eſt de bonté premiere
Qui le dernier voit du iour la lumiere.
Nazeaux ouuerts en peuuent aduertir :
Deſſous le ventre vn poil rude à ſentir :
Oreille large & longuette & eſpeſſe.
Sont argumens de future viſteſſe.
On peut auſſi iuger à la couleur,
Qui eſt le pire ou qui eſt le meilleur.
Ceux qu'on dit Bauls, emportent la loüange :
Pardeſſus tous de bien garder le Change :
Chiens de Hault-nez, forcenans, beaux chaſſeurs,
Ne craignans point la foule des piqueurs :
Prompts, eſueillez, quand le Cerf on leur lance :
Et n'en eſt point de meilleure Creance.
Tel fut Souillard, & Maigret, & Miraud,
Cleraud, Ioubard, & l'Eſcoçois Baraud :
Dont le renom qui partout ſe publie
N'a point de peur que iamais on l'oublie.
Les Fauues ſont vn peu moins Requerans,
Mais plus communs, & ſeurement courans :
De grand trauail, de cœur & d'entrepriſe :
N'abandonnans, quand il ſe For-païſe,
Iamais vn Cerf. Les Gris ſont trop ardans :
Au demeurant le change mal gardans.
Si on veut prendre vne beſte qui ruſe,

Ie ſuis d'aduis que d'autre meute on vſe.
Quand aux Chiens Noirs, de ſainct Hubert nommez,
Pour les Sangliers ils ſont bons eſtimez,
Ou pour Renard, mais ils ne valent gueres
A courre vn Cerf, & des beſtes legeres.
Si toſt qu'auras choiſi les petits Chiens,
Ayes le ſoin de ceux que tu retiens.
A demy mois il faut qu'on les eſuere:
Il faut encor auant la Lune entiere
Rongner la queuë, & le nerf en tirer,
Qui ne leur ſert qu'à la rage attirer.
N'endure pas que de quelque maſtine,
Non de leur mere ils ſuccent la tetine:
Ils en tiendroient: & comme abaſtardis,
Seroyent peſans, laſches & refroidis.
Auſſi faut-il (puiſque la nourriture,
Ainſi qu'on dit, eſt vne autre nature)
Qu'ils ſoient aux champs & nourris & dreſſez,
Non à la ville, & à l'ombre engraiſſez.
Rien ie ne priſe vne Meute nourrie
En la cuiſine, ou à la boucherie.
Race caignarde, & ne fay point de cas
De Chiens frians, pareſſeux, delicas.
Ie veux vn Chien qui le trauail endure,
Qui ne craint point le chaud ny la froidure:
Qui me conuie à le mener au bois,
Balant ſa queuë & doublant ſes abbois,
I'y pren plaiſir, & forcer ie me laiſſe
A vn tel Chien tirant contre ſa leſſe.
Celuy qui veut en auoir paſſe-temps,
Y penſe d'heure, & ne perde le temps.
Deux mois durant nourry-les de laictage,
Apres deux mois porte-les au village,
Ou l'air eſt libre, & où le plus ſouuent

Ils ſortiront à la pluye & au vent.
A ſouffrir tout, il les conuient apprendre,
Tandis que l'âge eſt ſouple encore & tendre.
Dés qu'ils viendront à neuf ou à dix mois,
Pens à leur col quelque billot de bois :
Et vn chien ieune à vne lyſſe accouple
Qui ſoit ia faicte, & bien appriſe au couple.
Lorsque la trompe vn Forhu ſonnera,
S'il ne veut ſuiure, elle l'entrainera.
A quinze mois il eſt temps qu'on les meine
Courir le Liéure vne fois la ſepmaine.
Ils ſont pluſtoſt dreſſez & façonnez
A ceſte chaſſe, & s'affinent le nez.
Là cognoiſt-on lequel eſt le plus viſte
le querir, & pouſſer en ſon giſte :
Qui ſçait queſter & chaſſer ſans defaut :
Comme abbreger ſes Huruaris il faut :
Le remarquer aux Crottes & Repaire :
Trouuer ſa nuict, & auſſi la defaire :
Se redreſſer, & ne s'éloignant pas
Le voir ſoudain retourné ſur ſes pas.
Qui ſent pluſtoſt que la beſte ruſee
A pris congé de la meute abuſee.
Comme il la faut ou ſuiure, ou deuancer,
S'elle tournoye, ou ſe fait relancer.
Qui entend mieux ſi un fin liéure laiſſe
Paſſer les chiens, pendant qu'il ſe relaiſſe.
Qui n'eſt menteur : qui eſt le plus adroit
A prendre vn cerne, ou a ſuiure le droit.
Qui vient au greſle, ou au gros de la trompe,
Sans qu'il ſe croiſe ou qu'en foule il ſe rompe.
Bref ceſte chaſſe eſt le commencement
Pour leur apprendre à chaſſer ſeurement.
Sur les deux ans, que l'âge les renforce

Ils pourront bien prendre le Cerf à force,
Sans s'effiler : & la droite saison,
C'est quand vn Cerf est en sa venaison :
Veu qu'en ce temps il a moins de vistesse,
Moins de destours, de ruse & de finesse.
Vn grand vieux Cerf ne doit estre donné
Aux ieunes Chiens, qu'il ne soit mal-mené.
Parlant à eux, gardant leur aduantage
Resiouy-les, & souuent les soulage.
Si vne fois quelque Cerf ils ont pris,
En peu de iours ils y seront appris,
Et oublieront des liéures la curee :
La chair du Cerf est la plus desiree.
Plus chasseront, plus croistra le desir
D'y retourner, & te donner plaisir.
Ce n'est pas tout, il faut qu'on s'estudie
A les guerir de mainte maladie :
Car comme nous, les Chiens grands & petis
Dés leur naissance y sont assujetis.
Ie n'escriray si non de quelques vnes,
Ne m'amusant aux receptes communes.
Si vous cherchez remedes pour les yeux
Rouges, enflez, pleurans & chassieux :
La rose seiche est bonne à cest vsage :
Fueilles de murte, & de vigne sauuage,
D'eau & de vin, où le tout sera cuit,
Vous lauerez ceste humeur qui leur nuit.
Il faut encor qu'en leurs yeux on distile
Le blanc d'vn œuf, & la liqueur de l'huile.
Frotteles Chiens qui deuiennent pelez
D'huile de noix & miel entremeslez.
Durant l'Esté les mouches impudentes
Viennent piquer leurs oreilles pendantes :
Craignant cecy, auant le coup tu dois

Faire piler des eſchales de nois,
Et que du ius leurs oreilles ſoient teintes,
Garde n'auront de ſemblables atteintes.
Si quelque Chien, ainſi qu'on voit ſouuent,
Quelque ſang-ſue aualoit en beuuant,
Le parfumant de punaiſe brulee
Tomber feras le ſang-ſue aualee.
Le miel auſſi auec huile battu
Et la ptiſane ont la meſme vertu.
S'il eſt galeux, ie conſeille qu'on cueille
En ſa verdeur du Lentiſque la feuille,
La faiſant cuire auec graiſſe de bœuf,
En beurre frais, dedans vn pot tout neuf,
Où cuiſe auſſi poix reſine & ceruſe :
De ceſt vnguent contre la galle on vſe.
S'il s'eſt rompu quelque veine en courant,
Voicy comment tu l'iras ſecourant :
Mettre tu dois ſur la playe enſaignee
Cendres de rats, & toiles d'araignee :
Ou ſi cela ne profite, il te faut
Toucher la veine auecques vn fer chaud.
Si d'vn ſerpent la dent enuenimee
En quelque endroit a ſa chair entamee,
Laiſſe-le faire : il s'en ira querir
Parmy les champs herbe pour ſe guerir.
Auſſi luy eſt-ce vne recepte ſeure
Que ſa ſaliue, encontre ſa bleſſeure.
Tant qu'il pourra ſa langue en approcher,
Il n'eſt beſoin à l'homme d'y toucher.
Si vne fiéure en ſes veines encloſe
Le chien tourmente, & que point ne repoſe,
Auec vn fer tire du ſang pourry
De ſon palais, pour le rendre guery.
Autre remede au precedant aſſemble,

D'huile rosat & vin bouillis ensemble.
Trois fois le iour aualer tu feras
De ce breuuage au chien que penseras.
Si on cognoist qu'il ne pisse qu'à peine,
Mal que souuent chaleur de reins ameine,
En laict de chéure on trempera du pain,
Pour luy donner alors qu'il aura faim.
Mais s'il pissoit du sang au lieu d'vrine,
Vser faudroit de ceste medecine :
Poiure battu & lentille mestant
Parmy du laict, dedans vn pot bouillant :
Huile d'oliue, & jus de coriandre,
Le garderont de plus de sang espandre.
S'il se dessole & l'ongle est arraché,
De ta saliue & de cumin masché,
Frotter souuent sa patte il te souuienne,
A celle fin que l'ongle luy reuienne.
Aucunefois les chiens s'entremordans
Blessent l'vn l'autre aspres à coups de dens :
Huile d'oliue adonc il vous faut prendre,
Et os de cerf par feu reduits en cendre.
De cest vnguent deux ou trois fois gressez
L'endroit du corps où ils seront blessez :
A cela mesme estre bon on estime
Le menu fer que fait tomber la lime.
Si la morsure est d'vn chien enragé,
Dedans la mer par neuf fois soit plongé :
Ou pour garder que ce poison ne rempe,
Rue & refine en vin-aigre destrempe.
Cruel destin, qui as à tant de maux
Assuietti ces pauures animaux!
N'estoit-ce assez? falloit-il dauantage
Les tourmenter de ce qu'on nomme Rage?
Mal que iadis apporta, ce dit-on,

Du fonds d'Enfer le Chien noir de Pluton,
Lorſque trainé par Hercule en arriere
D'vn œil deſpit il veit noſtre lumiere.
On iugera par des ſignes certains,
Si de ce mal les chiens ſeront attaints.
Piteux effets incontinent le monſtrent :
Ils courent ſus à tout ce qu'ils rencontrent :
Ils ont les yeux affarez & ardans.
Noire l'on voit leur gueule par dedans,
Dont toutesfois il ne ſort point d'eſcume :
Et vont heurlant plus fort que de couſtume.
Voyant de l'eau, ils en ont telle horreur,
Qu'elle redouble & aigrit leur fureur.
Ils ont perdu memoire & cognoiſſance :
Tant la douleur a ſur eux de puiſſance.
Le doux repos, & ſommeil gracieux
Ne vient iamais couler dedans leurs yeux.
Plus de trois iours dure ceſte tempeſte,
Que bois ny roc, mont ny plaine n'arreſte.
A la parfin on les voit trebuchans
Mordre la terre, & mourir par les champs.
Le Chien ſaiſi d'une telle manie
Soit retiré de toute compagnie,
Et enchaiſné : puis dedans vn mortier
Conuient piler racines d'eſglantier,
Les arrouſant d'eau puiſee en la ſource
D'vne fontaine, eſlancee à la courſe.
Cela luy ſert & ne ſe trouue rien
Qui ſoit meilleur pour la rage du chien
Que de paſſer par quelque toile noire
Ceſte liqueur, & la luy faire boire.
Autre moyen, ce ſera de cueillir
Force lierre, & le faire bouillir
Iusques à tant que la flamme allumee

Aura de l'eau la moitié consumee,
Ou les deux tiers : maint Chien s'est bien trouué
D'en desieuner auant soleil leué.
Et l'hellebore, & le laict de la mere
D'vn enfant maste, est chose singuliere
Contre ce mal : aussi les anciens
Vsoient de charme & vers magiciens :
Où ils dressoient des soupes & potages
Faits de vieux oingts & de figues sauuages.
N'attendons point : dés le commencement
Ensemble ostons la cause & le tourment.
Dans leur palais, où la langue s'attache
Pres du gosier il y a vne tache
Iaune comme or : il y conuient chercher
Vn petit ver, & soudain l'arracher.
Bientost apres on verra la furie
Perdre sa force, & la beste guerie.
Mais si cela a desia pris son cours
La seule mort en sera le secours.
En la saison que la Chienne celeste
Va bruslant tout, plus regne ceste peste.
Prenons-y garde : il en faut soin auoir
Si on en veut du plaisir receuoir.
Ce que des Chiens l'antiquité raconte,
Merite bien que lon en face conte.
Ils ont iadis par vn secours loyal
Remis les Rois en leur siege royal :
Gardes de corps sans pensions ny gages :
Guet de citez, & rempart de villages.
Quand les Medois contre eux firent armer
Toute la Grece, vn Chien passa la mer
Apres son maistre : & luy faillant l'haleine,
Ia hors de l'eau, tomba mort sur l'areine.
L'vn a sauué son maistre de danger,

L'autre a laiſſé le boire & le manger,
Perdant le ſien : l'autre eſt mort de triſteſſe
Sur le tombeau de ſa chere maiſtreſſe.
Les vns encor ont ſuiuy leurs ſeigneurs
Dedans le feu des funebres honneurs,
Bruleẓ tous vifs : d'autres ont ſceu connaiſtre,
Entre vn millier, le meurtrier de leur maiſtre,
Iappans, mordans : & l'ont ſi fort preſſé
Qu'il a le meurtre à la fin confeſſé :
Puis en ont faict eux meſmes la iuſtice,
A belles dents le trainans au ſupplice.
Quel eſcriuain ne louë en ſes eſcrits
Le Chien faé de Cephale & Procris ?
Qui eſt le Grec, le Romain, ou barbare
Qui n'a parlé de la chienne d'Icare?
Dont l'amour vraye, ou pluſtoſt pieté,
Enuers ſon maiſtre a le ciel merité?
C'eſt celle-là que nous y voyons luire :
Aſtre bouillant, qui fait meurir & cuire
Fruits & moiſſons : & qui ſans nul repos
Pourſuit le liéure au pied-viſte & diſpos.
Tant ſont des Dieux les Chaſſes honorées
Qu'ils en ont faict des eſtoiles dorées!
I'en diroy plus, ſi i'auoy plus de iour,
Qui m'eſclairaſt en ce plaiſant ſeiour :
Mais i'apperçoy que le ſoleil ſe couche
Tethys l'appelle en ſon humide couche,
Croiſtre ie voy l'ombre des cheſnes verds,
Qui me contraint mettre fin à mes vers.
Adieu mon chant des Chiens & de la Chaſſe,
Iuſqu'à demain : la nuict d'icy me chaſſe.

AV ROY

En luy presentant vn placet pour estre payé de sa pension.

Roy, de qui la vertu plus que la terre est grande,
De vostre Passerat accordez la demande.
Ainsi puisse-ie voir auant que de mourir,
Vostre nom & vos Lis en l'Europe fleurir :
Et vostre chef orné de deux couronnes belles,
Qui pardonne aux vaincus, & dompte les rebelles.

Le Cerf d'Amour.

A

MADAME, SOEVR VNIQUE DV ROY.

Pour auoir veu vne Deesse nuë
On dit qu'vn homme eut la teste cornuë,
Par grand miracle; & qu'en vn cerf changé
Fut de ses chiens chassé, pris & mangé.
Ie le croy bien : mon aduenture est telle,
Pour auoir veu vne beauté mortelle :
Et maintenant si le Romain viuoit
Qui d'Acteon le malheur escriuoit;
Me remarquant semblable en tant de choses,
Il me mettroit en ses metamorphoses.
Regardez-moy, vous iugerez Amans,
Si ie suis Cerf, par beaucoup d'argumens.

Regardez-donc, voicy le Cerf en place,
Amour le ſuit, & commence ſa chaſſe.
Le Cerf trouué abandonne ſon fort,
Fuyant des chiens & des hommes l'effort :
De ma raiſon auſſi le fort ie quitte
Deuant Amour eſlancé à la fuyte.
Le Cerf entend mille cris & abbois
Au laiſſez-courre, & i'entens mille voix
De meſdiſans, qu'vn amant plus redoute
Qu'vn Cerf abbois & cris de Route Route.
Au moindre bruit du Cerf tremble le cœur :
A tous rapports ie treſſaute de peur.
Le Cerf a peur du Cor & de la Trompe :
Ie crain d'Amour la parole qui trompe.
Chiens & piqueurs tiennent le Cerf de pres :
Où que ie coure, Amour s'enuole apres.
Et c'eſt grand cas que luy qui ne voit goute,
Ne perd iamais mes Erres ny ma Route.
Auecque luy ſont les ſoucis mordans,
Le vain penſer, & les deſirs ardans :
L'eſpoir menteur, c'eſt la Meute affamee,
Dont en cent lieux eſt mon ame entamee.
Quand le piqueur n'a pas pris les Deuans,
Monſtrant le droit aux chaſſeurs le ſuiuans,
Où le Cerf paſſe il iette vne briſee :
D'vn pauure Amant l'entrepriſe eſt briſee
Par vn ialoux, & par vn enuieux,
Qui ſes pas conte, & tient ſur luy les yeux.
En vain le Cerf par Sentier & par Voye
Reuient ſur ſoy, ſouuent Ruze & Tournoye :
Toſt les Limiers, & aſpres Chiens-courans
L'ont retrouué, & remis ſur les rangs :
Contre l'Amour c'eſt pour neant que i'vſe
De Houruaris, & de toute autre Ruſe :

Les chiens qu'il a à la proye acharnez,
Requeſtent trop, & ſont de trop Haut-nez.
Suiuant le Cerf ſi la Meute eſt laſſee,
Nouuelle force aux Relaiz eſt dreſſee;
Et quand le Cerf de l'vne eſt eſchapé,
Par l'autre Meute il ſe ſent ratrapé :
Quand i'ay trompé vne enuieuſe eſpie
Quelque parent plus dangereux m'eſpie.
Lorſque le Cerf fort longuement vené
Hallé ſe voit & preſque mal-mené,
Il cherche l'eau : toute ſon eſperance
Eſt dedans l'eau, où ſoudain il ſe lance :
Quand ie me voy preſque outré de douleur,
Et tout brulant d'amoureuſe chaleur,
Contre ces maux, pour mes dernieres armes,
Ie n'ay recours qu'à mes pleurs & mes larmes.
Mais plus ie pleure & plus ſens s'allumer
Le feu ſecret qui me doit conſumer.
Loing des foreſts, où eſtoit ſa franchiſe
Vn Cerf preſſé ſouuent ſe Forpaïſe :
Aſſez de fois pour eſtre en liberté,
Loing de chez nous ie me ſuis eſcarté,
Cherchant vn lieu fort deſert & ſauuage :
Amour y eſt qui m'attend au paſſage.
Pour ſe ſauuer d'vn ennemy plus grand
Le Cerf à l'homme aucunefois ſe rend :
Pour me ſauuer du fer & de la flame
De Cupidon, ie me rens à Madame.
Le Cerf eſt ſot, & ſot ie ſuis auſſi,
Qui me vas rendre a vn cœur ſans merci.
Voyant ſa mort on dit que le Cerf pleure :
Et ie me plains de la mort qui demeure
Trop à venir, pour d'Amour me guerir,
Si dauanture il prend fin par mourir :

Mais mon chasseur, quand i'ay plus grande enuie
De voir le bout de ma trop longue vie,
Feint vn Default, à fin que plus long temps
De ma misere il ait son passetemps.
Cerf aux Abbois; comme beste enragee,
Laisse sa mort aucune-fois vangee :
Quand la douleur me poingt si viuement,
Vne rage entre en mon entendement,
Qui me fera (si la raison ne bride
Mes passions) commettre vn paricide.
Le Cerf occis, on Sonne pour Limiers,
A la Curee ils ont part les premiers :
Celuy d'entre eux qui destourna la beste
Mange le cœur, & les autres la teste;
Mon limier est vn Desir obstiné,
Qui de bon sens premier m'a destourné :
Mon cœur il mange, & puis la dent cruelle
De mes soucis me ronge la ceruelle.
Suis-ie pas donc vn Cerf infortuné?
Voire plus Cerf qu'vn Cerf de biche né?
Car vn fin Cerf se sauue par le change :
Là où ma foy ne permet que ie change,
Quand ie pourroy, trompant ce petit Dieu
Qui me poursuit, mettre vn autre en mon lieu.
Tant que le Cerf a puissance de viure,
De toute fiébure il vit franc & deliure,
Quoy qu'il Viande : & moy sans faire excez
Si non des yeux, i'ay tousiours quelque accez,
Non vn accez de bien peu de tenue,
Ains vne grosse & forte continue.
Le Cerf mouillé se seiche en ses Ressuis :
Et moy chetif qui Cerf à deux pieds suis,
Trempé de pleurs, triste & amere pluye,
Ie ne voy point que mon soleil m'essuye.

Le Cerf tué n'a plus de ſentiment :
Sous le tombeau doit viure mon tourment :
Quand ie pourroy toute l'eau d'Oubly boire,
Si ne pourroy-ie eſteindre la memoire
De la beauté, où plus ie vas reſuant,
Le traict d'Amour m'entre au cœur plus auant.
Las! contre vn traict le Dictamne de Crete
Secourt le Cerf par ſa vertu ſecrete;
Et, ſi le fer eſt au corps demeuré,
Broutant ceſte herbe il en eſt hors tiré.
Tout le pouuoir des herbes de Candie
N'adouciroit d'Amour la maladie :
Ses traits crochus dedans mes os cachez
Quand & mon ame en ſeront arrachez.
Ainſi du Cerf i'ay tous les maux enſemble,
Et d'vn ſeul bien au Cerf ie ne reſſemble.

SVR LA COMPARAISON DES CERFS ET DES AMOVREVX.

SONET.

Le Cerf & l'amoureux, d'vne diuerſe flame
Qu'allume vn meſme Dieu, ſont egaux en malheur :
L'vn ſouffre maint trauail, l'autre mainte douleur :
L'vn court apres ſa biſche, & l'autre apres ſa Dame.
En ardeur, & au rut, l'vn crie, & l'autre brame :
L'vn vit touſiours en crainte, & l'autre a touſiours peur :
L'vn eſt ſuiuy d'Enuie, & l'autre du Chaſſeur :
L'vn eſt leger de corps, l'autre eſt leger de l'ame.
O Cerfs à quatre pieds, nous ſommes vos parens,
Nous les Cerfs à deux piés qu'Amour a rendu beſtes :

Mais vous faites tomber vos cornes tous les ans,
Nous n'auons pas ce bien, dont plus heureux vous eſt
Car depuis qu'vne fois ſont cornus les Amans,
Iamais ne font tomber les cornes de leurs teſtes.

ADONIS,

OV LA CHASSE DV SANGLIER.

A MONSIEVR DE SANCY.

Longtemps auant que Venus fuſt eſpriſe
Du feu ſecret ſorty des yeux d'Anchiſe,
Son fils volage & plein de cruauté
Priſe l'auoit d'vne humaine beauté.
Celuy qui eut ſi heureuſe aduenture,
Fut Adonis, miracle de Nature.
Ses cheueux blonds ſembloient au chef dore
Du Dieu prophete en Delphes adoré.
Sa belle bouche, & léures demy-cloſes,
Ne deuoyent rien au coral ny aux roſes.
Son front eſtoit plus ſerein & plus gay,
Qu'vn iour ſans nuë au ioly mois de May :
Sous qui lui ſoyent deux egales planettes.
Dardans menu flammes claires & nettes.
Iuoyre blanc, d'vn peu de pourpre teint,
Seconderoit le vermeil de ſon teint.
Et l'euſt on pris pour quelcun de la bande
Des Amoureux à la mine friande,
S'il euſt porté des ailes & des traits :
Il en auoit l'air, la grace, & les traits.
Ce Iouuenceau s'adonnoit à la chaſſe,
Sur tous deduits qu'vn tel âge pourchaſſe :

Non qu'il daignaſt aux beſtes s'adreſſer,
Qui n'ont cholere & armes pour bleſſer :
Ains par les bois, par les monts & les roches
Oſoit lancer les Sangliers aux dents croches.
Leué matin, dans les bleds & paſtis,
Il remarquoit Mangeures & Boutis.
Trouuoit leur Bauge és foreſts plus eſpeſſes :
Les cognoiſſoit aux Traces, & aux Leſſes :
Les mal-menoit desbuchez de leur fort,
En païs Foible, ou-bien en païs Fort.
Briſoit leur Voye, Erres, Route & Paſſages :
Les eſpioit Herbeillans és gaignages :
Il entendoit quand eſtoit la ſaiſon
D'vn porc Courable, & de ſa Venaiſon :
Iugeoit au vray ſi le maſle, ou la Laye
Auoit Fougé du parc en quelque haye :
En quel endroit il ſouloit Muloter;
Ou à quel arbre il ſouloit ſe froter.
Nul ne ſceut mieux comment on le Deſtourne :
Comment ſur ſoy vn fin Sanglier Retourne :
Qui prend pluſtoſt la campagne, ou les bois,
Beſte effrayee, ou Tenant les Abbois.
Heureux chaſſeur, ſi trop de hardieſſe
N'euſt eſté iointe à ſi tendre ieuneſſe!
Heureux chaſſeur, ſi iamais n'euſt apris
Qu'vn fort ſanglier peut à force eſtre Pris!
Mais qu'euſt-il fait, puiſque la deſtinee
Seule commande à toute choſe nee?
Vn iour Venus, le trouuant à propos
Sous vn grand Pin, où cherchoit le repos,
Et l'ombre fraix, en la chaleur plus forte,
La larme à l'œil lui diſt en ceſte ſorte,
Bel Adonis, ma ioye & mon deſir :
Rien ne me plaiſt ſi non que ton plaiſir :

Tu le ſçais bien; & n'en faut autre preuue
Que ces deſerts, où ores ie me treuue :
Que ces buiſſons, qui me piquent ſouuent,
Sujette au froid, à la pluye, & au vent.
La trompe au col, menant tes chiens en leſſe,
Ciel & nectar pour te ſuyure ie laiſſe.
Puiſque du ciel tu m'as tiree icy :
Tu dois encor me tirer d'vn ſoucy.
De ta Venus ſi tu tiens quelque conte,
Ie te ſupplie, aux Sangliers ne t'affronte.
Maint vaillant homme a eſté renuerſé
Par les Sangliers, qui mort, & qui bleſſé.
Penſer n'y puis que de peur ie ne tremble :
Amour & Peur logent touſiours enſemble.
Les Loups-ceruiers, les Lions genereux,
Onces, & Ours ne ſont ſi dangereux.
Ils vont bruyans & eſcumans de rage,
Comme la mer au milieu d'vn orage.
Ils ont les yeux comme charbons ardens,
Et font ſortir le foudre de leurs dents.
Tu es trompé, mon Mignon, ſi tu penſes
Pouvoir durer encontre leurs Defenſes.
Tes meilleurs chiens, nos compagnons loyaux,
Y traineront leurs tripes & boyaux.
Croy moy mon cœur : quiconque aime ſa vie,
De les chaſſer ne doit auoir enuie.
Paſſe ton temps à pourſuiure les dains;
C'eſt ton gibier qu'vn liéure aux pieds-ſoudains :
Tirer cheureuils, & dreſſer entrepriſe
Sur ceux qui ſont de plus legere priſe.
Si tu ne crains la mort pour ton regard,
A moy tu dois au moins auoir eſgard,
Que les enfers, & que la terre ouuerte
Engloutiroient, aduenant telle perte.

Ie te ſuiurois & aurois toſt quitté,
Comme Chiron, mon immortalité.
Ainſi parloit l'amoureuſe deeſſe,
Entremeſlant mainte douce careſſe :
Quand vn grand Porc, Entier & Sans Refus,
Allant au Souil, ſortit des bois touffus :
Porc qui auoit laiſſé les compagnees
Errant ſeulet par trois ou quatre annees.
Aſpres maſtins, & chiens bien Ameutez,
Hallez apres, le tenoyent aux coſtez.
Lors Adonis ſur ſon eſpaule charge
Vn gros eſpieu au fer trenchant & large :
Prend les deuants : & bien toſt eſt venu
En vn deſtroit, par le ſentier connu.
Derriere vn arbre il ſe place, & s'appreſte,
Tend ſon eſpieu pour enferrer la beſte :
Mais la voyant approcher du deſtroit,
Briſant, froiſſant ce qu'elle rencontroit,
Sur les genoux du cœur luy chet l'audace,
L'eſpieu des poings, & le teint de la face.
Le pied luy faut & toute adreſſe auſſi.
Sœur de Phœbus, tu le voulus ainſi,
De longue main courroucee & deſpite
Contre Venus, pour la mort d'Hippolyte.
S'eſbahit-on dequoy nous ſommes tels,
Si le courroux pique les Immortels?
La male-beſte en retournant ſa Hure
Vers le Chaſſeur, l'atteignit d'auenture
Pres de la cuiſſe, & l'aine luy fendit,
Puis paſle & froid ſur l'herbe l'eſtendit.
Du ſang pourpré dont la terre fut teinte,
On dit qu'adonc elle deuint enceinte :
Et enfanta de pareille couleur
Vne fleurette, argument de douleur :

Plaiſante à l'œil, mais de peu de duree,
Par qui nous eſt la beauté figuree.
Ie ne diray les plaintes & clamours,
Que feit ſur luy la mere aux deux Amours :
Comment les monts, qui du dueil ſe ſentirent
Doublans ſes cris, bien loing en retentirent :
Ny ne diray comme les blanches fleurs,
Lis, & muguets naſquirent de ſes pleurs :
Car i'aime mieux mon propre mal eſcrire,
Que raconter d'vn autre le martyre.

VERS D'AMOVR.

Le Iardin d'Amour,

A MADAME LA MARQVISE
DE MONCEAVX.

En toute la Touraine on ne ſçauroit choiſir
Vn lieu plus bel à l'œil qui cherche ſon plaiſir :
Et toutesfois Amour ne permet que ie voye
Dans vn Iardin ſi gay rien qui me donne ioye.
Arreſte ton ruiſſeau, Naiade aux verds cheueux,
Deſſur ſes bords herbus complaindre ie me veux :
Faites ſilence auſſi, & m'eſcoutez, Napees,
Quand ie parle à vos fleurs de mes larmes trampees.
Roſe, la fleur des fleurs, meſſagere d'Amour,
Roſe, qu'on voit mourir & naiſtre en meſme iour,
Nature monſtre en toy que beauté deſiree
Plus a de ſa faueur & moins eſt de duree.
Si celle à qui ie ſuis entendoit bien cecy,
Tant ne demeureroit à me prendre à merci.

Belle fleur d'Esglantier, belle fleur d'Aubespine,
Desirant vous cueillir bien souuent on s'espine :
Qui desire en Amour cueillir de belles fleurs,
Il n'y cueille souuent que regrets & que pleurs.
Mon amour en rigueur est vne Passe-rage :
Et vne Passe-fleur en beauté de visage.
Ses cheueux, le joüet des vents enamourez,
Sont plus iaunement blonds que Bassinets dorez.
Mente, ny Poliot, Baume, ny Marjolaine,
N'auroient douce senteur aupres de son haleine.
Que ne suis-ie Muguet, à fin de m'approucher
Du lieu d'où elle sort, & sa bouche toucher ?
Mieux que toy, Angelique, angelique est sa face,
Qui le teint argenté des Lis plus blancs efface.
Ie languis & flestris à la trop admirer,
Comme tu feis, Narcisse, à la tienne mirer.
Plantain, qui rafreschis la partie enflamee,
Rafreschy la chaleur en mon foye allumee.
Ainsi que toy, Saffran, ie commence à iaunir,
Qu'Amour fit d'vn garçon vne fleur deuenir.
Berceaux & cabinets, & ombreuses allees,
Secretaires loyaux des flammes recelees,
A vne seulement soient mes feux decouuerts,
Que i'accroy de soufpirs dessous ces rameaux verds.
D'vn murmure tremblant le souffle de Zephyre
Puisse faire ma plainte à son oreille bruire.
Pour vous paistre de fleurs, Papillons griuolez,
Ieu des petits enfans, ça & là vous volez.
La belle, qui florit en l'Auril de son âge
D'espoir repaist mon ame inconstante & volage.
Ie te hay, Romarin, sans t'auoir outragé,
Par toy maint pauure amant a receu son congé.
Herbe, pour tes biensfaits tu as nom Toute-bonne,
Amour ne fait nul bien, ains à tout mal s'adonne.

Ie ſuis Mille-pertuis : de ſon trait aiguiſé
Amour en mille endroits le cœur m'a pertuiſé,
Sans que m'y ſerue rien le jus de la Repriſe :
La bleſſure d'Amour par herbes n'eſt repriſe.
Ta fleur Paſſe-velour, dure bien longuement :
Bientoſt ſeiche la mienne en ſi aſpre tourment.
Aſpic, le ſerpenteau du nom dont on t'appelle,
Ne va pas comme moy ſans ſa chere femelle.
Pommes, qu'on dit d'Amour, qui vous a bien gouſté,
Onques ne gouſta fruict qui tant luy ait couſté.
Réponce, tu es tendre en la prime verdure :
Ie ne trouue en Amour qu'vne reſponſe dure.
C'eſt toy que lon appelle, herbe, Couche-m'icy :
Iamais n'auray-ie l'heur qu'à moy lon parle ainſi?
La Taupes ſans clairté gaſtent les iardinages :
Amour, qui fuit le iour, gaſte les bons meſnages.
Chenilles à cent pieds, & limaçons cornus,
Rongent fueille & bourgeon au doux mois de Venus :
Amour en vn eſprit eſt pire que la greſle,
Que l'Aubefoin aux bleds, qu'Iuraye, & que Niëlle.
Ces Baguenaudes font vn bruit en ſe creuant :
D'Amour baguenaudier il ne ſort que du vent.
Tu defleures le Thym, Abeille larronneſſe :
Amour m'a deſrobé la fleur de ma ieuneſſe.
La Langue-de-Serpent l'Amant ne pique point :
Mais la langue d'Enuie à tous propos le poingt.
I'ay pour mon Baſilic la beauté qui me tuë
Par les traits venimeux qui ſortent de ſa veuë,
Combien que de la voir ie ne me puis tenir.
De ceſt œil mon meurtrier tu me fais ſouuenir,
OEillet, quand ie te voy : & quand ie te voy, Flame,
Tu me fais ſouuenir de l'amoureuſe flame.
Le ſoing doublé ſur ſoing, & la triſteſſe auſſi,
M'ont donné la couleur de ce Double-Soucy :

Et ne croiſt en ces lieux tant de Menu'-Penſee
Que l'amour en fait croiſtre en mon ame bleſſee.
Violette de Mars tu monſtres le Printemps,
Amour auecques luy meine le mauuais temps.
De Pauot & d'Amour la force n'eſt pareille :
L'vn peut faire dormir, l'autre en moy touſiours veille.
Si la fable dit vray, ces Lis rouges ſont nez
Du ſang des demi-dieux, amans infortunez :
Et l'Aulnee eſt auſſi fille des pleurs d'Heleine,
Pleurs le ſoulagement de l'amoureuſe peine.
Ce Dedale tortu, ces replis ondoyans
En chemins recourbez, & deſtours verdoyans
C'eſt la priſon d'Amour, d'où le fil de Theſee
Ne moriſtreroit l'iſſuë à vne ame abuſee.
Ces Bordures de Buys, où vn art meſuré
A formé mainte beſte, & oiſeau figuré,
Sont les œuures d'Amour, qui met cornes aux teſtes
Et tourne les Amans en cent ſortes de beſtes.
Quand l'air eſt corrompu par vne humide ardeur,
De peſte tu defens, Rüe à la forte odeur :
Rien ne peut garantir vn eſprit miſerable
Que l'Amour vient toucher de ſa peſte incurable.
Tu es amere, Aluyne ; & qu'eſt-il plus amer
A l'homme qui fut franc que le poiſon d'aimer ?
Tu ne reſſembles pas, Archerot qui me bleſſes,
La Franche-Marguerite, au beau nom des Princeſſes :
L'Aurore en ſe leuant pleure pour la nourrir,
Et tu pleures en toy pour me faire mourir.
Couronnes & bouquets ſont parez d'Ancholie :
Ie ne porte en mon chef que la melancholie.
Le feu que Cupidon allume en regardant
Plus ha d'humeur plus croiſt, comme ce Feu-ardant.
O blanche Giroflee, & Amourettes griſes,
On vous baptiſe mal, vous nommant Mignardiſes :

Amour n'eſt point mignard, ains fier & rigoureux :
Et ſous vn ſi beau nom n'y a rien d'amoureux.
La foy ſans fermeté, les promeſſes, & bourdes
De ce petit trompeur ſemblent ces Coquelourdes.
Eſclaire, & toy Fenoil, au' ous tant de pouuoir
Deſſur l'aueugle Amour que de le faire voir?
Tu es bonne à l'ouye, eſtoilee Eſpargoute :
Sçaurois-tu faire ouir mon Amour qui n'oit goute?
Veruaine chaſſe-mal, que les Dieux ont chery,
Monſtre en moy ta puiſſance & d'Amour me guery.
Pour vuider les humeurs on ſe ſert de l'Eſpurge :
Vne amoureuſe humeur par herbes ne ſe purge.
Glays, & Herbe-Trenchant, la peau vous entamez :
De traits perçans nos cœurs les Amours ſont armez.
Armoiſe, Herbe sainct-Iean, tu portes bonne encontre :
Malheureux que l'Amour en ſon chemin rencontre.
Vous n'eſtes, Appétis, au corps humain nuiſans :
Les appétis d'Amour à l'ame ſont cuiſans.
On peut en ce Iardin prendre la Patience :
De la prendre en Amour ie n'ay pas la ſcience.
Car la grieſche Ortie, & le piquant Chardon,
Sont à les manier plut doux que Cupidon.
Ceſte ialouſé Fleur vers ſon ſoleil ſe tourne,
Comme moy vers le mien auſſi toſt qu'il adiourne :
Clytie eſtoit ſon nom : Phebus qui ſe vengea
De la Nymphe enuieuſe en ce poinct la changea.
Or puiſqu'elle a l'œil clos, & la teſte panchee,
Regrettant d'Apollon la lumiere couchee;
Adieu Iardin, adieu : ie voy qu'il eſt ſaiſon
D'euiter le ſerein rentrant en la maiſon :
La Nuict au manteau brun, pour croiſtre mon martyre
En vn lict ſans repos, de ce lieu me retire.

STANCES

Sur la difference de Ialousie, & d'Amour.

A MONSIEVR DE VILLEROY,

SECRETAIRE D'ESTAT.

Ie ne veux pas comme faux blasonneur,
Blasmer Amour, & trahir son honneur :
Ie veux plustost, pour le loyal seruice
Que ie luy doy, le defendre d'vn vice
Dont on l'accuse, & veux prouuer ce point,
Que Ialousie en Amour n'entre point.
Qu'est-ce qu'Amour? C'est vne viue flame
C'est vn desir qui nous eschaufe l'ame,
C'est vne ardeur, vn feu que Prometh é
Iadis auoit du Soleil emprunté,
Aux rais dorez, lueur claire & subtile,
Pour animer son ouurage d'argile.
La Ialousie est vne froide Peur,
Qui le sang gele & qui glace le cœur :
C'est vn poison qui glissant par les veines
Oste tout bien, & donne toutes peines :
Qui fait trembler les fiéures en tout temps,
Et qui fait naistre vn Hiuer au Printemps.
Il faudroit donc que le feu & la glace
Peussent durer en vne mesme place,
Sans que le feu y laissast son ardeur,
Ou que la glace y perdist sa froideur,

Si en mesme heure vne ame estoit saisie
D'ardente Amour & froide Ialousie.
I'accorde bien que ce mal enragé
Peut demeurer où Amour fut logé :
Ie dy aussi quand Ialousie est forte
En vn esprit, qu'il faut qu'Amour en sorte,
Sans y pouuoir faire plus de sejour :
Tant ce venin est ennemy d'Amour !
Quelque Ialoux dira pour sa defense,
Que de l'Amour cest humeur prend naissance.
Comme de vin le vin-aigre se fait,
Ainsi d'Amour, mais foible & imparfait,
(Qui se corrompt dedans sa fantaisie
Par faux soupçon) se fait la Ialousie.
Or pour cela on ne doit estimer
Que le Ialoux ait puissance d'aimer :
Ny qu'vn Ialoux à vn Amant s'assemble,
Ny que iamais l'vn a l'autre ressemble
En contenance, en parler, & en faits :
Car on en voit les contraires effets.
En quelque lieu qu'Amour son vol adresse,
Auecques luy y va la Gentillesse :
Et la Vertu se ioint à vn Amant,
Comme le fer s'accointe de l'Aimant.
En quelque lieu qu'entre la Ialousie
Honneur s'enfuit, & toute courtoisie.
Iamais l'Amant ne se voit demeuré
Sans bon espoir, qui le tient asseuré :
Et le Ialoux n'a iamais d'asseurance,
Pource qu'il a perdu bonne esperance.
A son malheur il va tousiours resuant
Et ne bastit que sur sable mouuant.
Amour armé d'vn vouloir inuincible,
Peut entreprendre & faire l'impossible.

La Ialoufie a le courage bas,
Combien qu'elle aime à femer des debats.
Plus qu'vn Hibou, & tels oifeaux funebres;
Fuit le Soleil, & cherche les tenebres.
La Ialoufie a les yeux de trauers,
Fermez au bien, & au mal trop ouuerts :
Si non au mal ceftе Liffe ne veille :
Pour mal ouyr bien fort ouure l'oreille.
Auffi Ialoux font toufiours odieux,
Battus, moquez des hommes & des Dieux.
Bien que Iunon foit la fœur & l'efpoufe
De Iupiter, pource qu'elle eft ialoufe
Il la menace, & la bat bien fouuent :
La fait languir à la pluye & au vent,
Ayant les bras liez entre les nues,
Et à fes pieds deux enclumes pendues.
Vulcain ialoux autrefois a efté
Du haut Olympe en la terre ietté,
Dont à iamais les enfeignes il porte,
A chaque pas trainant la iambe torte.
Depuis ce temps ce Forgeron boiteux
Eft la rifee & le Cocu des cieux.
D'vn feu luifant, qui feulement confume
L'humeur groffiere, Amour fa torche allume.
La Ialoufie allume fon flambeau
Du feu obfcur qui conduit au tombeau,
Dont peu à peu vne ame confumee
Comme bois verd s'en va toute en fumee.
En fon abfence vn Amant ne mefdit
D'vn autre Amant, pour fe mettre en credit :
Et point ne porte vne mauuaife enuie
Si de quelque autre eft fa dame feruie;
Ains enflammé d'amoureufe chaleur,
Tant plus s'efforce à monftrer fa valeur.

Mais vn Ialoux ha le visage blesme
Du bien d'autruy, & craint son ombre mesme :
Il n'a le cœur, ny la langue à repos,
Blasme vn chascun, mesdit à tous propos :
Traistre espion, nuict & iour aux escoutes,
Qui se repaist de soupçons & de doutes.
Heureux celuy qui trespasse en aimant !
Vn chascun pleure à son enterrement :
Et d'vn Ialoux nul est qui s'en empesche,
Ainçois on dit que c'est belle depesche.
Voila comment & viuans, & mourans,
Des Amoureux, Ialoux sont differens.
Donc que Nature, en rebrouillant le monde,
Face nager les estoilles en l'onde,
Face l'accord des brebis & des loups,
Et face encor sans martel vn Ialoux :
Si ne peut-elle, au-moins comme il me semble,
Faire vn Amant & Ialoux tout ensemble.

METAMORPHOSE D'VN HOMME
EN OISEAV

A

FRANÇOIS DE MARISY,

SEIGNEVR DE MACHY.

Pour vn heureux presage, & signe de bon temps,
Ie te donne, MACHY, cest oiseau de Printemps.

Mars est passé, voicy le premier iour
Du mois sacré à la mere d'Amour :

Dites, Oiseaux de diuerse peinture,
Sentez-vous point rajeunir la Nature?
Sus, mes mignons, recommencez vos chants :
Resiouyssez les forests & les champs :
En recompense icy gisant à l'ombre,
Ie chanteray quelqu'vn de vostre nombre,
Qui autrefois entre nous a vescu,
Ore est Oiseau & s'appelle Cocu.
Fameux oiseau, de qui prist la semblance
Le Roy du Ciel, qui la tempeste lance,
Pour asseurer le courage peureus
De sa Iunon au combat amoureus.
Ce Cocu fut vn bourgeois de Corinthe,
Fort ombrageux, & sujet à la quinte,
Puissant d'amis, pere aux escus contens;
Mais qui auoit passé son meilleur temps.
Il espousa vne femme gentille,
Belle, en sa fleur, fine, accorte, & subtille:
Dont Cupidon le sceut tant enflamer
Qu'il l'ayma trop, si lon peut trop aimer.
Il ne taschoit si non qu'à luy complaire :
Voire faisoit plus qu'il ne pouuoit faire.
Ce bon vieillot iuroit tous ses grands Dieux
Qu'il l'aimoit plus que son cœur, ny ses yeux.
En peu de temps l'espouse ieune & roide
Rompit les reins à la vieillesse froide :
Le bon homme au qui veit que longuement
Ne fourniroit à tel appointement,
Ayant tiré ses plus grands coups de lance,
Eut son recours à sainte remonstrance.
De mary donc il deuint sermonneur,
Qui ne preschoit que vertu, & qu'honneur,
Que bon Renom : c'estoit tout son langage,
Qu'il faut garder la foy en mariage :

Que du logis femme ne doit ſortir
Sans ſon mary. Il l'euſt peu conuertir,
A ce qu'on dit, ſi l'Archerot qui vole
Se contentoit ſeulement de parole :
Ce qu'il ne fait : il eſt par trop diſpos,
Volage, ardent, ennemy de repos,
Pour endurer qu'vne belle ieuneſſe
Languiſſe à l'ombre, & moyſiſſe en pareſſe.
Aſſez de fois elle en monſtra ſemblant,
Dont le mary chaude fiéure tremblant
Laiſſa gliſſer dedans ſa fantaiſie
Vn certain mal qu'on nomme Ialouſie.
Si toſt qu'au vif de ce mal il fut poingt,
Qui met au front cornes qu'on ne voit point,
Sot, il voulut tenir ſa femme en mue :
Luy defendit de ſe monſtrer en rue :
Veilloit apres, ne ceſſoit d'eſpier,
A ſon œil meſme il ne s'oſoit fier.
Mal eſt gardé ce que garde la crainte!
Le corps eſtoit au logis par contrainte,
L'eſprit dehors à ce ſeul but tendoit
De faire en bref ce qu'on luy defendoit.
C'eſt la couſtume, il ſe pique, & s'offenſe
Plus aigrement de plus aigre defenſe.
Ainſi voit-on les villageois troublez,
Contre vn torrent qui vient gaſter leurs blez :
Dreſſer rempars de fagots & d'argile,
Se trauaillans d'vne peine inutile.
Cela ne ſert ſinon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut s'arreſter :
Il poüſſe auant ſon onde courroucee.
Puis quand il a mis à bas la chauſſee,
A gros bouillons, de plus grande fureur,
S'en va noyer l'eſpoir du laboureur.

Pour abbreger, dés la premiere annee
Elle trouua party par ſa menee.
Alors conclut de quitter ſon griſon,
Quoy qu'il en fuſt, & ſortir de priſon.
Aſſigne vn iour (Venus c'eſtoit ta feſte)
Tous ſes habits dés le ſoir elle appreſte :
Part au matin auec vn ieune amy,
Sans dire Adieu au bon homme endormy.
A ſon reſueil qu'il ſe trouue ſans elle,
Saute du lict; ſes valets il appelle,
Puis ſes voiſins : leur conte ſon malheur,
S'eſcrie au feu, au meurtre, & au voleur.
Chacun y court : la nouuelle entendue
Que ce n'eſtoit qu'vne femme perdue,
Quelque goſſeur de rire s'eſclatant,
Va dire, O Dieux qu'il m'en aduienne autant!
La perte iointe auec la moquerie
Firent tourner ſes douleurs en furie :
Sort de la ville, & ſort auſſi du ſens :
Par les chemins il demande aux paſſans,
Sçauez-vous point là où elle eſt allee?
Ma femme, helas! ma femme on m'a vollee.
Il arrachoit ſa barbe & ſes cheueux,
Rempliſſoit l'air de regrets & de vœux :
Contoit aux vents, au Soleil, à la Lune,
Aux durs rochers ſa piteuſe fortune.
Menant tel dueil ſept grands iours tous entiers
Alla, reuint, par voyes & ſentiers,
Par monts, par vaux, par bocage, & par lande,
Sans aualler breuuage ny viande :
Et n'ayant plus que les os, & la peau,
Sembloit vn corps deterré du tombeau.
Le Ciel qui voit vn ſi cruel martyre,
En prend pitié, & enfin l'en retire.

Car vne fois de douleur consumé,
Comme il menoit son dueil accoustumé,
La voix luy fault : & par miracle estrange,
Sa bouche ouuerte en vn long bec se change,
Tirer pensoit barbe & cheueux chenus :
Barbe & cheueux plume estoient deuenus :
Plume deuient sa robe par derriere ;
Et chaque bras est vne aile legere :
Lors il perd terre, & s'esleuant en l'ær
Cocu parfait encommence à voler :
Bien esbahi de perdre sa figure,
En vn moment par sa mesauenture.
Comme iadis Picus fut estonné
Quand vne fée en Picmars l'eut tourné,
Frapé trois fois de sa verge charmee
Par vn despit de n'estre point aimee.
Ainsi soudain ce miserable Amant
Est faict oiseau, & si ne sçait comment.
Il fuit soy-mesme, & sa forme nouuelle
Qui tient du Sacre & de la Colombelle,
S'enuole au bois, au bois se tient caché,
Honteux d'auoir sa femme tant cherché.
Et neantmoins quand le Printemps renflame
Nos cœurs d'Amour, il cherche encor sa femme
Parle aux passans, & ne peut dire qu'Où :
Rien que ce mot ne retint le Coucou
D'humain parler : mais par œuures il monstre
Qu'onc en oubly ne mist sa mal-encontre.
Se souuenant qu'on vint pondre chez luy,
Venge ce tort : & pont au nid d'autruy :
Voila comment sa douleur il allege.
Heureux ceux-là qui ont ce priuilege!

LE PREMIER LIVRE
DES ELEGIES,

A Monſieur Gobelin, Threſorier de l'Eſpargne.

ELEGIE I.

Pleuſt or' à Dieu que ie peuſſe voler
Comme Dedale, eſleué haut en l'ær;
I'eſprouueroy la force de mes ailles,
Fuyant Amour, & ſes fleches cruelles.
Ou comme Glauque vn poiſſon deuenu,
Que ie nageaſſe en l'Ocean chenu :
I'amortiroy dans la pleine ſalee
La viue flamme en mes os deualee.
Ou que la terre ouuerte a l'enuiron
Me receuſt vif dans ſon large giron;
Comme iadis, Bacchus deuant ta ville,
Elle engloutit le mary d'Eriphyle.
Piteux ſouhaits! mais tout mal & danger
Au prix du mien me ſemble plus leger.
Ah pauure ſot, que ta miſere eſt grande!
Quand quelque dieu t'octroiroit ta demande,
Si n'aurois-tu le pouuoir d'eſchaper
A ceſt Archer qui ſçait ſi droit fraper.
Nouuel oiſeau qu'aux eſtoiles ie monte;
Celuy qui tout de ſon tonnerre donte,
Dedans ſon ciel n'a peu trouuer garent
Contre les traits de ſon proche parent.
Que ie me plonge en la mer vagabonde,
Neptune bruſle au milieu de ſon onde.

S'ouure la terre afin de m'engloutir;
Mon ennemy sa force a faict sentir
Iusqu'au plus bas des lieux palles & sombres,
En y blessant le Roy mesme des Ombres.
Laissons les cieux, les enfers, & la mer :
Osons plustost contre luy nous armer.
Et que pourroient armet, bouclier, & lance,
Où rien n'a pu d'Hercule la vaillance?
Que ferons nous? pour amollir son cœur
Pleurons aux pieds du superbe vainqueur.
Quand de mes yeux sortiroyent deux riuieres,
Il ne seroit moins sourd à mes prieres.
Comme de Mars les plus grands passetemps
Ce sont les cris, le sang des combatans,
L'horreur de Mort errante entre les armes :
Ainsi l'Amour ne se plaist qu'en nos larmes.
Ie me rens donc : luy qui m'a surmonté
Me traitera selon sa volonté.
Face marcher baissant la veüe en terre,
Son prisonnier, mais non de bonne guerre,
Deuant son char en triomphe trainé,
Les bras liez, & le col enchainé,
Changeant couleur, moins de crainte que d'ire,
I'appresteray au badaut peuple à rire.
Mais puisqu'Amour triomphe des trois dieux,
Rois de la mer, de la terre & des cieux,
Soyons du nombre : on ne peut auoir honte
D'estre vaincu d'vn dieu qui tout surmonte.

ELEGIE II.

Dieux qui sçauez les malades guerir,
Venez soudain Madame secourir :

Sus, Apollon, voyons l'experience
De ton bel art & ta belle ſcience.
Si à ce coup tu n'accomplis mes vœux,
Retourne-t'en mener paiſtre tes bœufs.
Et toy ſon fils, ie te prie & t'adore,
Monſtre ton art, gentil Roy d'Epidaure.
Vous dieux d'embas, qui ne vous contentez
D'auoir rauy du monde les beautez,
N'auez-vous pas, cruels, aſſez d'Heleines
Auecques vous? vos ſalles en ſont pleines.
N'auez-vous pas, en voſtre noir ſejour,
Sans nous piller, à qui faire l'amour?
Ne permettez qu'ore Madame meure,
Afin qu'icy quelque beauté demeure.
Ah, que ie crains que ceſte aſpre chaleur
Auec la fienne augmente ma douleur!
Voyez le dueil dont mon ame eſt atteinte,
Prenez pitié de ma iuſte complainte.
Ce vous ſera grand blaſme entre amoureux
D'en tuer vne, & faire mourir deux.
Adouciſſez la fureur de la Parque,
Ou i'entreray dedans la meſme barque.
Car il faudra que d'vn meſme flambeau
On nous conduiſe en vn meſme tombeau.
Voire il faudra que deſſous meſme lame
Giſent deux corps où il n'y eut qu'vne ame
Ie n'ay point faict vn deſloyal ſerment
A Cupidon ainſi qu'vn faux amant :
Si elle meurt, il me plaiſt de la ſuiure :
Si elle vit ie ſuis content de viure;
Ou mourir ſeul, s'il faut tant ſeulement
Que l'un de nous deſcende au monument :
Heureuſe mort, de ce beau nom ſuiuie
D'auoir ſauué à Madame la vie!

Que dy-ie mort? i'allongeray mes ans
Laiſſant la belle au nombre des viuans,
Veu que mon ame en ſon corps eſt entree
Dés l'heureux iour que ie l'ay rencontree.

ELEGIE III.

Tel que iadis le vaillant fils d'Anchiſe
Au Grec vaincueur quittoit ſa ville priſe :
Et que fuytif fingloit en haute mer,
Voyant de loin ſes Pergames fumer.
Tout tel ie ſuis : voire plus triſte encore;
Sortant du lieu que la vertu decore,
Siege d'honneur & de rare bonté :
Lieu où i'eſtois ſi doucement traité,
Et careſſé, qu'apres longue demeure,
Soixante iours ne m'ont ſemblé qu'vne heure.
Penſez, Amans, quel dueil au departir,
Et quel tourment mon ame peut ſentir.
Il eſt ſi grand qu'Adieu ie ne puis dire :
Ma foible main quaſi ne peut l'eſcrire.
Mes ſens troublez manquent de leur deuoir :
Mes yeux faſchez ne veulent plus rien voir :
Mon pied forcé le chemin ne veut ſuiure,
Eſtant laſſé de marcher & de viure.
Et toutesfois eſbahir ne ſe faut
Partant d'icy ſi la force me fault,
Veu que mon cœur ie vous laiſſe, Madame :
Et comme vn corps iroit-il ſans ſon ame?
En voſtre abſence il ne me reſte rien
De tout confort que l'eſpoir d'vn ſeul bien.
Que vous aurez de moy quelque memoire :

Là eſt mon heur, mon plaiſir, & ma gloire.
Quant à ma part, la clairté de vos yeux,
Voſtre doux ris, vos propos gracieux,
Bons medecins pour vne ame bleſſee,
Ne ſortiront iamais de ma penſee.
Certes pluſtoſt les Muſes & les lois,
Pluſtoſt encor moy meſme i'oublirois.
Soit que ſorty de ma France ie voye
Les monts chenus de la froide Sauoye :
Ou que plus loin ie m'en aille chercher
Les Thuſques eaux pour ma ſoif eſtancher :
Ou Eridan, cornu prince des fleuues :
Soit qu'vne nef me porte aux terres neufues,
Touſiours touſiours, Madame vous auez
En mon eſprit vos biens-faits engrauez.
Donc qu'vne playe, ou une fiéure groſſe
Auant le temps me couche dans la foſſe,
Ou que mon ſort au fuſeau de Clothon
Demeure autant que celuy de Tithon :
Mercure en vain me voudra mener boire
Le long oubly aux flots de l'onde noire :
Quoy qu'il me puiſſe, ou qu'il doiue aduenir,
Ie n'en perdray iamais le ſouuenir.

ELEGIE IIII.

D'Vn Amant parlant à vne Porte.

L'humide nuict, nourrice des Amours
A ja parfaict la moitié de ſon cours :
L'oiſeau creſté deſia le iour ſalüe
Et ie demeure encore emmy la rüe.

Deuant vn huis inhumain estendu
I'ay trop longtemps mon bon heur attendu.
Gons, & verrous, & toy Porte fermee,
Permettez-moy de voir ma bien-aimee.
Porte m'amie, helas! souuienne-toy
De mon merite & de ma ferme foy.
De maintes fleurs i'ay la place semee
En ton honneur, & si t'ay parfumee
De bonne odeur : i'ai baisé ton loquet
Y attachant tous les soirs vn bouquet,
Quand humblement te faisois ma priere
Afin d'auoir secours en ma misere.
I'ay repassé cent & cent fois le iour
Pardeuant toy pour te faire la cour.
Tu as ouy le matin des aubades,
Lais, virelais, & chansons, & ballades.
I'ay tremblotè, i'ay martelé des dents
Au cœur d'hiuer, pensant entrer dedans.
Tesmoins en sont les Astres & la Lune,
Qui ont souuent pitié de ma fortune.
Huis enuieux, qui caches les beautez,
Si sur ton sueil i'ay rompu mes costez,
Fay-moy ce bien que leans ie demeure
Tant seulement quelque demy quart-d'heure.
Oy comme il pleut : ton guichet soit ouuert
Au pauure Amant pour le mettre à couuert.
Porte cruelle, & quasi aussi dure
Que celle-la pour qui la mort i'endure,
Tu fais la sourde, & ie perds mes propos.
Va, ton marteau ne te laisse en repos :
Tousiours sur toy vienne souffler la Bise,
Tombe la gresle, & le foudre te brise.
Autre peinture on ne lise en tes aiz
Que des gibets, & cornus marmouzets :

Les chiens paſſans y facent leur ordure :
Touſiours ſois-tu ſuiette à toute iniure.
Sot que ie ſuis! qu'eſt-ce que ie maudy?
Pardonne-moy, Porte, ie m'en dédy :
Ie n'en puis mais, si ie t'ay dict outrage :
Ce n'eſt pas moy, c'eſt l'amoureuſe rage
Qui contraint l'homme, inſenſé, furieux,
De blaſphemer la puiſſance des Dieux.
Faiſon la paix : Porte, ie te pardonne :
Pardonne-moy, & ouure toy, Mignonne.
Si tu ne veux, atteinte de pitié
T'ouurir du tout, ouure toy à moitié,
Ou deux fois moins : ie trouueray paſſage
Amour m'a faict ſi maigre à ceſt vſage.
Ie ne crains point d'eſtre veu, ny ſurpris :
Amour ruſé m'a ſes ruſes appris.
A tout le moins que ma voix trouue place
Par quelque fente & petite creuace,
Tant qu'elle puiſſe à Madame venir,
Pour de mes maux luy faire ſouuenir.
Ha! i'ay eſpoir de meilleure aduenture.
On vient à l'huis, on touche à la ſerrure.
Ie ſuis trompé : L'huis ainſi que deuant
Demeure clos : c'eſtoit le bruit du vent,
Qui auec luy ce bel eſpoir emporte.
Adieu l'eſpoir, & au diable la porte!

ELEGIE V.

Reſponſe de la Porte à l'Amant.

Que gaignes-tu de me troubler ainſi?
Laiſſe m'en paix, pauure Amoureux tranſi :

Va te chauffer, ſans chercher la froidure
Aupres de moy couché deſſus la dure.
On cognoiſt bien à tes ſottes façons
Que tes amours ſont toutes en chanſons,
Dont au plus doux du ſommeil tu m'eſueilles
Trop importun, & me romps les aureilles.
Porte, dis-tu, qui enfermes mon heur
Entr'ouure toy, belle Porte d'honneur,
Porte gentille, & Porte enamouree :
Porte vrayement digne d'eſtre adoree.
Porte qui peux mon paradis ouurir,
Ie viens à toy mes ſecrets deſcouurir,
Porte de miel, de ſucre, & de canelle.
Vn peu apres tu dis, Porte cruelle,
Porte d'airain, Porte toute de fer,
Plus dure vn tiers que la porte d'enfer,
Qui pour entrer ne fut iamais fermee :
Ma deſloyale eſt de quelque autre aimee,
Qui bien logé laiſſe ſur moy plouuoir,
Ne me donnant le moyen de la voir.
C'eſt toy qui mets mon riual auec elle :
Qui me fais faire icy la ſentinelle,
Et raconter aux parois ma langueur,
Des nuits d'hyuer meſurant la longueur.
Ce temps pendant qu'icy dehors ie tremble
Ils font de moy leurs beaux contes enſemble.
On me recule, vn autre eſt auancé.
Voilà comment ie ſuis recompenſé
De tant de dons, qu'elle a ſceu ſi bien prendre :
Changez ſoyent-ils & en eau & en cendre.
Notre Linote & noſtre Merle auſſi,
T'ont tant de fois ouy chanter cecy
Qu'ils l'ont appris : veu ce ioly ramage
On te deuroit enfermer en leur cage.

Les Perroquets ne donnent le plaisir
Qu'auroyent de toy les passans de loisir.
Car aussi bien es-tu deuenu beste,
Beste qui n'as que chansons en la teste.
Si tu n'as plume, ainsi comme vn oiseau,
Autant que plume est leger ton cerueau :
Comme vn oiseau tu consumes ton âge
Sous main d'autruy, sans t'oster de seruage.
Au moins tu dis qu'vne fiere beauté
En sa prison detient ta liberté.
Ton geolier à ce conte est bien grue
Puisqu'il te laisse ainsi emmy la rue
Coucher tout seul ; ou tu es bien oison
De ne sortir d'vne ouuerte prison,
Et d'aimer mieux y languir en misere.
Encontre qui monstres-tu ta colere?
Ie ne suis pas cause de tes ennuis :
Ce n'est pas moy qui te fais toutes nuits
Trembler dehors : c'est ta cruelle amie :
Et toutesfois i'en porte l'infamie
Auec le mal : mes aiz sont estonnez
De coups de pied, crayez, & charbonnez
En mille endroits : i'en suis si fort faschee,
Que, si aux gons ie n'estois attachee,
Ie m'en irois au Cheualier du guet
Plaindre les torts que me tient vn muguet.
Que dy-ie plaindre? au milieu de mon ire
Le plus souuent tu me contraints de rire :
Lorsque lassé de nous iniurier
A jointes mains tu viens mercy crier.
Ce n'est ainsi que telle proye est prise :
Tu n'as encor nostre cabale apprise.
Par beau parler on n'y profite rien,
Il nous faut faire, & non dire du bien.

Conte & reconte vne Iliade entiere
De tes malheurs, de ta peine, & miſere :
Vante toy d'eſtre vn treſ loyal ſeruant :
Ce ſont propos en vain iettez au vent :
Qui veut entrer, qu'argent il nous apporte,
Sans ceſte clef on n'ouure point la porte.
Tu perds ton temps de nous faire la cour
D'vn genoil humble, & d'vn maigre bon-iour :
Telle monnoye icy n'eſt pas de miſe :
Forges-en d'autre, ou bien Dieu te conduiſe.

ELEGIE VI.

Verray-ie point apres tant de douleurs,
Vn beau Soleil qui luiſe à mes malheurs?
N'eſt-il pas temps, Cupidon, que tu iettes
En autre endroit tes mortelles ſagettes?
N'as-tu qu'vn blanc? ne ſçaurois-tu toucher
Sinon qu'vn cœur, ô mal-adroit Archer?
Plus il ne reſte à mon ame rauie
Qu'vn ſeul fantoſme & ombre de la vie.
Tel eſt celuy que le cornu flambeau,
Non ſans frayeur, voit ſortir du tombeau,
Palle & deffait, qui d'vne voix foiblette
Parle aux ſorciers durant la nuict muette.
Mon bon aduis, mon ſens & ma raiſon
Sont delogez de leur vuide maiſon :
Et toutesfois tu viens les armes prendre
Contre ton ſerf qui ne ſe peut defendre?
O grand honneur, que d'vn tel Dieu l'effort
Vienne combattre vn homme à demy mort!
Que diront ceux à qui tu ne commandes

Traitant ainſi ceux qui ſuiuent tes bandes?
Que veux-tu plus? que me demandes-tu?
Deuant tes pieds tu me vois abbatu.
Les fiers Lyons ne daignent mener guerre
Aux animaux qu'ils ont ruez par terre :
Toy inhumain, à qui comme au vaincueur
Ie tens les mains, tu me ronges le cueur.
A qui me plains-ie? helas, i'ay faict eſpreuue
Que nul Amour en Amour ne ſe treuue.
Qu'atten-ie donc ſans eſpoir de mercy,
A retrancher mes iours & mon ſoucy?
Ie fuſſe heureux ſi la Parque cruelle
M'euſt eſtouffé pendant à la mamelle :
Ou ſi deliure & affranchy d'Amour,
I'euſſe quitté la lumiere du iour
Verſant mon ſang en la foule des armes,
Sans fondre ainſi en ſoucis & en larmes.

ELEGIE VII.

Sur la mort d'vne Linote.

Le cœur me diſoit bien que Fortune cruelle
Nous deuoit enuoyer quelque triſte nouuelle.
Helas en voicy vne! On dit qu'à ce matin
Noſtre Linote eſt morte : ô iniuſte deſtin,
Sans raiſon & ſans yeux! la mort ſi toſt n'eſpie
Le Corbeau mal-plaiſant, l'iniurieuſe Pie;
Le Hibou ſolitaire, augure de malheur,
Ny les Aigles tyrans, ny le Milan voleur
Des pouſſins innocens ſuiuans leur Gelinote,
Que l'eſprit amoureux d'vne douce Linote,

Telle que fut la noſtre, en qui les cieux amis
Pour l'oreille flatter leur muſique auoyent mis.
Vn entendement d'homme eſtoit en ceſte beſte
A remarquer les gens, à leur faire la feſte
Sautelant & ſifflant, & lors qu'on la traitoit
S'approchoit de la main, & les doigts bequetoit :
C'eſtoient ſes grands-mercis : puis en l'air remontee
Diſoit quelque chanſon non encore chantee.
La petite mignarde à peine auoit loiſir
De boire & de manger pour nous donner plaiſir.
Meſme au plus grand hyuer que par le vent de Bize
Eſtoit toute ſon eau & ſa mangeaille priſe,
S'eſchaufoit à chanter. Ie l'ay veu mille fois
De ſon ſeigneur aimé recongnoiſſant la vois,
Et tirant en ſurſault ſon bec de deſſous l'æle,
Ainſi comme de iour reſpondre à la chandelle.
Toutesfois elle eſt morte : & n'ont eu le pouuoir
Tant de perfections de Pluton eſmouuoir.
Il eſt vray que de viure elle auoit peu d'enuie :
Car depuis quelque temps elle trainoit ſa vie,
Oyant les tabourins, & tant d'horribles ſons,
Qui lui rompoient la teſte, & troubloient ſes chanſons.
Puis du mal de ſon maiſtre elle fut aduertie,
Dont ſa part endura par vne ſympathie :
En perdit l'appetit, en perdit la ſanté
En deuint toute etique, & n'a depuis chanté.
Or ſon ame à la fin s'accabla de triſteſſe
Quand à ceſte nouuelle elle veit ſa maiſtreſſe
Laiſſer ſon fils malade, & moy bleſſé en l'œil :
Noſtre pauvre Linote en eſt morte de dueil.
Mais auant que mourir regardant par ſa cage
Nous diſt piteuſement Adieu en ſon langage.
Adieu donques Linote, adieu gentil oiſeau :
Ie m'en vais en pleurant te dreſſer vn tombeau

Sous ces ieunes lauriers, car tu merites d'eſtre
Et viue, & morte, aupres de ce qu'aime ton maiſtre.

ELEGIE VIII.

Viuons, aimons, paſſons nos ieunes ans
En ce plaiſir, ſans peur des médiſans.
Si en aimant nous conſumons noſtre âge,
A nul qu'à nous nous ne portons dommage.
Par nos deſſeins du Rhin au chef cornu
Des Reiſtres noirs l'orage n'eſt venu
En ce païs planter ſes mœurs eſtranges,
Scier nos bleds, & faire nos vendanges :
Ainſi qu'on void les goulus Eſtourneaux
Piller la vigne, & tromper les tonneaux,
Qui s'attendoient d'auoir bonne vinee.
Par noſtre brigue & par noſtre menee
On n'a rompu aſſez mal à propos,
Des citoyens le publique repos.
Si comme nous chacun euſt eu enuie
D'vſer en paix le reſte de ſa vie,
Les païſans pres la ville de Dreux,
Pouſſans le ſoc dans les ſeillons poudreux,
Ne heurteroyent parmy les dures mottes
Tant de nos os & vuides bourguignottes.
Ny ſainct Denys, par nos glaiues trenchans,
En noſtre ſang n'euſt veu nager ſes champs;
Qui demourront à tout iamais infames
Pour tant de corps orfelins de leurs ames,
Corps tous François en vn meſme air nourris,
Auant le temps en leur terre pourris.
Ny la Dordonne, & la trouble Charante

Qui de ſes pleurs enfle ſon eau courante,
N'euſt apperceu tant d'hommes de valeur
Rougir ſes bords au troiſieme malheur
De noſtre France (à peine encore noſtre)
Qui veut (helas!) d'vn bras ſe couper l'autre.
Ce n'eſt ainſi, s'il s'eſmeut vn debat
Entre amoureux, qu'on ſe porte au combat.
Des yeux frians, où Cupidon ſe ioüe,
On fait tomber vn cryſtal ſur la ioüe
De ſa maiſtreſſe, où ſe vient rallumer
Par la cholere vn aſpre feu d'aimer :
Et tout au pis, d'vne main plus iree
Elle ſe voit ſa robe dechiree.
Puis elle vient ſe vanger à ſon tour
De ce ialoux, ſacrilege en Amour :
Et luy diſant mainte agreable outrage,
D'ongles rongnez l'eſgratigne au viſage.
Voila comment le courroux embraſé
Des amoureux eſt tantoſt appaiſé,
Sans deſerter les campagnes fertiles
Par feux & ſang, & par rages ciuiles.
Loin de moy ſoit vne telle fureur :
I'aime la paix, i'ay la guerre en horreur.
Ce n'eſt pas moy qui glorieux demande
D'eſtre à l'aſſaut le premier de la bande.
Autre que moy d'vn plomb outrepercé
Ira roulant au plus bas d'vn foſſé.
Mes plus grands coups, ma vaillance, & mes armes,
Ce ſont mes vers, ma priere, & mes larmes.
Dont ſi i'auoy Madame combatu,
Iuſques au ciel monteroit ma vertu :
Mais ſi ſur moy ſa rigueur eſt plus forte,
Ie veux mourir de dueil deuant ſa porte.

ELEGIE IX.

C'eſt trop ſouffert de peine & de miſere
Pour la beauté d'vne dame ſi fiere.
Le nœud d'Amour il te faut deſnoüer,
Ou bien le rompre, & ſon joug ſecouer.
Eſueille toy : pren à cœur ceſt affaire :
Tu le feras, & ne ſe peuſt-il faire.
En ce propos ſois ferme & endurcy :
N'endure plus qu'on te gouuerne ainſi
Qu'vn Ours captif, ou ainſi qu'vn ſot Buſle.
On t'a mené trop longtemps par le muſle.
S'il faut ſeruir, que tu ſois reſolu
D'eſtre pluſtoſt le ſerf d'vn Mammelu,
Que de ſentir tant de mal & deſtreſſe,
Sous la rigueur d'vne dure maiſtreſſe.
Eſcry en l'air tout ce qu'elle a promis :
Tien pour perdu tout ce que tu as mis
En ce hazard, ſans perdre dauantage.
Comme vn ioüeur qui en ſa perte ſage
Serre ſon reſte, & n'eſtant au mal-heur
Opiniaſtre, attend vn iour meilleur.
L'heure viendra que tournera la chance
Contre l'orgueil, & i'auray ma vengeance.
Ce temps pendant Adieu l'aueugle archer,
Qu'il s'en retourne en ſes yeux ſe nicher
Où il auoit ſon embuſche dreſſee,
Quand de ſon arc fut mon ame bleſſee.
Yeux, traiſtres yeux, dont les rayons ardans
Bruſloient mon cœur, tout en feu au dedans :
Yeux couſtumiers de donner mille allarmes :
Quand vous deuriez au lieu de faulſes larmes

Pleurer du ſang, ſi n'aurez-vous pouuoir
De tant ſoit peu mon courage eſmouuoir,
Toutes les fois qu'à par moy ie repenſe
Au long ſeruice & courte recompenſe
De mes trauaux, aux ſoucis & ennuis
Aux iours amers & aux ameres nuicts
Que i'ai veillé, de deſpit & de honte
Vne humeur rouge au viſage me monte.
Me ſuis-ie veu ſi laſche & ſi failly
Que d'eſtre pris auſſi toſt qu'aſſailly?
Me ſuis-ie veu en la fleur de mon âge
Fuir le bien pour ſuiure le dommage?
Et de moy-meſme vn oubly m'aduenir,
Pour ſeulement d'vne me ſouuenir?
Combien que tard Bon-aduis me conſeille,
Il le faut croire, & luy preſter l'oreille.
Quand Cupidon me feroit vn ſerment
De me traiter beaucoup plus doucement,
Et de donter par ſa fleche doree
Celle que i'ay trop & trop adoree,
Pour tout cela ie ne voudrois aimer.
Ie ſçay qu'Amour eſt ſemblable à la mer,
Qui bien ſouuent fait la calme & bonace,
Rit au marchand, monſtre ioyeuſe face
Pour l'embarquer : peu apres loing du port
Briſe ſa nef, & luy haſte ſa mort.
Puiſqu'à la fin i'ay gaigné le riuage,
Plus ie ne rentre au danger du naufrage.
Car on ne plaint le malheur du nocher,
Qui deux fois heurte à vn meſme rocher.

ELEGIE X.

Ie ne voy rien icy que l'ombrage des ſauls,
Que vignes & noyers, que prez & que ruiſſeaux :
A qui donc maintenant veut eſtre deſchargee
Mon amere triſteſſe & douleur enragee?
Nymphes de Gentilly, & vous Nymphes d'Arcueil,
Venez toutes ouyr la cauſe de mon dueil :
Ie me veux plaindre à vous, & auant que ie meure
Saller vos douces eaux des larmes que ie pleure.
Mon eſprit eſt plongé en vne mer d'ennuis :
Mes clairs iours ſont changez en tenebreuſes nuits :
Puis que le beau soleil, ſeul autheur de ma ioye,
Abandonne la France, & va luire en Sauoye.
O trois fois heureux train du Prince de Nemours!
Les Graces, & l'Honneur, Venus, & les Amours,
S'en vont auecques luy, là où la paix doree,
La Vertu, la ſimpleſſe, eſt encore adoree :
Et ie demeure icy en la troiſieme horreur
Qu'y fait voir en ſix ans la ciuile fureur.
Non, ce n'eſt pas cela qui trouble tant mon ame :
Les chemins ne ſont ſeurs : helas! où va Madame
Temeraire qu'elle eſt! Ie crain mille malheurs,
Qui peuuent aduenir parmy tant de voleurs.
Ie crain ces rocs aigus, & montagnes cornues,
Dont le ſommet venteux ſe cache dans les nues.
Ie crain encore plus qu'Aquilon froidureux
Qui habite en ces monts, ne deuienne amoureux,
Voyant paſſer la belle, & l'emporte en Scythie :
Comme iadis en Grece il rauit Orithye.
Combien ay-ie de peur, & combien de ſoucy
De ce corps tendrelet, qu'il ne reſte tranſi
En ces neiges & glas? gardez-le de morfondre

Vous mes ſouſpirs ardans : faites la neige fondre
Tout le long du chemin : & qu'auſſi Cupidon
Pour degeler le glas y porte ſon brandon.
Si ie deſiray onc, c'eſt or' que ie deſire
Du paſteur Dircean le ſçauoir & la lyre :
I'emmeneroy bien loing, où ils ſeruiroient mieux,
Les rochers de Sauoye, arrachez de leurs lieux,
Pour en boucher du tout le malheureux paſſage
Des Reiſtres enfumez, que le François peu ſage
Conuie à ſon butin; qui pour ſon bien manger,
Emporter, entrainer, achette l'eſtranger.
Tantoſt pour l'arreſter à mon amour parfaite
De l'enfant d'Apollon la lyre ie ſouhaite :
Tantoſt ie veux choiſir, pour ma douleur charmer,
La lyre que porta le Dauphin par la mer
Au bord Tenarien, flaté de ſa muſique.
Ie bruſle d'vn deſir d'auoir la harpe antique
Du docte Thracien, qui par rare amitié
Deſcendit chez Pluton pour rauoir ſa moitié.
Ie feroy comme luy quand il eut reperdue,
Regardant en arriere, Eurydice rendue :
En criant Eurydice, & ſe plaignant aux vents,
Pres du fleuue Strymon pleura ſept mois ſuiuans.
Ainſi i'appellerois iuſqu'au bout de ma vie
Le nom de la beauté qui m'a l'ame rauie.
Mes piteuſes chanſons, & mes cris, & mes pleurs,
Des Tygres & des Ours attendriroient les cœurs.
Mais puis que ie n'ay pas ceſte Muſe diuine
D'Orphé, ny d'Amphion, d'Arion, ni de Line,
Venez auant ſanglots, tranchez par le milieu
Les regrets commencez pour vn ſi long Adieu :
Ma langue ne ſçauroit conter vn tel martyre :
Trop peu ſent de douleur qui ſa douleur peut dire.

ELEGIE XI.

Sur la mort d'vn Moineau.

Demandez vous, Amis, d'où viennent tant de larmes
Que me voyez rouler sur ces funebres carmes?
Mon Passereau est mort, qui fut si bien appris :
Helas! c'est faict de luy, vne Chate l'a pris.
Ie ne le verray plus en sautelant me suiure :
Or' le iour me deplaist, or' ie suis las de viure.
Plus donc ie ne l'orray chanter son pilleri?
Et n'ay-ie pas raison d'en estre bien marri?
Il estoit passé maistre à croquer vne mousche!
Il n'estoit point gourmand, cholere ny farousche,
Si on ne l'attaquoit pour sa queüe outrager :
Lors il pinçoit les doigts, ardent à se vanger.
Adonc vous l'eussiez veu crouller la rouge creste
Attachee au sommet de sa petite teste,
Tel que lon veit Hector, mur de ses citoyens,
Dedans les Grecques naufs lancer les feux Troyens.
Toutesfois vne Chate, espiant ceste proye,
D'vn sault, à gueule bée, engloutit nostre ioye.
Le pauuret, pour certain, fut pris en trahison,
Autrement de la Chate il eust eu sa raison.
Le pasteur Phrygien ainsi vainquit Achille,
Et le vain Geneuois la vaillante Camille.
Ainsi le grand cheual que Pallas charpenta
Contre le vieil Priam des soldats enfanta.
Toy qui en as le cœur enflé de vaine gloire,
Bien peu te durera l'honneur de ta victoire.
Si quelque sentiment reste apres le trespas
Aux esprits des oiseaux qui trebuschent là bas.

L'ame de mon mignon se sentira vengee
Sur le sang ennemy de la Chate enragee.
Ie ne rencontreray ny Chate ny Chaton
Que ie n'enuoye apres miauler chez Pluton.
Vous qui volez par l'air entendans les nouuelles
De ceste digne mort, tournez icy vos ælles;
Venez, piteux oiseaux, accompagner mes pleurs,
Portons à son idole vne moisson de fleurs.
Qu'il reçoiue de nous vne agreable offrande
De vin doux & de laict, d'encens & de viande :
Puis engrauons ces mots sur son vuide tombeau :
PASSANT, *le petit corps d'vn gentil-Passereau*
Gist au ventre goulu d'vne Chate inhumaine,
Aux champs Elysiens son Ombre se proumeine.

ELEGIE XII.

D'vn Amant qui se compare à vne Cigalle.

Puis que loing de la ville, & loing du populaire
Ie me suis esgaré en ce lieu solitaire,
Cigalles, où ie n'oy sinon que vos chansons,
Qui d'vn bruit enroué font rompre les buissons.
Et puis que vostre vie à la mienne ressemble,
Comparons, ie vous pry, nostre malheur ensemble.
Vous n'auez que la voix : rien ne me reste aussi
Qu'vn parler foible & lent, pource que le soucy
M'amaigrit & me seche, & de sorte me mine
Que presque ie ne suis qu'une Ombre qui chemine.
Le Pelerin cognoist que le temps est plus chaud
Alors que vostre voix vous eleuez plus hault :
C'est vn signe euident que plus aspre est ma flame

Lors que plus ie me plains des rigueurs de ma Dame.
I'ay mille fois en vain piteusement chanté,
Elle ne respond point à l'amant tourmenté :
Il vous en prend ainsi, iamais vos femmeletes
Ne vous ont respondu, car toutes sont muetes.
Vous viuez de l'humeur qui sur herbes & fleurs
Se ramasse emperlé : Ie me nourris de pleurs ;
C'est le boire & manger dont ma vie est pourueüe
Le destin a voulu qu'ayez bien foible veüe :
Pleust à Dieu que du tout onques ie n'eusse veu!
Ceste poison d'Amour des yeux ie n'eusse beu.
Les peuples habitans sous le lict de l'Aurore
Vous mangent inhumains : Cupidon me deuore :
Et ma chair, & mes nerfs, & mes os, & ma peau
Sont tousiours deschirez par ce cruel oiseau.
Vous n'auez point de bouche : & la mienne traistresse
M'abandonne au besoin, si tost qu'à ma maistresse
Ie viens conter mon mal : pour voir si l'amitié
Longue, ferme, & loyale y trouuera pitié.
L'ombre de ces rameaux, tant soyent petits, vous garde
Contre les rais ardans que Phebus icy darde :
Moy chetif, au dedans ie bruste tout d'amour,
Et si bruste au dehors de la chaleur du iour,
Qui me fait maugré moy retourner en la ville.
Adieu Cigalles donc, Adieu race gentille
Du grand Laomedon. La guide du soleil,
Vostre espouse ancienne aux doigts & front vermeil,
En pleurant son Memnon, & maudissant les armes,
Vous arrouse à iamais de ses plus douces larmes.

LE FRESNE.

A Monſieur Forget, ſecretaire d'eſtat
& ſieur de Freſne.

A la ſage Pallas l'Oliue eſt conſacree;
Le Laurier à Phœbus, le Myrte à Cytheree;
Le Peuplier à Hercule : & le Dieu deux fois né
De lierre & de pampre a le chef couronné :
Le Pin eſt à Cybele, à Iupiter le Cheſne :
Et ma Muſe, ô FORGET, *t'a dedié le Freſne.*
Si mes vers ſont trop bas pour hauſſer ſon renom;
Sous ta faueur heureuſe, & l'ombre de ton nom
Tellement il croiſtra, hauſſant ſa teſte verte,
Que toute vne foreſt s'en trouuera couuerte,
Ie ne ſuis le premier qui le Freſne a planté,
Sur le mont de Parnaſſe, & ſon los a vanté :
De claire & douce voix le Cygne de Mantoüe
A chanté ſon honneur : & Homere le loüe
Comme vn preſent des Dieux. Car le vieillard Chiron
En fit don à Pelee, & luy à Ligyron;
Ligyron, ſon cher fils, depuis nommé Achille,
La terreur des Troyens enfermez en leur ville.
Par ce freſne guerrier, lancé de forte main,
On veit Xanthe couler rouge de ſang humain,
Qui ſeul print Ilion, deſlors que fut rauie
Au courageux Hector & la gloire & la vie.
Ceſt arbre haut & droit, touffu, large & eſpais,
Eſt bon pour les combats, & meilleur pour la Paix.
La terre n'a produit ſon tronc & ſon fueillage
Que pour noſtre profit, & que pour noſtre vſage :

Bien que ſon bois ſoit ferme, il ſe laiſſe ployer
En toutes les façons qu'on le veut employer.
Il obeït au fer : & prend nouuelle forme,
Ne trauaillant l'ouurier, comme l'Erable & l'Orme.
Le menuiſier le priſe, & n'y a charpentier
Qui ne ſoit deſireux d'en emplir ſon chantier :
Pource que belle à l'œil du freſne eſt la matiere,
Peu ſuiette à pourrir, ſaine, nette & entiere.
Ie ne ſçauroy comprendre en ſi petit diſcours
Combien vn corps malade en tire de ſecours.
La ſemence qu'il porte en ſes fueilles encloſes,
Deſtrempee en du vin, eſt ſouueraine choſe
Contre le mal de foye : & par elle eſt oſté
Le mal aſpre & piquant que lon ſent au coſté.
Celuy qui giſt au lict, & de longtemps endure
La douleur que luy cauſe vne rate trop dure,
Du freſne eſt ſecouru : l'eſcorce, en vn moment,
Parbouillie en vn pot, allege ſon tourment.
Ses fueilles gueriront la perſonne ſaiſie
De la palle langueur, qu'on dit hydropiſie :
Par leur iuſt ſingulier, & breuuage excellant,
L'eau d'entre cuir & chair toute ira s'eſcoulant.
Vn corps lourd & maſſif, & trop chargé de graiſſe.
Par ce meſme moyen peu à peu ſe deſgraiſſe.
De la dent d'vn ſerpent ſi quelcun eſt piqué,
Soudain que ce remede eſt au mal appliqué,
Il chaſſe le venin, & au monde il rapelle
L'ame qui ia entroit en la noire nacelle.
Pris auſſi par la bouche il a pareil effect,
Pour vn contre-poiſon le freſne a eſté fait.
En ſes proprietez, qui ſont preſque ſans nombre,
On marque ceſte-ci, que ſeulement ſon ombre
Eſt la peſte aux ſerpens, craignans d'en approcher,
Autant qu'vn marinier d'vn dangereux rocher.

Si tout arbre eſtoit tel, ceſte race maudite
Que chacun craint & hait, ſeroit bientoſt deſtruite.
Car on voit les ſerpens en vn rond enfermez
Faict de fueilles de freſne & de feux allumez
Choiſir pluſtoſt la flame, & paſſer parmy elle,
Que du freſne approcher : tant ſa fueille eſt mortelle
A ces monſtres tortus, nos communs ennemis :
La diuine bonté l'ayant ainſi permis.
Mille preſeruatifs le freſne a de nature,
Afin d'en aïder l'humaine creature.
I'oubliois qu'au printemps le freſne eſt deſia vert
Auant que le ſerpent ſe monſtre à deſcouuert :
Et ne quitte ſa fueille auant qu'il ſe retire
En ſon trou, pour l'hiuer, & ne nous puiſſe nuire.
Mais qui veut les vertus du freſne raconter,
Veut les flots de la mer, & le ſable conter.
Or comme y eut iadis en Epire vn miracle
Des Cheſnes qui parloient, & rendoient leur oracle,
Où les Grecs curieux ne ceſſoient de venir,
Pour demander conſeil, & ſçauoir l'aduenir :
Ainſi i'oy ce me ſemble, au doux bruit de Zephyre
Voſtre freſne animé, en ſa langue me dire :
Ta as loué le Freſne, & chanté ſon honneur :
Le Freſne en peu de iours t'apportera bonheur :
PASSERAT *pren courage, & point ne te ſoucie :*
I'atten l'euenement de ceſte prophetie.

L'ESPERANCE.

A Monſieur de BELLASSISE, Threſorier de l'Eſpargne.

Vn peu de fruits i'ay cueilly ceſt automne
En mon iardin, Monſieur, ie les vous donne

Ils ſont de garde, & croy que les hyuers
N'empeſcheront qu'ils ne ſoient touſiours vers.
Permettez moy que mon preſent ie vante,
Comme vn paiſant qui ſes fruits met en vente.
Vous connoiſtrez que ie n'ay entrepris
De rien donner qui ne ſoit de haut pris :
*C'eſt l'*ESPERANCE, *en qui giſt & repoſe*
L'heur & le bien que l'ame ſe propoſe :
Qui nous eſleue, & porte en vn moment
Des plus bas lieux iuſques au firmament.
Sans ceſte Fee, aux grandes ailes vertes,
Les cours des Rois demeureroient deſertes :
La mer ſans nefs, les maiſtres ſans valets :
Et croiſtroit l'herbe au milieu du palais.
Les medecins n'auroient plus de pratique
Les artiſans fermeroient leur boutique,
L'aduenturier, de vaillant & hardy,
En deuiendroit coüard & refroidy :
Les arts, ſans elle, & les Muſes dorees
Ne ſeroient plus de perſonne honorees :
Aux temples ſaincts, & images des Dieux
On ne feroit ny prieres ny vœux.
Rien n'iroit d'ordre : eſtaint ſeroit ſans elle
Le feu d'Amour qui ſi clair eſtincelle.
Hoſtes, voiſins, parents, & aliés
Par amitié ne ſeroient plus liés.
Adieu la blanque, adieu les benefices,
Les dignitez, les eſtats, & offices.
Les Chanceliers n'auroient plus que ſeeller.
Nul ne voudroit plus de rien ſe meſler.
Le vigneron quiteroit là ſa vigne :
Et le peſcheur ſes filets & ſa ligne.
Les durs hoyaux & les couſtres tranſchans
Du laboureur s'enrouilleroient aux champs

Presteroit-il ses despens, & sa peine
Sans Esperance, à vne ingrate plaine?
On cesseroit de semer, & planter :
On cesseroit de greffer, & d'enter.
Des beaux iardins secheroient les fleurettes
Plus de miel doux ne feroient les auettes.
On lairroit là panneaux, toiles & rets :
Veneurs, & chiens n'iroient plus és forets :
Ta sœur, Phœbus, la vierge chassereſſe,
Rompant son arc, languiroit en pareſſe.
Là où se vient Esperance heberger,
Richesse, honneur, y viennent se loger.
Elle a la clef des Isles bien-heureuses :
De l'Orient les pierres precieuses
Elle possede, & monstre en son thresor
Des mers d'azur, & des montagnes d'or,
Qu'à vn chacun, prodigue, elle abandonne,
Sans amoindrir pour chose qu'elle donne.
C'est l'alambic, & feu Mercurien,
Par qui celuy qui souffle tout en rien
Deuient monarque, & tient en sa puissance
Terres & cieux sous vne quint'essence.
Elle commande aux saisons, & aux temps :
Elle fait naistre en hiuer le printemps.
Force, & santé, d'elle n'est separee,
Ny la ieunesse, & beauté de duree.
Sa compaignie est d'vn ardent desir,
De ieu, de ris, de ioye, & de plaisir.
La Foy la suit : auec elle est nourrie
La Chasteté tousiours blanche & florie :
Voilà pourquoy dans son temple Romain
Elle tenoit vn lis blanc en sa main :
Car le lis blanc de couleur nette & pure,
Vn chaste cœur pur & net nous figure

Quand tous les maux en la boette enfermez
Furent iadis par le monde ſemez,
Si l'Eſperance au Ciel s'en fuſt volee,
Abandonnant la terre deſolee,
Comme ſes ſœurs; au monde n'euſt eſté
Que maladie, & guerre, & pauureté :
Mais l'Eſperance, entre nous demeuree,
De tous ces maux rend la vie aſſeuree.
Elle combat, & domte le malheur;
Elle adoucit, & guerit la douleur.
Elle eſt auſſi la mortelle ennemie
Du ſoucy paſle, & de la peur bleſmie;
Cruels tyrans, & bourreaux inhumains,
Qui en repos ne lairroient les humains,
Si l'Eſperance, à l'encontre élancee,
Ne les chaſſoit hors de notre penſee.
Elle encourage vn forçat enchaiſné,
A l'auiron pour iamais condamné :
Flate ſon mal, fait qu'il rit, & qu'il chante
Tant doucement les trauaux elle enchante!
Elle conſole, & en vie entretient
Le criminel, qu'au cachot on detient :
Mere nourrice & compagne fidelle,
Voire de ceux qui ſont ia ſur l'eſchelle.
Ceſte Deeſſe, alors que de tout point
I'eſtois deſtruit ne m'abandonna point :
Ains me mena frapper à voſtre porte,
Dont nul ne ſort que confort n'en raporte.
Comme ie feys; & pource i'y recours
Cherchant aïde où ie trouuay ſecours..

LA DIVINITÉ
DES PROCÉS.

Ie veux parler de Dieu : mais non à langue armee
Comme ceux qui trois fois ont la France enflamee
De mille feux de Mars, pour vne ambition
Couuerte du manteau de la Religion.
De peur que de mon ſang la terre ſoit rougie
Ie parleray plus doux de la Theologie,
Diſcourant des Procés : car à la verité
Rien ne reſſemble mieux à la diuinité.
On n'y peut garder ordre : il faut à l'aduenture
Comparer des Procés & des Dieux la nature.
Les Anciens ont faict trois manieres de Dieux,
Qui demeurent és eaux, en la terre & aux Cieux :
Il y a des procés d'eau, de Ciel & de terre,
Ceux du Ciel maintenant ſe vuident à la guerre,
Ou à coups de canon : on plaide des edicts
Dont le vainqueur s'attend de gaigner Paradis.
Les Procés de la terre, & les Procés de l'onde
Si fort que ceux du ciel ne tempeſtent le monde.
En vn abyſme chet l'humain entendement
Qui les ſecrets des Dieux ſonde profondement :
Il y a des Procés ſi faſcheux à entendre
Que les meilleurs eſprits ne les peuuent comprendre.
Les myſteres des Dieux à tous ne ſont ouuerts;
Ceux des Procés auſſi ne ſont point deſcouuerts
Sinon aux yeux de ceux qui les ſçauent bien taire,
Et qui en les taiſant ne font mal leur affaire.
Vn gardien de temple, & ſecretin des Dieux,
Le garde iour & nuict auſſi cher que ſes yeux ·

Ainsi est des Procés : on les traite & manie
En toute reuerence, & grand' ceremonie;
On aime mieux la vie au peril hazarder
Que de les laisser perdre : & ne les bien garder.
Tesmoins les Angeuins qui leur procés enuoyent
Par terre en seureté, de peur qu'ils ne se noyent :
Et se fiants d'eux-mesme, ô Loyre, à ta mercy,
Ne s'y osent fier de leur procés aussi.
Pour rendre leur venuë aux mortels incertaine,
Les Dieux les viennent voir ayants des pieds de laine :
Les Procés au venir marchent si doucement
Qu'ils ne sont entendus pour le commencement,
Puis d'vn son esclatant leur presence est connüe,
Les Dieux & les Procés sont voilez d'vne nüe.
Aucunefois les Dieux se monstrent partizans
Comme au siege de Troye ils firent par dix ans,
Mais d'vn commun accord en la dixieme annee
La liurerent aux Grecs pour estre ruinee.
Aduocats au barreau l'on voit s'iniurier :
Prets à se prendre au poil, & en sorte crier,
Vn chacun pour son droict, que le Palais en tremble :
Et au sortir de là ils s'en vont boire ensemble.
Les Dieux vendent les biens aux hommes cherement,
Achetez par soucy, par peine, & par tourment,
Dont la proprieté n'est par eux garantie :
Auant que par Procés soit riche vne partie
Il se faut coucher tard, & se leuer matin,
Et faire à tous propos le diable Sainct Martin :
Remarquer vn logis, assieger vne porte,
Garder que par derriere vn Conseiller ne sorte,
S'accoster de son Clerc, caresser vn valet,
Recognoistre de loing aux ambles vn mulet,
Auoir nouueaux placets en main & en pochette,
Dire estre de son cru tout cela qu'on achete

A beaux deniers contans : bref, il faut employer
Possible & impossible à procés festoyer.
On n'ose démentir des Dieux les saincts oracles :
Ny l'arrest des Procés. Les Dieux font des miracles
Les Procés que font-ils? les plus gouteux troter,
Galoper les boiteux, pour les solliciter,
Les rendants au besoin prompts, dispos, & habiles.
Du profond des forests ils attrainent aux villes
Cerfs & Daims, & Sangliers, sans rets ny hameçons.
Et sans moüiller la pate, ils prennent les poissons.
Leur occulte cabale attire metairies,
Villages & chasteaux, rentes & seigneuries;
Comme le luth d'Orphé les arbres desplantez,
Ou celuy d'Amphion les rochers enchantez,
Qui descendans des monts en vne grasse plaine
Bastirent sans maçons la muraille Thebaine.
Ce qui est ja passé, & vne fois est faict,
Par tous les dieux ensemble estre ne peut desfaict :
Les Procés en ce poinct ont sur eux l'aduantage;
Pource qu'vn alibi, auec vn tesmoignage
Presté en charité, desfaict tout le passé,
Fait vn vif estre mort, & vn vif trespassé.
On recognoist les Dieux, ainsi que dit Homere,
Au mouuement des pieds, qu'ils tournent en arriere :
Mon Procés prend plaisir à tousiours reculer.
Les Dieux sont recogneuz souuent à leur parler,
Car toute autre est leur voix que n'est nostre langage :
Les Procés, vrais Bretons, ont à part vn ramage.
Aux Dieux, francs de la mort, on dresse des autels ·
Qu'on en dresse aux Procés, puis qu'ils sont immortels.
Mon procureur Guillor en sçauroit bien que dire,
Qui mon Procés iugé tire encore, & retire;
Et depuis seize mois m'a tant villonnisé
Que ie le tiens desia pour immortalizé.

La presence des Dieux en terre est coustumiere
D'esclater çà & là vne grande lumiere :
Où le procés s'assied en son pontificat,
Tout flambe d'escarlate, & fin or de ducat.
Les Dieux sont bien heureux, & n'ont disette aucune :
Les iuges des Procés sont enfans de fortune,
On sacrifie aux Dieux la chair de maint Taureau :
On dedie au Procés qui est sur le bureau,
Non parfums d'Arabie, ou le sang de cent bestes,
Ains promesses & dons, & faueurs, & requestes.
On n'ose offrir aux Dieux que victimes de choix :
Les escus des Procés doyuent estre de poix ;
D'or luisant, bien formez : ou autrement l'yssue
N'en sera que mauuaise, & obscure, & tortue.
Quand les prestres des Dieux les veulent supplier
Tous leurs accoustremens il leur faut deslier :
Qui Procés recommande, & ne veut qu'on l'oublie
Perd sa peine & son temps si bourse il ne deslie.
Les vœux qu'on fait aux Dieux ne sont pas tous ouys :
A la fin des Procés tous ne sont resiouys.
Tel se pense asseuré, dont par vne trauerse
L'aduersaire plus cault l'asseurance renuerse.
Les Dieux donnent le bien ou l'ostent aux humains :
Aussi font ceux qui ont le Procés en leurs mains.
Les Dieux, comme l'on dit, ont de rien faict le monde :
Vn Procés mal chastré, qui en bastards abonde
Ou de rien ou de peu, fait quelquefois grand cas,
Croissant par escriture au sac des Aduocats.
La main de Iupiter par vn horrible foudre,
Porté d'estourbillons, met en cendre & en poudre
Les orgueilleuses tours, & les haultes forests ;
Aussi font bien souuent les foudres des arrests :
Les plus grosses maisons à plaider obstinees
Par l'effort des procés se trouuent ruinees.

Iupiter courroucé d'vn don va s'appaisant :
Vn rigoureux procés s'adoucit d'vn present.
L'ambrosie & nectar sont des Dieux les delices ;
Et le procés friant aime fort les espices.
Iupiter balançant des combatans le sort
Donne à l'vn la victoire, & à l'autre la mort.
Le procés intenté en pareille esperance
Soustient pour quelque temps égale la balance :
En fin, par vn arrest fatalement donné,
On en voit l'vn qui gaigne, & l'autre condamné.
Mercure aux pieds ailez par sa verge charmee
La porte de Pluton tient ouuerte & fermee
Aux esprits pallissants, qu'arrachez de leurs corps
Dans les enfers il pousse, ou les en tire hors :
Vn huissier par sa verge, ainsi comme Mercure,
Tire les prisonniers de quelque fosse obscure
Pour reuoir la douceur de la clarté du iour ;
Ou tristes les conduit au malheureux seiour
De ces cachots moisis, où la crainte eternelle
Ne laisse en nul repos vne ame criminelle.
Si Mercure est ruzé en tous ioyeux larcins,
Autant, ou plus que luy, les procés y sont fins.
Mercure court tousiours, & preside aux voyages :
Combien pour les procés se fait-il de messages ?
Apollon est à craindre auec son arc d'argent ;
Auecques vn exploit est à craindre vn sergent :
D'Apollon & Bacchus on vante la ieunesse,
Vn procés rajeunit souuent en sa vieillesse :
Tel qu'on voit vn serpent, qui sur le renouueau
Despouille, vigoureux, & ses ans, & sa peau.
Neptune de son sceptre à trois pointes aigües
Faict la terre crouller, & les villes esmeües :
Les iuges des procés, quand ils sont irritez,
Font trembler sous leurs voix & peuples & citez.

Les procés en autruy ne font pas grande estime
Du crime de l'Amour, s'il faut l'appeler crime :
Quand le ialoux boiteux sur le faict eut surpris
Le felon Thracien, & la douce Cypris,
Estroitement liez en vn plaisant martyre,
Les Dieux bons compagnons, ne s'en firent que rire.
Les temples qu'on bastit pour les Dieux tout-puissans
On voit de leur haulteur les astres menaçans,
Garnis & estoffez des richesses plus rares
Qu'on trouue dans la terre, & que les mers auares
Cachent dessous leurs flots ; & certes il conuient
Bien loger les hauts dieux de qui tout bien nous vient :
Le Procés, qui les Dieux en mainte chose imite,
Es Palais somptueux plus volontiers habite
Que sous les pauures toicts des petites maisons :
Voila pourquoy il hait Suysses & Grisons,
Où il est mal receu & que plus il ne daigne
Pour demeure choisir les pæsles d'Alemaigne.
Si les Dieux desguisez, changeans leur majesté
En bestes & oiseaux, par la terre ont esté,
Et ont faict de bons tours dessous forme empruntee,
Le Procés ne doit rien aux changes de Protee.
Vous le pensez ciuil, il deuient criminel :
Vous l'estimez finy, le voila eternel :
Est-il prest à iuger? de nouueau il informe :
A chasque bout de champ il prend nouuelle forme :
D'vn corps il en faict sept, qu'il allonge en despens,
Ainsi qu'Hercule veit sept testes de serpens
Renaistre d'vn seul col, despit en son courage
De voir son ennemy croistre de son dommage.
Mesmes sans le feu Grec son esclaue vertu
Ne fust venüe à bout de ce monstre testu.
Maste & femelle ensemble est nature diuine :
Le procés à bon droict se peut dire Androgyne

Produisant des enfans sans se ioindre à autruy,
Qui dedans peu de iours sont aussi grands que luy.
Il est maste au parler, mais bouïllant en querelle,
Replique, & contredicts, il se monstre femelle.
L'iniustice & les torts par les Dieux sont vangez ;
Et aussi par procés les hommes outragez.
Tout est rempli de dieux ; & les estangs liquides
Du vieil pere Ocean, & les campaignes vuides
Du pur ciel & de l'air, & ce gros element
Qui est des autres trois le commun fondement.
Du monde la grandeur de ta grandeur est pleine,
Procés, fils du Chaos : mais i'ay trop courte haleine
Pour vn si long discours : finy doncques mes vers,
Toy qui dois mettre fin à ce grand vniuers,
Si du Sicilien la Muse est veritable
Qui vif s'enseuelit au gouffre espouuantable
Du Montgibel ardant, se lançant au milieu,
Afin que comme toy il fust estimé Dieu.

SONET.

La femme & le procés sont deux choses semblables.
L'vne parle tousiours, l'autre n'est sans propos :
L'vne aime à tracasser, l'autre hait le repos :
Tous deux sont desguisez, tous deux impitoyables.
Tous deux par beaux presens se rendent fauorables :
Tous deux les supplians rongent iusques à l'os :
L'vne est vn profond gouffre : & l'autre est vn Chaos
Où s'embrouille l'esprit des hommes miserables.
Tous deux sans rien donner prennent à toutes mains :
Tous deux en peu de temps ruinent les humains :
L'vne attize le feu, l'autre allume les flames :

L'vn aime le debat, & l'autre les discords :
Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords,
Il faudroit qu'aux procés il mariast les femmes.

ELEGIE

Sur vn Anneau.

O bel Anneau, sorti des doigts polis
Qui feroient honte aux roses & aux lis,
Doigts, l'ornement de ceste main diuine
Qui m'a tiré le cœur de la poitrine :
Gentil anneau, confort de mes ennuis,
Tu as esté à celle à qui ie suis :
Et maintenant, par ta douce presence,
D'elle tousiours me donnes souuenence,
Rendant ensemble & l'vn & l'autre heureux :
Moy de t'auoir és discours amoureux
Secret tesmoin, lors que ie me lamente
Du feu couuert qui si fort me tourmente :
Toy, de sentir rien n'estre en mon pouuoir
Si grand soit-il, qui tant me plaise à voir,
Que tant ie prise, & honore, & caresse,
D'yeux & de mains, comme ta petitesse.
En mainte chose aussi nous nous trouuons
Tous deux egaux : car tous deux nous seruons
Celle qui n'a sa premiere ou seconde.
Tu es tout rond, ma foy est toute ronde.
Iaune tu es, iaune ie suis aussi :
C'est la couleur que porte le Souci,
Pareil de nom au soucy qui me mine.

Ton rond en toy se commence & se fine,
Sans fin pourtant & sans commencement :
Mon ferme amour ne veut aucunement
Auoir de fin, quoy que ie puisse faire,
Quoy que ie die ou ie pense au contraire :
Et de si loin son commencement vient
Qu'en le cherchant plus il ne m'en souuient.
Tu es d'or pur : & pure est ma pensee,
Pure ma foy qui ne sera faulsee,
Pur mon amour, qui changer ne se doit.
Ie ne t'ay peu faire entrer en mon doigt
Sinon à peine : & sans peine & destresse,
Entrer ne puis au cœur de ma maistresse.
En la seruant tu perdis les couleurs
De ton esmail : parmy tant de douleurs
Ie perds la mienne, & peu à peu s'efface
Ce teint vermeil que i'auois sur la face.
Partout chargé de pennes ie te voy :
Où est celuy qui en a plus que moy?
Si bien sur toy chaque penne est grauee
Que hors de toy ne peut estre enleuee :
Si bien sur moy mes soucis sont grauez
Qu'ils n'en seront que par mort enleuez.
Vn bon ouurier a buriné tes pennes :
Las! cest ouurier qui m'imprime les miennes
Est trop sçauant, son bras trop asseuré,
Trop est son fer pointu & aceré.
Si ta deuise est que les plus legeres
Te poisent plus : ie puis en mes miseres
En dire autant, & par toy le prouuer;
Qui rien ne poise; & si n'ay sceu trouuer
Charge à mon cœur si pesante que celle
Qui par te voir en luy se renouuelle.
Bref ie ne puis remarquer qu'vn seul point

Où toy & moy ne nous reſemblons point
C'eſt que de toy elle ſceut ſe defaire,
Quand il luy pleut vn don de toy me faire :
Et la laiſſer ie ne puis, ny ne veux ;
Si fort ie ſuis priſonnier de ſes yeux.
Or puis que tant, Anneau, ie te reſſemble,
Tu dois ouyr mon deſir, ce me ſemble.
Eſcoute donc, & au moins pour ton bien,
De ton ſouhait fauoriſe le mien.
Comme ſouuent ta preſence & ta veüe
Me ramentoit la beauté qui me tüe,
Ie me deſire vn tel heur aduenir
Qu'auſſy de moy ſe puiſſe ſouuenir
Par ton abſence : & que i'entre, à ta place,
En ſa memoire, & en ſa bonne grace.
Si autrement le vouloit mon malheur,
Tu porterois ta part de la douleur.
Par defaueur rendu melancolique,
Ie deuiendroy tout ſec & tout eſtique :
Ainſi mon doigt qui t'a ſi cher tenu,
Seroit pour toy trop greſle & trop menu :
Pour ne te perdre il te faudroit donc eſtre
En quelque eſtuy, reculé de ton maiſtre.
Plaiſir prenoit ma Dame en te portant :
Fay qu'elle en prenne à me porter autant :
I'enten qu'au cœur partout elle me porte,
Sans que iamais d'vn ſi beau lieu ie ſorte.
Comme en ma main naguere elle t'a mis,
D'eſtre en la ſienne auſſi me ſoit permis :
Ainſi ſera ma triſteſſe oubliee.
Par vn des doigts l'as autre fois liee :
Tu es au mien vn tres-heureux lien.
Ne ſçaurois tu faire par ton moyen
Qu'Amour bien toſt mieux nous lie & aſſemble

Que par le doigt, pour toufiours eftre enfemble?
Refte vn fouhait que ie fay pour la fin :
Empenne moy de tes pennes, à fin
Qu'oifeau leger par le ciel ie m'enuolle
Trouuer le nid de l'Amour qui m'afolle.
Si i'y reçoy la faueur que i'attens,
Egalement nous en ferons contents :
Toy defchargé du fardeau de tes pennes,
Moy deliuré de foucis & de peines.

ELEGIE

A MONSIEVR PINART, SECRETAIRE D'ESTAT, & des Commandemens.

Ie penfois que vertu au ciel s'en fuft volee,
Du tout abandonnant la terre defolee,
Pour l'auoir ainfi leu, & pour voir en mefpris
Les arts, & le fçauoir, & ceux qui l'ont appris.
Toutefois à la fin d'opinion ie change :
Car ie fçay maintenant où la Vertu fe range.
PINART, *tu es fon hofte; elle loge chez toy :*
La Franche-courtoifie, & l'Amour, & la Foy,
Ont choifi leur demeure en cefte belle place.
Ie les y ay trouué, les fuiuant à la trace.
Si toft que i'eu heurté, ton huis me fut ouuert,
Ie ne m'eftois encore à demy defcouuert,
Quand d'vne volonté toufiours prefte à bien faire
Il te pleut promptement embraffer mon affaire.
Tu es donc, ô PINART, *des Mufes le fupport :*
C'eft toy qui as conduit mon nauire à bon port.
Ta parolle & faueur, au befoin employee,

M'ont rendu par le Roy ma requeſte octroyee.
L'honneur en eſt à toy, & à moy le ſoucy
De pouuoir m'acquiter au moins d'vn grand mercy :
Combien que ta vertu à cela point ne penſe,
Parce que de ſoy-meſme elle eſt la recompenſe.
Mes moyens ſont petits : mais tel eſt le deſir
Que preſqu'il oſeroit s'egaler au plaiſir :
Plaiſir qui n'eſt perdu : ta ſemence n'eſt morte
Iettée en champ ingrat & qui rien ne rapporte.
On me verra pluſtoſt moy-meſmes m'oublier,
Que taire ce bien-faict, & ne le publier.
Si le Dieu qui m'inſpire, & contraint de le ſuiure,
Qui apres le treſpas peut les ſiens faire viure,
Qui ſçait & la nature & les Parques forcer,
Daigne enfler mes poulmons & ma voix renforcer,
Ie le diray ſi haut qu'on le pourra entendre.
Partout où le Soleil va ſa lumiere eſtendre.

ODE

Rythmee à la Françoiſe, & meſuree
à la façon des Grecs & Latins.

Telle eſt celle d'Horace qui ſe commence:

Miſerarum eſt neque amori dare ludum.

Ce petit Dieu, colere archer, leger oiſeau,
A la parfin ne me lairra que le tombeau.
Si du grand feu que ie nourry ne s'amortit la viue ardeur.
Vn Eſté froid, vn Hyuer chaud, me gele, & fond :
Mine mes nerfs, glace mon ſang, ride mon front :
Ie meurs vif, ne mourant point : ie ſeiche au temps de ma verdeur
Sote, trop tard à repentir tu te viendras :
De m'auoir faict ce mal à tort tu te plaindras.

Tu attends donc à me chercher remede au iour que ie mourray?
D'vn amour tel meritoit moins la loyauté
Que de gouſter du premier fruict de ta beauté?
Ie le veux bien, tu ne veux pas; tu le voudras, ie ne pourray.

ODE

En vers Saphiques & Adoniques,
& enſemble rythmee.

On demande en vain que la ſerue raiſon
Rompe pour ſortir l'amoureuſe priſon :
Plus ie veux briſer le lien de Cypris,
Plus ie me voy pris.
L'eſprit inſenſé ne ſe paiſt que d'ennuis,
Plaintes & ſanglots : ne repoſe les nuits,
Pour guarir ces maux, que l'aueugle vainqueur
Sorte de mon cœur.
Pren pitié des tiens, tire hors de mon flanc
Tant de traits lancez, enyurés de mon ſang.
Moindre ſoit l'ardeur de ton aſpre flambeau,
Archerot oyſeau.
Ou, ſi mon tourment renouuelle touſiours,
Il me faut trancher le filet de mes iours.
Sur ce traiſtre Enfant ie ſeray le plus fort
Quand ie ſeray mort.

OEVVRES POETIQVES

DE IEAN PASSERAT

Lecteur & Interprete du Roy, non encore mises en lumiere.

CONTRE PHŒBVS ET LES MVSES.

Laisse ton beau Parnasse, ô docte Delien,
Et vous d'autre costé, troupeau Castalien,
Descendez d'Helicon, venés icy vous rendre :
Vn de vos seruiteurs veut de vous congé prendre,
Veut s'en aller ailleurs chercher la liberté
Qu'il perdit dés le iour que l'eustes arresté
Charmé de vostre vois & du son d'vne lyre.
Les voicy arrivés : Adieu ie leur vas dire;
Mais ie ne sçay par où ie le doibs commencer.
Doy-ie premierement ans neuf sœurs m'addresser
Que iadis engendra la Roine d'Eleuthere?
La raison veut plustost qu'on commence à leur frere.
Adieu Phœbus, adieu Phœbus au chef doré,
De qui i'ay maintesfois les saincts pas adoré :
Phœbus à l'arc d'argent, ie te supply' ne iette,
Fasché de cest adieu, contre moy ta sagette.
Tu sçais bien que de fol ie t'ay long temps serui,
Et que tu as de moy tout le meilleur raui :
Sois content de cela : desormais ne moleste
Ce bien peu de raison que i'emporte de reste.
Vous Muses aus yeux bruns, les sœurs de ce grand Dieu,
Aussi bien comme à luy ie vous vien dire adieu,
De peur d'estre marqué de quelque ingratitude :
Combien que m'aïés faict vn traitement fort rude.

Pierides adieu, adieu chants, adieu bal
Mené toute la nuict au fond de quelque val :
Adieu Parnasse, adieu fontaine cheualine,
Honneur de Beotie, & ton eau crystalline
Où vont boire les fouls : il me fasche beaucoup
Qu'à vous tous ie ne dis adieu le premier coup
Que vers vous me mena la ieunesse trop folle.
Or si en cest adieu ie dis quelque parolle
Que la iuste douleur m'ait contrainte de lascher,
Filles de Iuppiter ne vous vueillés fascher :
Pardonnés au courrous : pour cela ie vous prie,
Comme faire sçaués, ne me changés en Pie.
Pour vn tant seulement qui vous eut à mespris
Vous en trouuerés cent de vostre amour espris.
Ie di adieu aussi à vous qui vostre trace
Suiuent à chef baissé ; ça que ie vous embrace,
O poëtes diuins ; mais si, trop despité
Vous m'oiés de vostre art dire la verité,
Ne dardés contre moi quelque meurtrier iambe
Qui me vienne estrangler, comme vn second Lycambe.
Auecques vous, Messieurs, plusieurs mois i'ay esté
Esclaue d'Apollon, & de la pauureté ;
Qui s'en estime heureux, le soit toute sa vie,
D'heur si malencontreux ie n'aurai plus d'enuie.
Quelque autre plus leger sa foi prodiguera
A vos doctes escris : quelque autre briguera
Le laurier tousiours vert, pour toute recompense
D'auoir faict de son mieux vne ingrate despense.
Ie suis aueugle & sourd : ie ne veus voir n'ouïr
Vos contes impudens, qui peuuent resiouïr
Les Dieux (ce dites-vous :) Que plus on ne m'ameine
Les doux grands labeurs du vaillant fils d'Alcmene :
Ni les pins Idæans en deesses changés,
Ni l'exil de Saturne, & ses enfans mangés :

Ni l'infame banquet de Thyeste & Terée :
Ni du Soleil fasché la lampe retiree.
Cherchés qui le croira : quant à moi ie promets
De ne me plus seruir de ces beaus entremets.
Se paisse qui vouldra d'vne fable moisie
Ie ne suis que trop soul de vostre poësie.
Adieu contes plaisans qui m'auiez enchanté,
Ores que ie vous ly en meilleure santé
Vous ne me sembler plus sinon fables contées
Au feu, durant l'hyuer, par vieilles radotées.
Ie veus rauoir mes sens : non, ie ne veus plus voir
Le noir au lieu du blanc, le blanc au lieu du noir.
Ie connoi maintenant que cest art n'est que songe
Que plus scauant y est qui sçait plus de mensonge.
I'ay trop longtemps ouy rocs & arbres parler;
I'ay trop veu les cheuaus & les hommes voler.
Ie ne pourroy conter combien i'ay veu de choses,
Souffrir en vn instant mille metamorphoses.
Mon esprit tout troublé, & veillant & dormant,
Estimoit tousiours voir vn nouueau changement.
Encore en y pensant i'ay peur que lon ne change
Mon humaine figure en quelque forme estrange.
En songeant d'Acteon ie crain fort que cornu
Mon pauure front ne soit comme à luy deuenu.
Ie taste auec la main, de peur, quand ie m'esueille
Qu'on ne conte de moi vne fresche merueille.
Et si en mon chemin quelque caillou ie voi,
Ie m'arreste tout court ainsi ie parle à moi.
Lequel de ces caillous pourroit estre mon pere,
Veu que l'homme est refait d'vne telle matiere?
A la fin ie conclu qu'il ne faut point passer
Par ce chemin pierreus, de peur de le blesser.
Mon pied me meine ailleurs : mais ie ne treuue place
Qui de cas monstrueus esbahir ne me face.

Voiant parmi les prez mille sortes de fleurs,
Ces blanches (di-ie alors) sont les filles des pleurs :
Et ces vermeilles là sont du sang humain nées :
Les autres autrement, selon leurs destinées.
Rien dans les bois fueillus ne se monstre à mes yeus
Qui n'ait esté changé par le vouloir des dieus :
Les arbres, les rochers, les monts, & les fontaines,
Iadis ainsi que nous eurent formes humaines.
En regardant voler par le ciel azuré
Les oiseaus peinturés, ie ne suis asseuré.
Ie crain d'auoir aus flans vne nouuelle plume :
Ie me haulse pour voir si plus que de coustume
Mon corps n'est point leger : car touts sont estimés,
Au moins la plus grand' part, estre hommes emplumés.
Leués les yeus en hault, lors que la nuict humide
D'vn tenebreus silence a remply ce grand vuide :
Voiés ce blanc chemin; il a acquis son nom
Du laict anciennement respandu par Iunon,
Selon la fable Grecque; & selon la Romaine
Il a esté bruslé par l'enfant de Clymene.
La vous reconnoistrés d'Astres vn million
Tirés de terre au ciel : vn Cheual, vn Lyon,
Deus serpents, vn corbeau, deux ourses differentes,
Vn bouuier, vn taureau : les six sœurs apparentes,
(La septiesme est cachee) vn chien nous apportant
Et maladie & soif : qu'iray-ie tout contant?
Si loing de leur puissance ils estendent les bornes
Qu'à ton front, Iupiter, ils ont enté des cornes;
Ores te transmuants en quelque satyreau,
Et ores te tournants en folastre taureau,
Afin de deceuoir d'vne forme empruntée
La fille d'Agenor, & celle de Nyctée.
Ils t'ont changé en or secretement coulant,
Or, de qui fut conceu le cheualier volant.

Ils ont à tes deux flancs colé vn blanc plumage,
Et puis ils vont disant que l'amoureuse rage
Te change en ces façons, quand tu es incité
De dresser quelque embusche à la pudicité.
Tant ils estiment peu d'accuser d'adultere
Toi des hommes le Roy, & des haults dieus le pere!
Vulcain ose par euls ton cerueau mipartir
Pour en faire dehors vne Pallas sortir
Sa lance & son bouclier. Ils font estre ialouze
De tel enfantement ta sœur & ton espouze;
Luy monstrent vne fleur, laquelle a le pouuoir
De lui faire sans toi vn enfant conceuoir.
Ceste fleur elle auale, & apres iuste espace
Hors de son ventre sort l'horrible dieu de Thrace
De pied en teste armé : la pœur va assaillant,
Quand il est courroucé, le cueur du plus vaillant,
L'vn fuit çà, l'autre là : car aus vns il trauerse
La maille & l'estomach : les autres il renuerse
Accablés de son char : ceus qui s'approchent prés
Trainent parmi les champs leurs boyaus tost aprés.
Deuant ce dieu mutin la sanglante Bellonne
Ses cheuaus escumans d'vn gros fouët éguillonne :
Traïson l'accompaigne, & la mortelle horreur
Le suit en toute part auecques la fureur.
Lors que par son effort la bataille est gaignée,
Et qu'il a despoüillé sa cuirace enfaignée,
D'vn simple aueugle enfant, sans resistance, pris
Paisiblement se couche auprés de sa Cypris;
Cypris aus beaus cheueus, fille de la marée,
Qui naissante aborda en l'isle Cytherée.
Puis ces deus amoureus, vn peu plus conuoiteus
Que fins en leurs amours, sont par le dieu boiteus
Surpris & enchesnés : qui d'vn visage blesme,
Appelle tous les dieus, & leur monstre lui mesme

En sa chambre, en son lict, de liens bien tenus
Le fier Odrysien & la douce Venus.
Laisson là ce Coqu, & venons à Mercure
Ruzé sur tous les dieux à changer sa figure :
Qui du ciel & d'enfer fidele messager
Prent souverain plaisir à tousiours voiager :
Ayant en la main dextre vne verge charmée
Dont la porte d'enfer est soudain deffermée,
Ou close ainsi qu'il veult : elle donne repos;
Elle ferme les yeux tuant le plus dispos;
Rien contre son pouuoir en armes ne se treuue :
Iadis à son dommage Argus en fit l'esprenue.
De qui cent yeus estaints à ceus furent changés
Que nous voyons, o Paon, en ta queue arrangés.
Qui ne t'aime des dieux, Cyllenien? qui est-ce
Qui en ioyeus larcin ne prise ta finesse?
Lequel est-ce d'entre eus qui sçache mieus prester
Vn œuure charitable au pere Iuppiter?
Pourquoi est dieu Bacchus auec sa rouge trongne?
Pour cela seulement qu'il estoit bon yurongne?
Deux fois naistre ils l'ont faict : ce petit enfançon
Quand Semele auorta, d'vne estrange façon
Iuppiter le receut, & le mist en sa cuisse,
Dont nasquit de rechef. Qui est celuy qui puisse
En escriuant nombrer tous les contes menteurs
Qui se peuuent tirer de ces graues auctéurs?
Si ie monte sur mer, parmi les ondes perses
Du vieillard Ocean maintes formes diuerses
Me font glacer d'horreur : i'ay grand'crainte en oyant
Iapper Scylle affamee; & tremble la voyant
Mi-vierge & mi-poisson, qui bien souuent attire
Dedans son ventre creus nautonnier & nauire.
I'ay tressaulté de peur quand dire ie voulois
Des trois monstres marins semence d'Achelois

Et la vois charmereſſe, & les membres difformes.
Celui qui a peu voir en cent hideuſes formes
Proté ſe deſguiſer, & rechanger de peau,
Ainſi comme il luy plaiſt : qui a veu ſon troupeau
Sur le riuage errer, n'ayant aus yeus les larmes,
Oncques il ne pallit au milieu des alarmes,
Il a teſte d'acier, & poitrine de fer.
Deualons au plus creus du tenebreux enfer.
Le dueil & les ſoucis ſe tiennent à l'entree,
La palle maladie eſt auſſi rencontree
Auecques la vieilleſſe, & la crainte, & la faim.
La laide pauureté y eſt tendant la main.
Là eſt l'horrible mort, qui de ſa faulx moiſſonne
Les ieunes & les vieus, ſans eſpargner perſonne.
Au plus prés de la mort le ſommeil ſon couſin,
Le labeur eſnerué eſt du ſommeil voiſin.
Là tous les deſplaiſirs, là la guerre eſt logee,
Et la ſedition : la diſcorde enragee,
Aus cheueus ſerpentins, eſt là, rongeant ſes bras,
Et dechirant ſa cotte : on ne trouue là bas
Rien qu'vne grande horreur de monſtres redoutables.
Prés de la porte y a des obſcures eſtables
Où les Centaures ſont : on entend là dedans
L'hydre fifler aigu, & marteler des dents.
Briaré enchaiſné de cent mains, ſe cholere
Encor contre le ciel, & la triple chimere,
Toute de feu armee, eſpoüante les morts.
Les Gorgones y ſont : l'Eſpaignol à trois corps
Hoſtes d'vn ſeul eſprit : les Harpyes vilaines
Infectent tous ces lieus de puantes halaines.
Quelque peu plus auant, aus riues d'Acheron,
Sa nacelle conduit le nautonnier Charon,
De qui, comme vn flambeau, les deux yeus eſtincellent.
Sur le riuage on voit les ames qui l'appellent :

Quand il eſt abordé, la tourbe à l'enuiron
Le requiert de paſſer : mais de ſon auiron
Ores ceſte il repouſſe, or' iette au fleuue celle
Qui s'ingere d'entrer par force en ſa nacelle.
Voiés-les à la foule entrer dans ſon baſteau :
Donnons noſtre quatrain, & paſſons delà l'eau.
Armons-nous, armons nous : voici d'horribles beſtes.
Ie voy premierement vn gros chien à trois teſtes,
Portier Plutonien : qui entendant frapper
Quelqu'vn à l'huis d'enfer, commence de iapper
Si effroïablement de trois goſiers enſemble
Que la vuide maiſon de tous coſtés en tremble.
Plus loing que le logis de l'aboiant portier
Trois iuges ſont aſſis, chaſcun en ſon cartier,
Le ſeuere Minos, Æac, & Rhadamante :
Tiſiphone eſt auprés qui les ames tourmente.
Ainſi comme leur ſœur, Megere, & Alecton,
Executent l'arreſt des Iuges de Pluton.
Fuïon d'icy : ie voi cinquantes gueules bées
D'vne Hydre au plus profond, où les ames tombées,
Sans eſpoir de retour, d'horribles hurlements
Nous declarent aſſés leurs merueilleus tourments.
Voi comme ſon rocher remonte & redeuale
Siſyph malicieux? Voi la faim de Tantale?
La rouë d'Ixïon? quel eſpace à l'entour
Tient Titye eſtendu? voi l'affamé vautour
De qui le bec pinçant comme fortes tenailles
Tiraſſe ſans ceſſer les fecondes entrailles.
Muſes, nous auons trop dans voſtre enfer muſé,
Auſſi d'en toſt ſortir il eſtoit mal-aiſé.
Afin que ne ſeruions au peuple de riſees
Nous ne parlerons point de vos champs Elyſees.
Vos poëtes ſacrés iront voir quelque iour
Ce que vous leur contés de ce plaiſant ſeiour :

Cependant le croiront ceus qui le vouldront croire.
Passons oultre, & sortons par la porte d'iuoire :
Car la porte de corne est close à celui-la
Qui de l'art d'Apollon quelquefois se mesla.
Qu'atten-ie plus icy? que veus-ie d'auantage?
Apres auoir cherché par vn loingtain voyage
En la profonde mer, en la terre, & aus cieus,
Et aus enfers obscurs; ie n'ai veu aucuns lieus
Vuides de leur folie : & si à ces miracles
Il faut adiouster foi comme aus plus vrais oracles.
I'oublioi le meilleur : chascun d'eus en son liure
Promet, maugré la mort, se faire à iamais viure.
Ils osent asseurer que le temps enuieus
Ne plongera leurs noms dans le fleuue oublieus.
Pourquoi doncques voit-on la haulte tragœdie,
Le poëme heroiq', la basse comœdie,
L'epigramme & l'eclogue, & odes & sonets,
Seruir aus espiciers pour faire des cornets?
Ce qui est immortel sert-il à la beurriere?
Ou (plus grand sacrilege) à torcher le derriere?
Quelqu'vn d'eus regardant mes escrits de trauers,
Dira que ie ne sçai quel pouuoir ont les vers :
Qu'Apollon despité le iour de ma naissance
De façonner vn vers ne me donna puissance.
Contés moi donc, messieurs, puisque vous l'aimez tant,
Ce pouuoir merueilleus qu'auez en bien chantant.
Orphé, ce diront-ils, peut animer les marbres
De sa doulce chanson; & a tiré les arbres
Aureillez apres luy : (prenez l'antiquité
Pour fidelle tesmoin de ceste verité.)
Qui n'a ouy le nom d'Arion & de Line?
Et aussi d'Amphion? dont la harpe diuine
Arrangeant les rochers, d'vn armonieus son
Bastit les murs Thebains sans secours de maçon?

Quoi? cela eſt-il fauls? non du tout : ceus qui ſuiuent
Ces babillardes ſœurs : ceus qui ſotement viuent
Charmés de leurs chanſons; ie croi certainement
Que non plus qu'vn rocher ils n'ont de ſentiment :
Comme moi inſenſé, qui guidé de ieuneſſe,
Aïant peu de ſouci, d'honneur & de richeſſe,
Les Muſes ay ſuiuy & leur meſtier appris,
Meſtier ſans nul profit, trompeur des bons eſprits.
Allés, Muſes, allés, allés jazardes Muſes,
Abuſés quelque fat qui n'a connu vos ruſes :
Quelque meilleur chemin ie prendrai deſormais :
Combien que ce ſoit tard il vault mieus que iamais.
Ie vous quite les biens de voſtre poëſie :
Coqu ſoit-il de vous qui en a ialouſie.
Vos plus heureus mignons, ſecs comme harans ſorets,
Vont claquetant des dents au trauers des foreſts.
Et puis ils ſont nommez ſacrés & ſaincts poëtes,
Les compaignons des Dieus, preſtres & interpretes.
N'eſt-ce vn beau paſſe-temps? les fait-il pas beau voir,
Souhaiter de Phœbus la lyre & le ſçauoir?
Demander quelquefois cent bouches, & cent langues,
Et vne vois d'ærain pour leurs belles harangues?
O vaine poëſie! ô gens de grand loiſir!
O gens plus importuns qu'on n'en ſçauroit choiſir,
D'inuoquer Apollon, & les neuf Muſes ſourdes,
Pour leur mettre au cerueau des chanſons & des bourdes!
Voire mais (diſent-ils) l'art n'eſt commun à tous.
Ha! ie le leur confeſſe : il n'eſt que pour les fous :
En ceſt art ſeulement le ſage en vain trauaille :
Sans eſtre hors du ſens on n'y faict rien qui vaille.
Prenez quelqu'vn d'entre eus, & puis luy propoſez
De ſes vers qu'il aura freſchement compoſez :
Demandés lui que c'eſt : vous l'aués beau ſemondre,
Comme vn homme eſperdu il ne ſçait que reſpondre.

Aussi ni la raison, ni preceptes, ni art
N'ont telle force en eus qu'vn furieus hazart.
Or veu ceste fureur l'opinion commune
Est qu'ils sont à Phœbus, ou plustost à la Lune.
L'vn pour faire deux vers ses ongles va rongeant :
L'autre (qui n'en riroit?) fut poëte en songeant :
Et luy souuient encor qu'vne fois Calliope
Luy enseigna son art sur la iumelle crope.
Vraiment il receuoit vne grande faueur
D'estre fait en dormant pour tout iamais resueur.
Aus autres animaus nature fauorable
Du seul homme la vie a rendu miserable,
Ne luy presentant rien qui ne soit tout amer :
Dont quelqu'vn se vengeant l'a bien osé nommer
Marastre trop iniuste à la race des hommes.
D'autant que nous humains plus miserables sommes
Que tout autre animal, le poëte d'autant
Nous surpasse en malheurs : il en endure tant
Que ie croy fermement, & ma foy n'est point vaine,
Que Iuppiter l'a pris sur tous autres en haine.
Toy Apollon, leur dieu, par ton pere irrité
Ne fus tu pas priué de la diuinité?
Au bord Amphrysien soubs vn habit champestre
Du Roy Thessalien tu menas les bœufs paistre.
Par neuf estés suiuans entre les pastoureaus
On te veit par les champs conduire les taureaus.
Dele ne parloit plus, Patare estoit muëte :
Phœbus estant vacher, que seroit vn poëte?
Tu ne gaignois ta vie alors à fredonner
Le luth Mercurien, il fallut maçonner
Pour vn pariure Roy : pauureté importune
Contraignit Apollon de se ioindre à Neptune.
O quel plaisir de voir à la pierre courir
L'vn de ces dieus banis, & l'autre l'escarrir?

Ces maçons trauailloient à bien remparer Troye
Qui du Grec outragé deuoit estre la proye.
L'œuure estant acheuee il fallut vistement
De peur de pis auoir desloger sans paiment.
Voila comment Phœbus auec sa poësie
Bani se pourchassoit par la fertile Asie.
Sans crainte d'estre long ie conterois icy,
Muses, combien de mal vous endurez aussi :
Le visage plastré, plat & vague le ventre :
L'œil rouge & enfoncé : l'obscurité d'vn antre
Qui vous sert de palais; comment vostre Apollon
Ne vous peult garentir du souffle d'Aquilon,
Quand vous allez dormir, ou sur la roche dure,
Ou soubs vn chesne creux, au cœur de la froidure.
De vous ni de Phœbus plus rien ie ne dirai,
Mais de vos fauoris les malheurs i'escrirai.
Le harpeur Thracien que l'amoureuse flamme
Fit descendre aus enfers pour ramener sa femme,
Sans elle retourné au seiour des viuans
Prés du fleuue Strymon pleura sept mois suiuans.
Rien ne lui profita Calliope sa mere,
Rien le luth enchanteur encontre sa misere.
Euridice appellant si fort il lamenta
Que de ses pleurs amers les eaus il augmenta
Du fleuue Oeagrien : & les roches attaintes
D'vne iuste pitié, resonnoient à ses plaintes.
Enfin que te valut, o harpeur, ton chanter
Si doulcement piteus? tu ne peus enchanter
La terrible fureur des femmes mesprisees
Qui firent de ton corps cent pieces diuisees.
Ta teste separee en Hebre s'enuola,
Où d'vne langue froide Euridice appella.
Plus heureux ne fut pas ce grand poëte Homere,
Destitué d'amis, priué de la lumiere:

Qui sans cesse endurant & la soif & la faim
Alloit chantant ses vers pour vn morceau de pain.
Ie dy ce vagabond, de tous le capitaine,
Dont ils vont épuisant, comme d'vne fontaine
Qui iamais ne tarit, leurs contes monstrueus :
Qui pour auoir menti est estimé entre eus
Vn second Apollon : de qui la bande toute
Des fables est venue : Aussi ne voyant goute,
Pour se donner plaisir, il songea vn Hector,
Vn Achille, vn Vlysse, vn petit fils d'Actor,
Deux heritiers d'Atree, & de dieus vne armee,
Dont vne part estoit fierement animee
Encontre les Troïens ; & l'autre s'efforçoit
De sauuer Ilion : là son temps il passoit :
Et n'aïant au disner de quoi charger sa table
Repaissoit son esprit de quelque maigre fable.
Viuant il ne trouua qui voulust receuoir
Ni lui, ni ses escrits, ni tout son beau sçauoir.
Ains errant solitaire il forgeoit de sa plume
A la pauure Iunon vne pesante enclume :
Ou faisoit crier Mars par Tydide blessé :
Ou la belle Cypris : ou bien estant lassé
D'auoir ouy combatre & l'Asie & l'Europe,
Prenoit son passetemps auecques Penelope.
Apres tant de malheurs ce grand Mæonien
Quel profit receut-il du blond Latonien?
Celui qui iusqu'à cy n'a qu'vn qui le seconde,
S'enseuelit tout vif dedans la mer profonde :
N'ayant aucun secours de ses belles chansons,
Il esleut sepulture au ventre des poissons.
Vostre pareil destin, Sophocle & Philippide,
Fut vn peu plus heureus que celuy d'Euripide,
Euripide tragiq', que Phœbus, ni Pallas,
Ne peurent garentir des mastins d'Archelas,

Qui ſur lay deſlachez ont ſa chair entamee
En mille & mille endroits de leur dent affamee.
Archiloch des Spartains honteuſement chaſſé
Eut le corps d'vne fleche en guerre outreperce :
Auſſi eut Lycophron : du ciel vne tortue
Tombant deſſus Æſchyl, fatalement le tue.
C'eſt trop parlé des Grecs, mais quoi? laiſſerons nous
Pherecyde & Aleman, tous deux mangez des pouls?
Laiſſerons nous Sapphon l'amante deſpitée
Qui d'vne haulte roche en la mer s'eſt iettée?
Phauon le raieuni tant ce mal ne cauſa
Que l'art malencontreus dont elle compoſa.
La malheureuſe fin des poëtes de Grece
A ſuiuy les Romains : teſmoing en eſt Lucrece,
Qui auec le fer nud ſe trauerſant le flanc,
Reſpandit, enragé, & ſa vie & ſon ſang.
Le trop boire enuoya aus vmbres infernales
Ce rude Calabrois, eſcriuain des annales.
Dirai-ie le deſtin de Plaute infortuné,
Qui pour gaigner ſon pain a la meule tourné,
Et d'vn aſne tardif long temps tenu la place :
Pour euiter la faim eſt-il rien qu'on ne face?
Celui-la qui chanta d'vne ioyeuſe vois
Dites io Pæan, io Pæan deux fois,
Fait d'vn heureus amant vn tres-miſerable homme,
Chanta le grand helas, chaſſé bien loing de Romme.
De ſon banniſſement les larmes & les cris
Ne vindrent d'autre-part que de ſes vains eſcrits.
Voila tout le plaiſir, & le bien que moiſſonne
Qui pour du tout ſe perdre à vous, Muſes, ſe donne.
Ie paſſe de Lucain la malheureuſe fin;
Et d'autres infinis : ie laiſſe tout, à fin
D'acheuer ceſt adieu ſur qui trop ie demeure.
Partons donc il eſt temps, partons tout à ceſte heure,

Pendant que la raiſon nous conuie à ſortir :
En vain quelque autre iour i'eſſairois d'en partir.
Ha, Muſes, laiſſez-moi : voſtre douce folie,
Tant plus ie parle à vous, plus dòucement me lie.
Ne me retenez point, ie m'en veus en-aller :
Ie ne vous verrai plus au ſon du luth baller :
Adieu, muſes, adieu : adieu Prince de Dele :
Dites adieu pour moi à l'enfant de Semele.
Ie ne marcherai plus deſſoubs vos eſtendarts :
Ie ne ferai la monſtre auecques vos ſoudarts.
Apres ce lǫng adieu qui m'y verra encore
Qu'il cherche à mon cerueau vn arpent d'Ellebore.
Si i'inuoque Apollon pour des vers m'inſpirer
Ie lui confeſſerai mon cerueau s'empirer :
Car ſi i'en fais quelqu'vn, ie veus que lon eſtime
Vn deſpit, non Phœbus, eſtre auctеur de ma rime.

HYMNE

De la Pais, faicte en l'an M. V. LXII.

A Alphonſe Delbene Abbé de Haultecombe.

Apres le grand orage & l'execrable horreur,
Qu'a ſur nous eſclaté la ciuile fureur,
Pendant que de Charon la barque gemiſſante
Pour tant d'ames paſſer n'eſtoit aſſez puiſſante :
Apres que Mars ſoulé de hazardeus combats,
Ieu trop long & faſcheus, a mis les armes bas,
Et que vaincu d'amour qui bruſle ſa poitrine
Il s'endort au gyron de la belle Cyprine :
A la fin mon Delbene, à la fin nous ceſſons
De dire en triſtes vois nos piteuſes chanſons.

Or chantons de la Pais, par qui ſont reſſerrées
Du dieu au double chef les deux portes ferrées.
Ne ſoyons point ingrats, ne deſrobons l'honneur
De celle qui rameine en France le bonheur.
Oui mais (ce diras-tu) ce ſubiect difficile
Demande vn autre Homere, ou vn autre Virgile.
Combien qu'à ſi grand faix eſpaule forte il fault,
Toutefois prenons cœur : ſi la force default,
La bonne volonté & la modeſte audace,
D'vne iuſte loüange occuperont la place.
Sus donc efforcons nous : d'vn vers audacieus
Chantons l'heur de la Pais, & l'eſleuons aus cieus.
Auant l'an & les mois ; le feu, la terre, & l'onde,
L'air eſpais ſans clarté, erroient parmi le monde
Peſle meſle confus : ces quatre premiers corps
Dont tout eſt engendré, n'auoient aucuns accords :
Le feu eſtoit dans l'eau : & la brutale maſſe
Du plus gros element n'eſtoit d'égal eſpace
Penduë en l'air eſpars : ni le flambeau du iour,
Comme il faict maintenant, ne luyſoit à ſon tour
De ce bel ornement la forme mal polie
Soubs l'eternelle nuict giſoit enſeuelie :
Quand la Pais s'aduiſa, la premiere des dieus,
De finir ce deſordre & d'aſſeoir en leurs lieus
Le peſant, & leger, chaud, froit, ſec & humide.
Incontinent le feu, luyſant, bruſlant, liquide,
Vola au plus hault lieu : à qui l'air a eſté
En place auſſi prochain comme en legereté.
La terre s'aualla, que l'eau tint embraſſée,
Au centre de ce rond, toute en ſoy ramaſſée.
S'en revolant au ciel, Pais y vint allumer
Mille feus, nourriſſons des vapeurs de la mer :
Feus qui parmi l'obſcur leurs eſtincelles dardent,
Et le ſecret plaiſir des amoureus regardent.

Sept autres fit à part, qui tiennent en leur main
L'immuable destin de tout le genre humain :
Dont l'vn de plus grand lustre, & de chaleur plus forte
Par l'oblique rondeau qui douze signes porte
A mesuré sa sphere, & ne s'arresta point
Tant que l'an acheué reuint au meme poinct.
Hors du sein de Tethys tirant sa teste blonde
Il fit naistre le iour ; & puis la nuict profonde,
Lors que pour soulager les iournaliers trauaux
Il plongea dans la mer ses flamboyans cheuaux.
Sa chaste sœur, qui luit de bastarde lumiere,
Rendit le mois parfaict au bout de sa carriere.
Ainsi le iour, la nuict, le mois, l'an, & le temps,
Eurent commencement : mais pour lors le Prin-temps,
Selon la loi que Pais au ciel auoit donnée,
Duroit sans se changer tout le long de l'année.
Le champ en tous endroits fut de fleurs peinturé :
L'air mesloit vn peu d'or parmi son azuré :
Zephire seul soufloit de qui la doulce haleine
Frisoit mignardement les cheueus de la plaine.
Iamais il ne tonnoit : & le fils de Iunon
Au pere tout-puissant rien ne forgeoit, sinon
Quelque beau gobelet, & vase delectable,
Dont en vn beau festin il peust parer sa table.
Sur le dos de la mer, d'vn courage felon
Iamais contre l'Auton n'arriuoit Aquilon.
Iamais vn autre son ne heurtoit à l'aureille
Que du ciel tournoyant la douleur nompareille.
L'œuure paracheué Pais emplit promptement
D'especes d'animaus ce riche bastiment.
Desia s'estoient logez, tout au plus hault estage,
Les astres animez d'esprit diuin & sage,
Coulans en mesme lieu par espaces diuers,
Et nommez à bon droit les yeux de l'vniuers

Les Oiseaus bigarrez de naïue peinture,
Par ce vuide infini voloient à l'auanture.
Le Rossignol iazard auecques ses douls chants
D'vn gozier non lassé resouissoit les champs.
Le sacre alors paisible & la colombe blanche,
Se perchoient bien souuent sur vne mesme branche.
Ensemble follastroient parmi les prez herbus
L'oiseau de Iuppiter, & celuy de Phœbus.
Au gyron porte-fruits de la feconde Rhée
Fut, peu de temps apres, mainte beste engendrée
L'elephant non loingtain de l'humaine raison
Veit alors le Soleil : en la mesme saison
Le Tigre, & la Panthere à la peau marquetée,
Le Lyon de poil rous, & de force indontée :
Le Chameau qui apporte vne selle en naissant :
Et le Loup affamé de terre se paissant.
Les Cerfs aus pieds legers, & les sauuages Chéures:
Le Sanglier aime-gland, les Ours, les Dains, les Liéures,
De la crainte affranchis se ioüoient par les bois,
N'ayans encore ouy des mastins les abbois.
Le Cheual hennissant, sans selle ni sans bride,
Gallopoit à plaisir par la campaigne vuide.
La Brebis & la Poulle en ce temps n'auoient peur
Ni du Loup rauisseur, ni du Renard trompeur.
Les plus fiers animaux, & les plus doulces bestes,
Dormoient flancs contre flancs, & testes dessus testes.
Pais ne se contenta : ains aiant imité
Le patron eternel de la diuinité
Forma vn animal, animal d'excellence,
Capable de raison, capable de science,
Preuoyant le futur, fort prompt à discourir :
Voire Dieu, s'il pouuoit se garder de mourir.
Petit monde à deus pieds, qui admire & contemple,
D'œil en haut esleué, l'autre monde plus ample :

Et les aſtres ſur tout; dont il ſçait eſtre pris,
Pour enfermer és corps tant de nobles eſprits.
Adonc premierement és humides campaignes
Nagerent les Tritons, & les cent ſœurs compaignes.
Lors Proté l'enchanteur, maiſtre berger des eaus
Mena ſur le ſablon ſes eſcaillés troupeaus :
La monſtrueuſe Baleine, & l'Orque à gueule bée,
Et le viſte Daulphin à l'eſchine courbée :
Les Veaus, les Chiens marins, & tels autres poiſſons
Que l'Ocean produit de cent mille façons,
Sur le marbre poli d'vne eau ſeurement lente
N'auoient veu ſur les eaus la nauire volante.
Age trois fois heureus! non pas âge doré,
Pource que d'vn tel nom ne peut eſtre honoré :
N'en deſplaiſe aus menteurs, & à la poeſie,
Qui ce nom a forgé ſelon ſa fantaſie :
L'or pere de tous mauls, & le plus deſiré,
N'eſtoit hors de ſa mine en ceſt âge tiré :
Ni l'auare marchant, prodigue de ſa vie,
Par eaux & par rochers ne paſſoit en Aſie.
Que ne viuoy-ie alors? ie n'euſſe veu l'excés
Du populaire eſmeu, ni ouy les procés
Dans vn palais tonant : ni acheté la langue
D'vn criard plaidereau pour faire ma harangue.
L'Empirique menteur ne ſe fuſt pas vanté
De gaigner mon argent pour perdre ma ſanté.
Ni mon cœur tremblotant durant la nuict müette,
N'euſt treſſauté d'effroi au ſon d'vne trompette.
O ſiecle ſouhaitable! où il eſtoit permis
De voyager tout ſeul ſans crainte d'ennemis.
Le larron n'eſtoit point le voleur à mains fortes,
Bien qu'en toutes maiſons n'y euſt aucunes portes.
Sans le trauail ſucré des fillettes du ciel
Le Cheſne Ionien ſuoit l'attique miel.

Et les troupeaus muglants, seuls reuenans de paistre,
Au soir le pis enflé rapportoient à leur maistre.
Les serpens tortillés, les Dragons empennés,
Du sang Gorgonien n'estoient encores nés.
Amour n'ayant point d'arc, ni de torches bruslantes,
Menoit dancer sa mere, & les Graces riantes.
Auprés d'eus trepignoient, à bonds & saults gaillards,
Les hostes des forests; les Satyres paillards,
Les Faunes & les Pans. Les Nymphes non-peureuses
Dansoient sous la nuict brune aus chansons amoureuses.
C'estoit en ces beaus iours qu'en la terre hantoient,
Et qu'aus yeus des mortels les dieus se presentoient.
Or ce mesme bon-heur nous aurons à ceste heure
Si la Pais icy bas veult faire sa demeure.
Mais las! heureuse Pais, combien nous valust mieus
Si plustost ton secours fust arriué des cieus?
Le discord enragé n'eust pas en ceste guerre
De tant de bons soldats ensanglanté la terre.
Nous n'eussions veu canons, petards & pistolets,
Les armets enfoncer, rompre les corcelets.
Nous n'eussions aussi veu par ce terrestre fouldre,
Tomber en combatant sur la Françoise pouldre
Tant de Princes vaillants : dont le sang respandu
Accourcissant la vie, a l'honneur estendu
De Seine iusqu'à Gange : helas la mort barbare
N'eust raui au besoing ce bon Roi de Nauarre.
La perte de ce Roi enaigrit la douleur
Conceuë en mesme temps d'vn semblable malheur :
Quand le sieur de Randam poussant sa fanterie
Contre les murs Normans d'vne brusque furie,
Tresbucha sur le champ : ainsi qu'on voit souuent
Vn Pin couppé tomber, ou arraché du vent.
La France n'eust versé vn tel fleuue de larmes
Dessus son Mareschal, tué de mesmes armes,

Sans qu'il trouuaſt pitié (combien que reconnu)
En ce peuple de fer qui boit le Rhin cornu.
Ta beauté, ta vaillance, & ton floriſſant âge,
Meritoient que le ciel tu viſſes dauantage
Ieune duc de Neuers? Si ce meſme baſton
Ne t'euſt auant le temps enuoyé vers Pluton :
Où eſtoit deualé, par vn chemin ſemblable,
Montbron le fils aimé du ſage Conneſtable.
I'ai horreur de parler du coup trop oultrageux
Dont tomba ce grand Duc, plus fort & courageus
Que le Dieu Thracien. En deſpit que i'en aye
Il me faut donc couurir ceſte mortelle playe,
Playe qui en Europe & ſaigne, & ſaignera,
Tant que de ſa vertu la memoire ſera.
IMais Cleion où vas tu? Quelle fureur t'emmeine?
Ces pleurs ſont mieus duiſans à ta ſœur Melpomene :
Trop loing de ſon chemin le dueil m'a eſlancé :
I vault mieus mettre fin à l'Hymne commencé.
Dieu te gard ſaincte Pais, de qui les Rois & Princes
Reçoiuent tous les biens qu'ils ont en leurs prouinces.
Tu as fondé de lois les antiques cités :
Tu maintiens & accrois les Vniuerſités.
Pais nourrice des dieus, auant Iuppiter née,
Tu tiens vn eſpy meur en ta main fortunée.
De ton gyron fecond tu verſes à planté
Tous les fruits que l'Automne a iamais enfanté.
C'eſt toi, mere d'amour, qui as en ta puiſſance
(Nymphes pardonnés moi) la corne d'abondance :
Qui peus faire couler par le pré verdelet
Vn fleuue de Nectar, & vn fleuue de laict;
Qui peus changer le fer de ce ſiecle où nous ſommes.
Ie te ſaluë, ô Pais, commun repos des hommes,
Rare preſent des dieus, que toutes nations
Doiuent ſeule inuoquer en leurs ſeditions :

Non vne feinte Pais, non vne Pais fourrée,
Mais vne Pais qui ſoit d'eternelle durée.
Ie te prie, ô deeſſe, apporte les moyens
De deſarmer du tout les mutins citoyens :
Chaſſe noſtre diſcord : ne trompe l'eſperance
Qu'on a deſia conceu de ta venue en France ;
Demeure icy touſiours, comme tu as promis,
Et y fais demeurer la race de Themis.

HYMNE

DE LA NVICT.

Sur vn Epithalame.

S'il faut choiſir les choſes plus antiques
Pour embellir les chanſons poëtiques,
Chanton la Nuit ; la Nuit a merité
Le premier lieu pour ſon antiquité;
Car le chaos l'engendra la premiere,
Auant le iour & la claire lumiere.
Rien ne ſe doit à la Nuit comparer
Quand il luy plaiſt d'eſtoilles ſe parer
Pour les amants; dont elle a pris la cure .
Quoi qu'on la nomme & aueugle & obſcure :
En temps ſerein elle ſeule a plus d'yeus,
Et plus luiſans, que tous les autres Dieus.
Le iour eſt plein de chagrin & de peine :
D'aiſe & repos la doulce nuit eſt pleine.
De iour l'Amant ne s'oſe declairer :
Lors on le vient de trop prés éclairer :
La nuit ſans peur les moyens luy preſente

Pour deceler le mal qui le tourmente.
Le iour se passe en procez & debats :
La nuit se coule en paix & en esbats.
Durant le iour vne honte craintiue
Rend à l'amant sa dame plus restiue :
Durant la nuit honte, crainte, & souci
N'empeschent point d'estre pris à merci.
Des amoureaus iamais la bande aillée
Ne va cherchant que la nuit estoillée,
Pour à couuert des hommes s'approcher,
Sur qui leurs traits ils veulent descocher.
De nuit Venus, que suyuent maintes fées,
Mene dancer les Graces bien-coiffées.
Nuit au sein large, au noir acoûtrement,
La fin du monde, & le commencement :
Tu rafreschis la terre de rousee
Quand elle est seche, & d'humeur espuisee.
Seule tu viens arrester les trauaus
Des laboureurs, des Bœufs, & des Cheuaux.
La sage nuit nous donne en nostre affaire
Meilleur conseil que le iour ne peult faire.
Le iour n'est bon à celer les secrets :
Le iour n'est propre aus mysteres sacrés :
La nuit les garde en toute reuerence,
Enueloppés d'vn fidele silence.
Sans toi, Vesper, des astres le plus beau,
Iamais Hymen n'allume son flambeau :
Monstre ta flamme, ô feu de Cytheree,
Auant-coureur de la Nuit desiree;
Phanal plus clair & luisant que le iour,
Qui les amants conduis au port d'amour.
L'amant loyal, qui apres longue attente
Sa peine allege, & son desir contente,
Ayant fleschi sa maistresse à pitié,

Trouue la Nuit trop courte de moitié :
Aussi dit-on qu'en pareille fortune
Le Roy du ciel de deus Nuits n'en fit qu'vne.
Arreste donc, Aurore au teint vermeil,
Ton iaune char, & celuy du Soleil :
Pour vn amant, vn amant qui merite
D'estre à son aise, au sein de sa Charite,
Ores qu'il peut sans crainte & sans danger
Ses maus passés à si grand bien changer.
Si belle couple, & qui fust mieus égale,
Oncques n'entra dans la couche loyale.
Tel est l'éclat d'vn fin or Cyprien
En œuure mis sur l'iuoire Indien :
Telle est la Rose à la robe pourprine
Aupres d'vn Liz de couleur argentine.
Tu ne sçaurois aimer en plus hault lieu :
Tu ne sçaurois brusler d'vn plus beau feu,
Nouuel espous : fille n'est en ce monde
Qui en honneur la passe ou la seconde.
Viués d'accord, ô Pair bien assorti !
Du sang diuin l'vn & l'autre sorti.
Entr' approchez vos leures corallines
Bord contre bord, comme Conques marines.
Comme la vigne embrasse des Ormeaus
En cent replis le tronc & les rameaus :
Ainsi l'amour qui vos deux cœurs assemble
Serrés vous tienne estroitement ensemble.
D'aise rauis vos yeus sans se mouuoir
Ne soient iamais soûllés de s'entreuoir.
Vostre deuis au petit bruit resemble
Que fait Zephyr soufpirant en vn Tremble
Ou comme on vit l'Abeilole murmurer
Autour du Thym qu'elle vient desleurer.
Fidele amant, qui as en ta puissance

Cette beaulté rare fleur de la France,
Sans perdre temps en l'amoureuſe Nuit,
De ceſte fleur fai ſortir vn beau fruit,
Le ciel benin en tout bon-heur l'accroiſſe,
Et qu'en luy ſeul tous deus on vous connoiſſe.
De l'Occident le riuage tortu
De vos enfans ſentira la vertu.
Tu les verras, Eſpaigne bazanée
Courir ſur toy du hault mont Pyrenée,
Reconqueſtans d'vn bras victorieus
Le ſceptre emblé des mains de leurs ayeus.
Mais taiſon-nous : la Nuit paiſible & coye
Defend le bruit, qu'on ne trouble leur ioye.
Belle bon ſoir : bon ſoir amant heureus,
Penſe' a iouyr du plaiſir amoureus,
Tant que Phœbus ſur ta couche parée
Iette ſes rais à la pointe dorée.

ELEGIE

Priere à Apollon, pour la ſanté de Madame ſœur du Roy.

Pere Apollon, ſi iamais tu fis voir
A vn beſoing combien peut ton ſçauoir,
C'eſt maintenant qu'il faut que tu en vſes,
Pour noſtre bien, & pour l'appuy des Muſes.
Comme vn beau liz languit à chef baiſſé,
Terny, battu par l'Auton courroucé;
En luy ſoufflant ſon haleine ennemie :
Ainſi Madame a la face bleſmie.
D'vn œil piteux voi la Royale fleur
Qui pert le teint, & la viue couleur.

Vien, haſte toi, gueri ſa maladie.
Ie te promets, ie te vouë, & dedie
Vn hymne ſainct, à ton honneur chanté,
Où tu ſeras nommé Dieu de ſanté.
Hors de danger tire les neuf pucelles :
Regarde Amour qui va trainant ſes aiſles ;
Son arc il briſe, & ſon flambeau eſteint :
Palle & fleſtri les Graces ont le teint.
Nous qui ſuyuons & adorons ta trace,
Portons le dueil eſcrit en noſtre face,
Empliſſans l'air de plainctes & de vœus.
Haſte toy donc Phœbus aux blonds cheueus :
Sauue, en ſauuant l'honneur des Marguerites,
Toi, & les tiens, Amour, & les Charites.

ELEGIE

Pour contr' eſtrenne à Alphonſe d'Elbene, Abbé de Haultecombe.

S'il n'y a point de dons plus precieus
Que de donner ce qu'on aime le mieus :
Et ſi tu n'as rien plus cher que le liure,
Ton don me plaiſt autant comme de viure.
Ie le veus lire, & le veus tant reuoir
Que tout par cœur ie le puiſſe ſçauoir :
Alors i'aurai ſouuenance aſſurée
D'vne amitié d'eternelle durée.
Cette amitié, depuis vnze ans en ça,
Par liures croiſt ; par liures commença.
C'eſt vn augure, ou mon eſpoir me trompe,
Qu'il n'y aura temps ni mort qui la rompe.
Selon l'arreſt donné par les deſtins,

Arrest cloüé à clous diamantins.
Iamais Phœbus, & les doctes pucelles
N'ont engendré que choses immortelles.
Si donc le corps au tombeau pourrissant
Laisse sans fin vn renom fleurissant,
Telle on verra, Delbene, estre ta gloire,
Qui nous rapprens le bel art de memoire;
A fin que l'âge & le siècle à-venir
De toi retienne vn heureus souuenir.
Ta mesme gloire est au ciel consacrée
Pour les doulceurs de ta Muse sucrée.
I'ai le premier à sa naissance esté:
La mienne aussi luy feit voir la clairté.
Puisqu'ainsi est, à la nouuelle année
Estre elle doibt par la mienne estrenée.
D'vn bon accord la tienne aime les sons;
La mienne n'a que vers & que chansons.
Reçoi ce don afranchi d'auarice,
Comme vn present qui vient de ta nourrice.

ELEGIE

D'Amour Coquemare.

Le soing, Amour, les pleurs, & les ennuys,
M'ont fait auoir maintes mauuaises nuicts,
Mais cette-ci est la pire de toutes:
A mon resueil i'en suë à grosses goutes.
Des songes vains mes sens n'ont point moqués:
Ils ont esté presque tous suffoqués
Ne sçai comment: & encore à grand peine
Puis-ie rauoir ma voix & mon aleine.
Est-ce vn esprit que ie pensoit sentir

Ainsi qu'vn mont sur moi s'appesantir?
Le medecin à qui ie m'en conseille
Se rit de moi & ne s'en esmerueille.
Cela, dit-il, n'est qu'vne crudité :
Sans y songer il dict la verité.
Combien qu'amour semble chose legere,
Mal-aisément pourtant on le digere,
Et n'est au monde vn si pesant fardeau
Que de porter dans le cœur cet oiseau.
Ce qu'vn foulon, ou Coquemare, on nomme
Surprend les yeus au milieu de leur somme :
Le traistre amour vn homme vient saisir
D'affaires vuide, & trop plein de loisir,
Quand en sursault a la fuite on s'estance
Le Coquemare oste toute puissance :
Celuy qu'amour en viuant faict mourir
Tenu de prés n'a garde de courir.
Le Coquemare empesche la parole :
Muets nous rend l'aueugle Dieu qui vole.
Le Coquemare apporte grande peur :
Suiuy de crainte est l'Acherot trompeur.
L'vn les sens trouble, & l'autre les egare :
Bref Amour n'est sinon qu'vn Coquemare.
On ne sçauroit deux choses assembler
Qu'on iuge en tout si bien se ressembler.
Vous qui aimés, voyés donc ma misere ;
Le iour m'est aigre, & la nuict m'est amere :
Amour cruel tant me vient trauailler
Que ie ne puis ni dormir ni veiller.

ELEGIE

Sur vne dextre qu'vne Dame donne à ſa ſœur pour pendre à ſon aureille.

Lors que l'amour loge en vn cœur humain
On ne doit pendre à l'aureille vne main :
Aſſés d'amour la ſouuenance veille :
Ia n'eſt beſoin qu'on luy tire l'aureille.
Ie ſçai par là qu'il ne peult aduenir
Que vous perdiés de moi le ſouuenir.
Pluſtoſt du ciel les eſtoiles dorees
Verront ſecher les grands mers azurees,
Qu'amour, qui eſt de pareſſe ennemi,
Se laiſſe veoir en vne ame endormi.
Mais ſi la foi par la dextre on engage
Deus volontés s'obligent ſoubs ce gage.
Si la dextre eſt miniſtre des accords,
C'eſt pour lier deus cœurs en meſme corps.
Si la memoire eſt des Muſes la mere,
Et ſi l'aureille en eſt la meſſagere;
Vous qui aimés & priſés leurs doulceurs,
Prenés la main pour la tendre aus neuf ſœurs
Si, quand la dextre à l'aureille on adreſſe,
Comme l'on dict, Nemeſis la deeſſe
Faict que l'aureille on ne puiſſe charmer :
C'eſt pour la voſtre à tout charme fermer.
Si la dextre eſt le ſigne de la force,
Trop entreprent qui contre vous s'efforce.
Donc pourſuyuants, qui d'ocieus propos
Troublés ſouuent des dames le repos,
N'eſperés pas de gaigner cette porte;
Amour & foy y tiennent la main forte.

ELEGIE.

Non, ie ne doute plus que celuy bien fort n'erre
Qui blasphemant amour le dict auctеur de guerre.
La guerre aspre & cruelle en la France viuoit,
Et dedans mon esprit la crainte s'esleuoit.
Amour pour l'en bannir s'en vint en ma pensee,
Dont fut incontinent toute la peur chassee :
Car Mars fuyant amour, & l'effort de ses traits,
Abandonna la France, où retourna la Pais.
Si lon pense qu'amour à la fieure resemble,
Pour ce qu'vn amoureus ore brusle, ore tremble ;
Ie vous dirai encor ce que i'en ai trouué,
Moi qui ai par deus fois le contraire esprouué.
Amour n'est rien que feu ; & iamais nulle glace
Dans le cœur d'vn amant ne sçauroit trouuer place.
Ce feu n'est point grossier, ains leger, & subtil,
Guerit le corps mal sain, blessant l'esprit gentil.
Vne fieure naguere entra dedans mes veines,
Qui me sembloient de nege & de glas toute pleines :
On m'auoit beau couurir, & le lit bassiner,
Plus en moi ie sentois ce mal s'enraciner.
Ie vi lors d'auanture vne beauté diuine,
Qui de telle façon m'eschauffa la poitrine
Que le froid, & la fieure ensemble se perdit ;
Et la chaleur premiere en mon corps se rendit.
Or que le feu eschauffe, il est aisé à croire :
Quel besoin estoit-il d'en conter vne histoire ?
Mais qu'il nous refroidisse, & chasse la chaleur,
Ie le puis asseurer, gueri d'vne douleur
Qui tant me tourmenta, contraire à la premiere.
Vne fieure me prist & cruelle & meurdriere

Que i'estois tout en feu; tant plus ie m'efforçois
De ce feu amortir, plus ie le renforçois.
Les sirops n'estoient rien : la froide medecine
Dauantage embrazoit ceste fieure maline.
Voici venir amour, qui logé dans mon cœur
De sa torche allumee estaignit l'autre ardeur.
Vn tel miracle aduint quand l'enfant de Clymene
Conduisoit le char d'or que le iour nous ramene.
Le monde çà & là de flame estoit espris;
Par la temerité du Cocher mal appris;
Lors que le feu du fouldre esteignit ceste flame.
Mon fouldre aussi ce fut le bel œil de ma dame.
C'est par luy que ie sens mon corps sain & dispos,
Encores que l'esprit ne soit pas en repos.
Adieu donc Medecins; & vos barbes de cheures :
Et bien vienne l'amour, puis qu'il guerit des fieures.

LA CORNE D'ABONDANCE.

La Lune aus rais d'argent auoit chassé le iour,
Quand bruslé des deus feus, & d'estè & d'Amour,
Ie cherchoi la frescheur par les astres versee,
Accompagné d'ennuy & de vaine pensee.
Or resuant tout debout, or sur l'herbe couché,
Or courant par les bois, comme vn Taureau touché
De l'aiguillon d'vn Taon, à vous hostes sauuages,
Des secrettes forests le contois mes dommages,
Mon temps mal employé. Sur tout i'estoy marri
Contre vn traistre espion, & trop soigneus mari,
Qui sa femme tenoit, de tant de cœurs aimee,
Moyen pour l'enrichir, en sa chambre enferme,

Ainsi ie discourois, quand vn demon ami
Au premier chant du coq m'abbatit endormi
Soubs vn Saule, à l'escart, comme il plut à fortune.
Ie pensois voir adonc, aux rayons de la Lune,
Faunes, Satyres, Pans, sautant parmy les prés
Emperlés de rouzee, & de fleurs diaprés;
Où par maintes chansons & folastres gambades
Taschoient d'appriuoiser les farouches Dryades.
Nymphes (ce disoient-ils) Nymphes qui fuyés vous?
Vous fuyés vos amis : approchés vous de nous.
Si nous sommes cornus, en estes vous peureuses?
Nos cornes vous deuroient rendre plus amoureuses.
En toute compaignie on dict que les cornus,
Soient hommes, ou soient dieux, sont tousiours bien venus.
Iupiter courtizant la fille de Nyctée
Auoit de l'vn de nous la figure empruntée :
Il auoit d'vn Taureau la blanche forme encor
Pour trauailler en vain la maison d'Agenor,
Tandis qu'il emportoit sa proye desiree,
Par l'humide chemin de la plaine azuree.
Tesmoin l'astre odieux aux Hyuers mal-contens
Que de ses cornes d'or il oiure le Printemps.
Lui mesme estoit Belier, quand auprés de Cyrenes
Son oracle il rendoit sur les seches arenes.
Ce nous est donc honneur que des cornes porter
Qui seruent d'ornement au pere Iuppiter.
Le sommeil donte tout, enfant de la nuict brune,
Des soucis espiteux medecine commune :
Du trauail iournalier, l'amiable repos;
Qui nous renuoye à l'œuure au matin plus dispos;
Lors qu'il veult s'embellir, son chef gracieux orne
Non de riche couronne, ains d'vne feuille cornie.
Le bel œil de la nuict, qui mesure les mois,
Qui gouuerne les monts, les fleuues, & les bois,

Car amasser escus, planter plus loing ses bornes,
Trouuer beaucoup d'amis, tout cela vient des cornes.
Les cornes font auoir faueur és grandes cours :
En nos necessités elles donnent secours :
Les palais enroüés en ont plus de pratiques :
Orfeures & changeurs en dorent leurs boutiques.
Tel alloit au safran, qui se faisant cornu
Est en bien peu de mois gros marchant reuenu.
Tel auoit faict au ciel vne sourde priere
Pour auoir des enfans, & le dous nom de pere :
Qui deuenant cornu, dedans trois ou quatre ans,
A veu (miracle grand!) son foyer plein d'enfans.
Cornes, vous merités qu'à chasque Lune tombe,
Sacree à vostre honneur, vne belle Hecatombe.
Quoi que les enuieux en puissent deuiser,
Vous n'estes pas pourtant, cornes, à mespriser :
Parnasse est bien cornu, toutefois on l'honore
Comme cheri du dieu que l'isle errante adore.
O que l'homme cornu est du ciel bien-aimé,
Qui moissonne tousiours auant qu'auoir semé !
Le soc de son voisin luy laboure sa terre :
On luy apporte argent, il le prent & le serre.
Il voit ses greniers pleins, il voit croistre son bien,
Sans endurer trauail, sans se mester de rien.
A ses dieux fai-neants le resueur Epicure
Ne deuoit souhaiter qu'vne telle nature :
S'il les eust dit cornus; c'estoit vn argument
Pour prouuer qu'ils estoient heureus parfaitement,
Et non pas relegués és places vagabondes
Qu'il leur a controuué parmi les entremondes.
Vn sot, pour embourser des ducats à milliers,
Enferme en vn anneau des esprits familiers.
Vn autre sans cerueau en la pierre se fie
Nommée à tort du nom de la philosophie.

Autant ſage eſt celuy qui pour mieus practiquer
Au feu Mercurien va tout alambiquer :
Ou, pour viure à ſon aiſe, & faire bonne chere,
Cherche le Mandegloire, ou graine de fougere.
Les cornes ſeruent plus que tous ces beaus ſecrets,
Ni les magiques vers à Pluton conſacrés.
Hoſteſſes des foreſts, bande trop peu hardie,
Venés icy loüer la Chéure de Candie,
Qui mieus à ſon beſoin que les mouches à miel,
Du nectar de ſon laict nourrit le Roy du ciel.
Nymphes vous ſçaués bien que toute manne abonde
Dedans le creus fatal de ſa corne feconde.
Ainſi chantoient ces dieux ; & leur propos flateur
De l'ame des cent ſœurs chaſſa toute la peur.
Elles s'approchent d'eus : & ranimants leur dance
Se mirent à loüer la corne d'abondance.
L'Aurore ſe leuoit, lors que ie ſuis venu
A la trop courte fin de mon ſonge cornu,
Par la porte de corne : & qui ne le veut croire
Il prent l'autre chemin de la porte d'iuoire.

ELEGIE

Pour Madame de Roiſſy
durant l'abſence de Monſieur de Roiſſy
enuoyé à la Rochelle.

Quiconques fut celuy qui oſa le premier,
Couuert tant ſeulement d'vn rameau d'oliuier,
Abandonner ſa vie à la merci des armes,
Laiſſant en ſa maiſon vne ſource de larmes :
Son vmbre temeraire, & ſa cendre, & ſes os,
Ne puiſſent ſoubs la terre auoir iamais repos.

Il fut cause du mal dont encor fait espreuue
Le cœur desconforté de mainte femme veuue ;
Lors que son cher espous, contraint de voyager
Pour les sceptres des Rois, s'eslance en tout danger,
Opposant des raisons, & des belles parolles,
Au fer des ennemis, & au feu des pistolles.
Voilà d'où vient le dueil, dont esclaue ie suis :
Ie ne treuue moyen de tromper mes ennuis.
Le desir faict durer vne minute vne heure :
A qui son bien attend longue est toute demeure.
Si la clochette vient mon aureille frapper
D'vn son trois fois doublé : ou si i'enten iapper
Mon petit Lyonnet, & sa blanche Turquette :
Desia ie pense voir ce que plus ie souhette :
Mais ce credule espoir qui peu me resiouit
Ainsi comme vn fantosme en l'air s'esuanouyt,
Ou comme vne fumee en quelque espaisse nuë,
N'oyant sa doulce vois, sur toute autre connuë.
Ie l'accuse, & me plain de son trop long seiour ;
Il promist en partant d'estre en bref de retour,
Et depuis par deux fois ia la Lune argentee
Ses cornes a remply de lumiere empruntee.
Faut-il (ce di-ie alors) pour s'acquiter au Roy,
Que sa foi tant demeure obligée enuers moy?
A tout le moins sceust-il que d'vne belle fille,
Son pourtraict & le mien, s'accroist nostre famille?
Elle a presque deux mois, & si tout mon deuoir
S'est en vain employé pour luy faire sçauoir.
Enfans de l'air esmeu, si deuers la Rochelle
Vous dressez vostre vol, portés lui la nouuelle
De ma couche & de moi : soyés ô vents legers
Mes courriers au besoing, & vistes messagers :
Puis que nostre malheur n'a pas voulu permettre
Que de tant de pacquets il receust vne lettre.

I'en ſuis bien triſte, helas! & ſçai qu'il l'eſt auſſi.
La peur qu'il a de moi redouble mon ſouci :
Et la crainte que i'ai d'vn ſi faſcheus voyage
Autant comme le mien tourmente ſon courage.
Doncques ciel pareſſeus, haſte plus fort ton cours;
De ta legereté depend tout mon ſecours.
Quand ce Soleil luyra, qui ſain me le rameine,
D'ennuy ie ſortiray, il ſortira de peine.

ELEGIE.

Priere à Lucine pour la couche de Madame de Roiſſy.

De Meſmes va bien loing, au ſeruice des rois,
Laiſſant ſa chere eſpouſe enceinte de neuf mois :
Vierge qui tout fais naiſtre, & donnes accroiſſance
Par ton humeur diuine à ce qui prend naiſſance,
Puis que tu preuois bien le terme s'approcher
Sans peine & ſans peril fai la belle accoucher.
O race de Latone, Ilithye immortelle
De vois humble & de cœur, par trois fois on t'appelle.
Si des tiens au beſoin tu te dois ſouuenir,
Deeſſe au front cornu, n'atten plus à venir :
L'vn mignon de Phœbus, l'autre ta fauorite,
Ton ſecours couſtumier ſur toute autre merite.
Se leuant, ou couchant, ton frere ne peut voir
Homme qu'il aime tant pour ſon rare ſçauoir :
Ni ton œil argenté durant la nuict ſecrete
Vne dame ne voit plus chaſte & plus diſcrete.
Ie croi moi que Iunon pour les apparier
Voulut auec l'honneur la vertu marier.
Ha! c'eſt grand' honte à toi qu'en la ſixieſme année

Ils n'ont encor qu'vn fils : renforce leur lignée :
Le nauire qui n'eſt que d'vn anchre arreſté
Au millieu de la mer, n'eſt pas en ſeureté.
Afin que deux en deux puiſſent vn iour reuiure,
Fai que du ſecond fruit la mere ſe deliure
Sans longueur de trauail. Et toi petit enfant
De nous ſi deſiré, pourquoi tarde tu tant?
Sois vn fils vigoureus, dont l'eſprit & la face
Repreſente le pere en ſçauoir & en grace;
Ou bien fille ſois tu, qui du feu de tes yeus
Doibs enflammer le cueur de maint ieune amoureus:
Sors, quiconque tu ſois, du ventre de ta mere,
Et vien voir du Soleil la plaiſante lumiere.
Ta mere t'a porté l'eſpace de neuf mois,
C'eſt aſſez enduré; ſors quiconque tu ſois,
Dieu te garde enfançon; Tu es vne femelle :
Lucine l'a voulu pour autant qu'elle eſt telle.
Que ne te haſtois-tu, pour auoir ce grand heur
De voir partir d'icy ton pere Ambaſſadeur?
Qui parmi les dangers d'vne guerre cruelle
S'en va des bords de Seine au port de la Rochelle?
Mon dieu que de baiſers auant ſon partement!
Qu'il euſt, demi raui, contemplé longuement
Riante entre ſes bras ſon autre image viue!
Mais ſon deuoir l'emmeine, & il fault qu'il le ſuiue.
Crois donc en l'attendant : plus grande il te verra
A ſon heureus retour, plus aiſe il en ſera.
Dedans ſon char vermeil l'Aurore enſafranée
Toſt nous puiſſe apporter ceſte belle iournée.

ECLOGVE

dont le tiltre eſt Catin.

Ianot naguere eſtoit vn berger bien-heureus,
Mais fortune voulut qu'il deuint amoureus :
Depuis qu'il eut choiſi Catin pour ſa maiſtreſſe
Il perdit tout à coup & l'heur & l'alegreſſe.
Fuſt hyuer, fuſt eſté, fuſt ſoir ou fuſt matin,
Ce berger amoureus ne penſoit qu'en Catin.
Enflant le chalumeau vn iour, à ſa loüange,
Il ſe plaingnoit ainſi de ſon malheur eſtrange.
De la vigne rampante eſt embelly l'ormeau :
La vigne des raiſins ; les troupeaus du Taureau :
La campaigne des bleds : l'arbre de ſon fueillage :
De meſme honneur Catin embelliſt ſon village.
Plus tendre n'eſt le laict nouuellement caillé :
Plus beau n'eſt vn iardin de cent fleurs eſmaillé :
Plus blancs ne ſont les liz, plus vermeille la roſe :
Mais las Catin! de toy ie deſire vne choſe;
C'eſt que tu ſois plus doulce : Helas! ni mes chanſons,
Ni l'ardeur que ie ſens, ni les palles friſſons
Ni tant de iours pleurés, ni tant de nuicts veillees,
Ni mes cris entendus des foreſts aureillees,
Ni ſanglots, ni ſouſpirs, n'ont pu plier ton cœur,
Qui en ſi grand beauté loge ſi grand rigueur.
Cœur plus dur qu'vn Cormier, qu'vn vieil Cheſne, ou Erable,
Regarde auant ſa mort ton Ianot miſerable,
Ianot de qui, cruel, tu ne veus approcher,
Non plus qu'vn marinier d'vn dangereus rocher.
Si ne ſuy-ie ſi laid, ni de mauuaiſe grace,
Si le puits ne me trompe où i'ay miré ma face.

Vrai eſt qu'elle ternit, ainſi comme la fleur
Arrachee en paſſant du ſoc du laboureur.
Et ſi elle s'empire, & deuient enlaidie,
On s'en doibt prendre à toi, dont vient ma maladie.
Peut-eſtre en cherches-tu de plus riches que moi,
Qui vi en ma logette ainſi qu'vn petit Roi?
En aucune ſaiſon ne me faut le laictage,
I'ai touſiours des agneaus : que veus tu dauantage?
Ie reuien du marché portant les poings peſans
De beaus douzains tout neufs, pour t'auoir des preſens.
Veus-tu vn demi-ceint? des beaus rubans de ſoye?
Quelque bel eſpinglier? vne bourſe de Troye?
Mon bien eſt tout à toi, ſans te rien refuſer,
Ceſſe tant ſeulement, ceſſe de m'abuſer.
Ie t'auoy reſerué, poires, noiſettes franches,
Pommes de capendu, encores ſur leurs branches;
Ie me leuoy matin, pour eſtre des premiers
A te trouuer des nids de Tourtres & Ramiers.
Or Iacquette, ou Margot, de mon amour eſpriſes,
Emporteront ces dons, puis que tu les meſpriſes.
Non feront, ma Catin, aimer ie ne les puis,
Quoi qu'elles m'aiment tant : qu'infortuné ie ſuis!
Aime celui qui t'aime, & ne me fois ſi dure,
Puis que tu vois à l'œil combien pour toy i'endure.
Maintenant les faucheurs vont raguyſer leurs fauls
Attendans le gouſter à la freſcheur des ſauls.
Les vns à leurs raſteaus fichent des dents nouuelles :
D'autres moüillent l'eſtrain pour lier les iauelles :
Les moiſſonneurs laſſés donnent treue aus moiſſons :
Les lezars ſont tapis dans l'eſpais des buiſſons :
Mes pauurettes brebis, dont ie ne ſçai le nombre,
Ceſt oubly vient de toi) vont ruminer à l'ombre.
Demi-bruſlé du chault ie demeure en ce lieu,
Non moins bruſlé d'vn feu de ie ne ſçai quel Dieu

Que l'on appelle Amour : si fais, i'ai connoissance
De luy, de ses parens, du lieu de sa naissance.
Ce qu'on appelle Amour, Amour sans amitié.
Nasquit dedans la mer mal apprise à pitié.
Vn Tigre fut son pere, & vne aspre Lyonne
Aus deserts alaitta son enfance felonne.
Il nous succe le sang, & l'esprit tourmentant
Iusques au desespoir n'en est iamais content.
Tant plus on pense à luy, tans plus veut qu'on y pense.
Et tant plus on le sert, moindre est la recompense
Plus on souffre pour luy de peines & trauauls,
Plus auant il nous pousse en vne mer de mauls.
En pensant destourner le cours de ces miseres
I'ai esté aus Deuins, i'ai parlé aus sorcieres.
Fuseaus, images, saz, herbes & tout leur sort
Ne me predisent rien qu'vne cruelle mort.
Adieu donc ie vous dy Panetiere & Houlette,
Adieu pour tout iamais ma troupe camuzette.
Adieu antres moussus, où souuent à couuert
I'ai de mon triste cueur le secret descouuert :
Adieu les vers pastis, & l'ombrageus bocage,
Ie m'en vas mettre à fin & ma vie & ma rage.
S'elle n'a enuers moi le courage plus douls,
Ie me veus par despit laisser manger aus loups.
Et ne vaut-il pas mieus qu'vne seule fois i'entre
Duns le creux affamé de leur sauuage ventre,
Que trop aimant Catin cent fois le iour mourir,
Sans que sa cruauté me daigne secourir.

ELEGIE

Sur le reproche de Cocuage, & ſur la ialouſie.

Alors que d'vne iniure on veut picquer vn homme,
C'eſt vn eſtrange cas que cocu on le nomme.
D'où peult venir cela? veu qu'il eſt euident
Que ce n'eſt pas vn vice, ains eſt vn accident :
Ains eſt vne infortune, vne mal-aduenture,
Plus digne de pitié, que de blaſme & d'iniure.
Ce qui ne dépend pas de noſtre volonté,
Doit-il eſtre pour vice ou pour crime compté?
Il me ſemble que non : ſi ce n'eſt que lon die
Qu'vn patient qui tombe en ceſte maladie,
Nonchalant, & badault en toute extremité,
Bien ſouuent par ſa faulte a cela merité :
Non celuy qui ſoigneus prend garde à ſon affaire,
Pour ne ſeruir de fable au menu populaire,
Par vn ſage moyen taſchant de preuenir
Quelque inconuenient qui pourroit aduenir.
Car le blaſme fuïr, de la vertu approche :
Et ne s'en ſoucier, merite du reproche.
Le trop, & le trop peu, corrompent l'amitié.
Qui par trop ſe deffie, eſt plein de mauuaiſtié,
Se paiſſant de rapports, ſans propos & ſans nombre :
Quelque part qu'il ſe tourne, ayant peur de ſon ombre.
Le nonchalant auſſi, qui nul ſoin n'a d'honneur,
Qui ſemble ouurir ſa porte à tout entrepreneur,
Ne merite pas moins que le nom de ſotiſe :
La mediocrité en tel cas eſt requiſe.
Gardés donc en amour la mediocrité,
Vous qui cherchés en luy voſtre felicité.

Comme en quelque tableau le mediocre ombrage
Rend la peinture viue, & releue l'ouurage :
Quand il eſt trop petit, il le rend plat auſſi.
Et s'il eſt trop eſpais, il le rend obſcurci ;
Ainſi eſt de l'humeur qu'on nomme Ialouſie,
Qui eſt comme vn ombrage en noſtre fantaſie.
Le trop offuſque amour : & auſſi le trop peu
Amortit à la fin ſa lumiere & ſon feu.
Mais ſi moyennement on vient à vſer d'elle,
Elle apporte à l'amour vne couleur plus belle :
Son ombre le releue, & paroiſtre le fait
Comme vn tableau tiré par vn peintre parfait.
Beaucoup plus toutefois vn ami ie ſupporte
Quand ſon affection en cecy le tranſporte,
Que non pas vn mari. Le mari a pour ſoi
Le deuoir, & l'honneur, la coutume, & la loi,
Tout cela le maintient, ſa femme lui demeure,
Vueille ou non, iuſqu'attens que l'vn des deus y meure.
Qui doit eſtre aſſeuré, ſi vn mari n'eſt ſeur,
Preſque proprietaire, & plus que poſſeſſeur ?
Ce que perdre il ne peut, craint-il qu'on luy deſrobe ?
Veut-il chercher luy meſme vn trou dedans ſa robe ?
Quant au loyal amant, qui ſe vient adonner
A ſeruir vne dame, il lui fault pardonner
S'il a peur quelquefois de la perte & dommage
D'vne choſe ſi chere, où il n'a que l'vſage :
Vſage paſſager, qui lui peut eſtre oſté
Quand la dame qu'il ſert change de volonté.
Son droit eſt là fondé. La faueur de ſa dame
Pour conduire ſa nef eſt ſon voile & ſa rame.
Voila pourquoi il doute, & craint qu'en pleine mer
Vn vent de deffaueur ne le face abyſmer.
Puis veut-on que l'amour par la raiſon ſe guide ?
Qui ſemblable au poulain, ennemi de la bride,

Ne court qu'a ſon plaiſir, & ne s'arreſte pas :
Ne cherche ni conſeil, ni reigle, ni compas.
Fautes nulles ſouuent en amour on doit dire,
Ainſi qu'au ieu de paume : & ne faire que rire
Si l'on faut en ſeruant : pourueu qu'il n'y ait point
De ce qui chaſſe amour, & l'oſte de tout point :
Irremiſſible faute, & crime fort eſtrange,
Qui par vn nom trop dous eſt appellé le change.
Or ce que i'en ai dit n'eſt pas tant ſeulement
Pour l'excuſe de l'homme : il faut pareillement
Qu'on excuſe en cecy, & ſupporte la femme
Telle fiéure tremblant au milieu de ſa flamme.
Ce qui n'aduient ſouuent, & ne peut aduenir,
Que d'vn ardent deſir de touſiours maintenir
L'amour en ſon entier. Partant il ne merite
Que l'on l'appelle faute, ou elle eſt bien petite.
Lors qu'vne femme tombe en ceſte paſſion,
C'eſt vn ſigne certain de vraie affection,
Et d'vne grande flamme en ſon cœur allumee :
Comme on connoiſt de loin le feu à la fumee.
I'accorderay encor que la femme en ceci
Semble plus tolerable, & qu'elle l'eſt auſſi,
Se monſtrant quelquefois de ceſte peur touchee :
Car ordinairement elle eſt plus recherchee.
Si faut-il confeſſer qu'elle a plus de repos
Que l'homme en ſon eſprit : & que mieus à propos
Nous donne le martel : & reçoit vn grand aiſe
De ietter vn peu d'eau dedans noſtre fournaiſe,
Pour reſueiller l'amour, & pour le rallumer :
Ainſi qu'vn forgeron pour ſon feu renflamer.
Ie n'en veus pas pourtant l'vn ni l'autre reprendre :
Qui donne le martel, il permet de le prendre.
Amour excuſe tout, ſans tels petits debats,
Ses ailes luy fauldroyent, & tomberoit à bas.

Comme quand parmi l'air le froid au chaut se meste
Il cause le tonnerre, & l'esclair, & la greste :
Puis apres cest orage il luit vn plus beau iour :
Ainsi le froid & chault font l'orage en amour,
Qui se passe soudain : & apres peu de trouble
Reuient vn plus beau temps, qui le plaisir redouble.
Heureus donques celui, & plus qu'heureus ie tien,
Qui d'vn mal si petit reçoit vn si grand bien :
Qui vit tousiours en paix & en ferme asseurance,
Apres quelque debat, & quelque deffiance :
Qui pour auoir douté ne doute desormais :
Et tire d'vn trauail vn repos à iamais,
N'ayant autre pensee & souci en son ame
Que d'aimer sans feintise, & de seruir sa dame.
Heureuse celle aussi qui a bien esprouué
Le cœur de son amant, & ferme l'a trouué,
Qui se fie en celui de qui elle est seruie :
La traite, & la cherit, comme sa propre vie.
Elle a l'esprit tranquille : elle est hors de danger
D'estre iamais changee, & de iamais changer.
En vn seul elle vit : en vn seul elle pense.
Telle soit de ma foi la iuste recompense.

ELEGIE

De Solon, qui se trouue en l'oraison de Demosthene περὶ τῆς παραπρεσβείας : & semble auoir esté escrite au temps que Pisistratus se feit tyran d'Athènes.

Ce n'est pas Iuppiter, contre nous irrité,
Qui veult faire perir ceste grande cité.
Par le vouloir des dieus & de la destinee,

Elle demeureroit ſans eſtre ruãnee.
La guerriere Pallas, fille du tout puiſſant,
Qui lance comme lui le fouldre rougiſſant,
L'aime encore & cherit, veille pour ſa deffenſe :
Tient les mains deſur elle à fin qu'on ne l'offenſe.
Mais la temerité des mutins citoyens
Auecques l'auarice, a trouué les moyens
De bouleuerſer tout : & ceus-la qui commandent,
Sans ordre & ſans raiſon, autre cas ne demandent.
De rien ne ſont contents : leur deſir aueuglé,
En ieus, & en feſtins, ne peut eſtre reiglé.
D'vne faim d'amaſſer, que iamais n'aſſouuiſſent,
Es ſainctS temples des dieus les threſors ils rauiſſent.
Ils pillent le public, à fin de s'enrichir :
Et ſous aucunes lois ils ne veulent fleſchir.
Ce n'eſt que volerie, & ce n'eſt que rapine,
On ne croit, ni ne craint, la iuſtice diuine.
Toutefois de là haut elle connoiſt aſſés
L'iniquité preſente, & les crimes paſſés :
Les remarque en ſilence, & la ſaiſon venuë,
Deſcent pour les punir, couuerte d'vne nuë.
Ceſt vlcere malin, qu'on ne ſcauroit guerir,
Feit iadis, & fera, mainte ville mourir.
Ainſi eſt des cités la liberté bannie,
Reduites ſous le ioug d'vne aſpre tyrannie.
Le peuple eſſeruelé, de ſon bien ennemi,
Reſueille le Dieu Mars, parauant endormi,
Qui le pouſſe aus combats : où ce cruel ne ceſſe,
Qu'il ne ſoit enyuré du ſang de la ieuneſſe.
Il conuient qu'vn eſtat, tant ſoit il flouriſſant,
Quand le diſcord s'y met, toſt aille periſſant :
Car les diuiſions, factions, & pratiques,
Ameinent à leur fin les grandes republiques.
Nous eſprouuons ceci. Les vns s'en ſont allés

En pays eſtranger, pauures, & deſolés :
Les autres ſont vendus, ſuiets à tout outrage,
Chargés de peſans fers, & d'indigne ſeruage.
De ce malheur commun chaſcun ſouffre ſa part :
Contre luy ne nous ſert muraille ni rempart.
On a beau s'enfermer dans quelque maiſon forte :
Il eſt pluſtoſt entré qu'on n'a fermé la porte.
En chambre, au cabinet, où tu ſeras caché,
Soudain te trouuera la peine du peché.
Solon te parle ainſi, à fin qu'il t'aduertiſſe,
O peuple Athenien, de fuyr l'iniuſtice,
Mere de tant de maus. Si tu veus proſperer,
Les lois & la iuſtice il te faut reuerer.
Ceſte ſaincte deeſſe au meſchant faict la guerre :
Le cherche, & le pourſuit, l'empriſonne & l'enferre.
Fauoriſe le bon, comme ſon enfant cher :
Sçait amollir le dur, & le trop retrancher.
L'iniure elle repouſſe, & du mal qui commence,
Pour le garder de croiſtre, eſtouffe la ſemence.
Les iugements tortus elle ſçait redreſſer :
Auſſi des orgueilleus l'inſolence abaiſſer.
Noiſes, ſeditions, tumultes, & vacarmes,
Par elle ſont contraints de mettre bas les armes.
Seule elle maintient tout; & enſeigne comment
On se doit gouuerner pour viure ſagement.

SAVVEGARDE

Pour la maiſon de Baignolet, contre les Reiſtres.

Empiſtolés au viſage noirci,
Diables du Rhin, n'approchés point d'ici.

C'eſt le ſeiour des filles de Memoire.
Ie vous coniure en liſant le grimoire,
De par Bacchus, dont ſuiués les guidons.
Qu'alliés ailleurs combatre les pardons.
Volés ailleurs, meſſieurs les heretiques :
Ici n'y a ni chappes ni reliques,
Les oiſeaus peints vous diſent en leurs chants,
Retirés vous, ne touchés à ces champs :
A Mars n'eſt point ceſte terre ſacree,
Ains à Phœbus, qui ſouuent s'y recree,
N'y gaſtés rien : & ne vous y ioüés :
Tous vos cheuaus deuiendroient encloüés.
Vos chariots, ſans aiſſeüils & ſans roües,
Demeureroient verſés parmi les boües.
Encore vn coup, ſans eſpoir de retour,
Vous trouueriés le Roi à Montcontour :
Où maudiriés voſtre folle entrepriſe,
Raſſiegeants Metz gardé du Duc de Guyſe :
Et en fuyant, batus, & deſarmés,
Boiriés de l'eau, que ſi peu vous aimés.
Gardés vous donc d'entrer en ceſte terre :
Ainſi iamais ne vous faille la guerre :
Ainſi iamais ne laiſſiés en repos
Le porc ſallé, les verres, & les pots :
Ainſi touſiours piſſiés vous ſoubs la table :
Ainſi touſiours couchiés vous à l'eſtable.
Vaincueurs de ſoif, & vaincus de ſommeil,
Enſeuelis en vin blanc & vermeil,
Sales & nuds, veautrés dedans quelque auge :
Comme vn ſanglier qui ſe ſoüille en ſa bauge.
Brief, tous ſouhaits vous puiſſent aduenir,
Fors ſeulement d'en France reuenir ;
Qui n'a beſoin, o Eſtourneaus eſtranges,
De voſtre main à faire ſes vendanges.

Traduction de quelques vers du ſixieſme de l'Æneide de Virgile :

. Excudent alij ſpirantia mollius æra : &c.

D'autres auront deſur toi l'auantage,
Ce croi-ie bien, à tailler vne image.
Quand ils iront marbre ou cuiure grauant,
L'œuure acheué, il ſemblera viuant.
D'autres auront vne meilleure langue
Pour vn barreau, ou pour faire harangue :
D'autres encor deſcriront beaucoup mieus
Les monuements des aſtres & des cieus :
Mais toi, mon ſang, tu dois ailleurs entendre :
Voicy les arts qu'il te conuient apprendre :
C'eſt commander à toutes nations :
Leur donner paix, & les conditions :
Te monſtrer douls, moderant ta puiſſance,
Enuers celui qui rend obeïſſance :
Combatre auſſi l'orgueil des ennemis,
Iuſques à tant qu'abaſtu l'ayes mis.

AV ROI HENRI III.

I'ai pris ces vers d'vn grand & grand poëte :
Et ie n'en ſuis qu'vn petit interprete.
Par vn eſprit ce propos fut tenu
Au ſang d'Hector, dont vous eſtes venu.
Sans chercher donc la vertu endormie
Aus vains diſcours de quelque academie,

Lisés ces vers, & vous pourrés sçauoir.
Quel est d'vn Roi la charge & le deuoir.

ELEGIE

Sur l'entree du Roi Henri III, en son Roïaume, & en sa ville de Lyon.

Qui veult voir arriuer le plus grand Roi qui viue,
Vienne soudainement, le voici qu'il arriue.
Il s'est fait le passage, & tiré des dangers,
Trauersant maints païs & peuples estrangers.
Rien n'a peu l'empescher : sa vertu s'est fait place
Par monts & par rochers, & par neige & par glace.
Le Soleil qui s'estoit loin de nous escarté
Nous remonstre auiourd'huy sa plus belle clarté.
Qu'on en face vne feste : & qu'à telle iournée
La France deformais commence son année.
Elle est venuë à chef de son plus hault desir :
Les maus qu'elle a soufferts sont changés en plaisir.
Comme vne bonne mere, estant ia sur son âge,
Dont le fils est allé en quelque long voyage,
Craint que mal luy aduienne : en parle à tous propos :
De luy songe la nuit : iamais n'a de repos :
Tant fait de vœus au ciel, & tant de fois l'appelle,
Qu'en fin de son retour elle entend la nouuelle.
Lors court le receuoir : puis l'ayant embrassé,
De pleurs laue sa face & son ennuy passé :
Tellement elle est aise, & tellement contente,
De le veoir en santé, aprés si longue attente.
En l'absence du Roy la France estoit ainsi,
Auec vn peu d'espoir, & beaucoup de souci :
Tenant les yeux tournés vers les monts de Sauoye,

Par où deuoit venir ſon confort & ſa ioye.
Mais ſi toſt que ce Roy, digne ſur tous humains
De porter, comme il fait, deus ſceptres en ſes mains,
Des monts Sauoiſiens eſt deſcendu en Breſſe,
Son eſprit raſſuré s'eſt comblé de lieſſe :
Sa pœur & ſon ſoucy, en fuite ſe ſont mis,
Et ſe ſont retirés au cœur des ennemis,
Qui aus pieds de Henry viendront poſer les armes,
L'eſmouuans à pitié par prieres & larmes.
Poſtes, courés par tout : par tout faictes ouïr
Ce retour deſiré pour le peuple eſiouïr.
Toy, o Roſne eſcumeus, qui à la Soſne lente
Meſles, pour la haſter ta courſe violente,
Puis que tu vas en mer, fais aus Nymphes ſçauoir
Que tu as veu le Roy le plus grand qu'on peut voir :
Que Lyon, eſt heureus & toute la contrée,
Où ce puiſſant Monarque a daigné faire entrée.
Et vous du Dauphiné les bourgs & les cités,
Où le Roſne conduit ſes flots precipités,
Prenés garde à vos ponts : que ſon eau roide & fort
N'abbate les piliers, & les arches n'emporte.
Car il eſt ſi ſuperbe, & ſi fort deuenu,
Pour autant que ſon Prince en ſa terre eſt venu,
Qu'à l'ouïr bouillonner, roulant en bas ſon onde,
Il deffie au combat tous les fleuues du monde.
La Seine en eſt ialouſe, & ayant entendu
Qu'il iouït de l'honneur par elle pretendu,
Trouble ſon bel azur, en gronde, & en murmure,
Se plaingnant à ſes bords tapiſſés de verdure.
Paris ſe plaint auſſi qu'il ne peut s'arracher
Hors de ſes fondements, afin de s'approcher.
S'il luy eſtoit poſſible, & luy, & ſa prouince,
Defia ſeroient allés audeuant de leur Prince.
Vien donc, auance toy ; trop tarde à qui attend :

O Roi! la fleur des Rois, dont l'empire s'estend
Depuis la mer Baltique, és plaines dominées
De l'archer Polonois, iusqu'aus monts Pyrenées.

ELEGIE

Par stances, pour vn certain seigneur.

Quand l'honneur & deuoir forcerent mon courage
A partir de ce lieu où mon cœur est logé,
Ceus qui m'accompagnoient en ce triste voyage
Furent bien estonnés de me voir si changé.
Ainsi qu'en vn desert, à trauers vne armée,
I'errois morne & pensif, & tenois les yeus bas.
Mesmes ma main guerriere à vaincre accoutumée,
Sembloit estre engourdie au milieu des combats.
Mon luth ne resonnoit que des chansons funebres :
Les iours m'estoient fascheus, plus fascheuses les nuits.
Les beaux rais du Soleil ne m'estoient que tenebres :
Mon ame alloit flotant en vne mer d'ennuis.
On feit pour m'esiouir tout ce qu'on pouuoit faire :
Mais lors ie me trouuois trop loin de mon desir
Il falloit estre en dueil, qui me vouloit complaire :
Car en dueil seulement estoit tout mon plaisir.
La musique, & le bal, le rude ieu des armes,
Les iousstes, & tournois, i'auois à contrecœur.
Pour mes feus amortir ie versois maintes larmes :
Et mes souspirs ardants donnoient air à mon cœur.
Mes plus priués amis, & dont ie n'auois cure,
En vain cherchoient remede à ce mal recelé :
A qui les medecins, & tireurs de Mercure,
Disoient qu'vn enuieus m'auoit ensorcelé.
Fiés-vous au Mercure & à la medecine :

Parlants à l'auanture ils ont dit verité :
Ce mal qui ne guerit par herbe ny racine,
M'est venu d'vn sorcier contre moy irrité.
Amour est le sorcier qui a charmé mon ame :
Par luy ie suis reduit à l'estat que voyez.
Il m'oste le repos, il m'englace, & m'enflame,
Guidant où il luy plaist tous mes sens fouruoyés.
Caché sous la lueur d'vne beauté diuine
D'où Appelle eust tiré ses plus rares pourtraits :
De là prist sa visee encontre ma poitrine,
Que vuidant son carquois, il emplit de ses traits.
Ainsi ie vais & viens, naüré dans la pensée :
Et ne veus estre sain, ni confort receuoir :
Regretant la beauté que contraint i'ay laissée,
Pour suiure, en la laissant, vn mal-heureus deuoir.
Si est-ce que l'oubly de toute l'onde noire ;
Ostant le souuenir aus hommes & aus dieus,
Ne me fera pourtant oublier la memoire
Du bel astre iumeau qui esclaire en ses yeus.
Longtemps esloingné d'eux, il faut que ie perisse
Las, ie ne puis nier que ie l'ay merité!
Ou si vous desirés que bien tost ie guerisse,
Amis, remenés-moy en la grande cité.
Comme vn iaune souci, quand Phœbus se retire,
Languit, & ferme l'œil, iusques au nouueau iour
Ainsi ie languiray en l'amoureus martyre,
Tant que vers mon soleil ie seray de retour.

ODE

A Bacchus du iour de Caresme prenant

Quelle rage est-ce que ie sens?
Ainsi comme tout hors du sens

Ie cours, ie trepigne, & ſautele.
Qu'eſt-cecy? ie ne connoy point
Celuy dont la fureur me poingt
Si ce n'eſt l'enfant de Semele.
C'eſt toy : ie connoi ta vertu :
O Bacchus, où me traines-tu?
Dedans quels bois? dedans quels antres?
Rien ne me ſert de reſiſter,
Allon, ie me ſens aſſiſter
D'vn eſcadron de mille chantres.
Io, Euan, io Euoé?
Au ſon du cornet enroué
Ie veus faire mille gambades.
Ie veus d'vne éclatante vois
Imiter courant par les bois.
Le hurlement de tes Thyades.
Ie voi, tant ie ſuis eſtourdi,
Les eſtoilles en plein midi :
En aucun lieu ie ne ſeiourne.
Ie vas tantoſt bas, tantoſt hault,
En danger de prendre le ſault,
Car il me ſemble que tout tourne.
Si eſt-ce que ie ſuis contraint,
Tant doulcement ton nœu m'eſtraint,
Où il te plaira de te ſuiure :
Quand tu irois où le Soleil
Leue ſa teſte du ſommeil :
Sans toi, bon Dieu, ie ne puis viure.
Autre Dieu ſuiure ie ne veus
Que le Thebain aus longs cheueus,
Et le Dieu maiſtre de la lyre
De ces deux la longueur du temps
Ne fleſtrit iamais le Printemps,
Leur ieuneſſe iamais n'empire.

Ton thyrſe, ô Denis, eſt couuert
Tout autour de lierre vert,
Mais quand contre nous tu le dardes
La pointe cachee au dedans
Bleſſe les hommes imprudens
Qui ne ſe tiennent ſur leurs gardes.
Combien qu'on t'eſtime vn enfant,
Toutesfois ton char triomphant
Par Tygres & Lynces ſe meine :
Monſtrant que contre tes efforts
Des plus prudens & des plus forts
La force & la raiſon eſt vaine.
Aus vns tu te monſtres cornu,
Aus autres te fais voir tout nu,
La verité dans toi ſe cache.
Nul n'eſt ſi ſage & ſi diſcret
Qui ne deſcouure ſon ſecret
Quand tu prens plaiſir qu'on le ſçache.
N'eſt-ce pas toi, ieune mignon,
De Venus loyal compaignon,
Qui de vert pampre ton chef ornes?
Qui chaſſes tout noſtre ſouci,
Et qui peus au plus pauure auſſi
Deſſus le front planter des cornes?
Celuy que ta fureur a pris
Tient Rois & Princes à meſpris.
Se fiant en tes ſeules armes,
Tu fais que l'horreur des combats
Ne ſemble que petits esbats
Aux yeux des plus coüards gendarmes.
Si ie ne ſçay quel Cupidon
De ſon arc, & de ſon brandon,
Le Ciel, la terre, & l'enfer donte.
Puis que tu domptes d'vn amant,

Le dueil, le ſoucy, le tourment,
Ta force la ſienne ſurmonte.
C'eſt toy qui nous fais raieunir,
Qui nous oſtes le ſouuenir
De nos maus, par ta douce flamme.
C'eſt toy qui fais que les marchants
N'ont ſoing en allant par les champs
De maiſon, d'enfans, ny de femme.
Pallas, ni la blonde Cerés,
Qui changea le glan des foreſts,
De telle loüange n'eſt digne;
Que toy, deux fois né Bromien,
D'autant que l'Oliue n'eſt rien
Ni le bled auprés de ta vigne.
Priué de ta douce liqueur
Ie ne voudrois eſtre vaincueur
De tout ce que Tethys enſerre.
Il n'y a Roy ny Empereur,
Qui a ſi gaillarde fureur
Ne vouluſt eſchanger ſa terre.
Quelqu'vn peut-eſtre, me dira
Que iamais il ne ſe fira
A celuy qui ſouuent nous trompe.
Soubs plaiſir feint il nous deçoit,
Quand en ſa teſte on le reçoit
Cerueau n'eſt ſi dur qu'il ne rompe.
Quand, ioyeus, nous n'y penſons pas,
La force il deſrobe à nos pas,
Il rend la parolle incertaine.
Vous qui craingnez de varier,
Il vous faut Bacchus marier
A quelque Nymphe de fonteinc.
Si de Bacchus vous abuſés,
Iniuſtement vous accuſés

Par erreur, ſa Maieſté haulte.
Mais nul ne s'y eſt attaché
Dont il n'ait puny le peché,
La peine talonnant la faute.
Les Mariniers en mer tombés,
Qui deuinrent Dauphins courbés,
Son diuin pouuoir eſprouuerent
Et les Vierges ſœurs qui filoient
Quand ſes cornets les appelloient
Bien toſt aprés mal s'en trouuerent.
Pource qu'elles n'auoient chommé
Du dieu tant craint & renommé
Les feſtes, ſelon la couſtume,
Sur elles il fit voir ſoudain
Combien peut ſon iuſte deſdain
Les changeant en Oiſeaus ſans plume.
Euan, le mal-heureus Penthé,
De ta fureur eſpoüanté
Penſoit auoir veu d'vn œil trouble
Les noires filles de la nuict,
Autour de luy faiſants grand bruit,
Doubles Thebes, & ſoleil double.
Tu fis ce braue iniurieus,
Au lieu d'vn ſanglier furieus,
Par ſa mere, & par ſes deux tantes,
En mille pieces detrancher,
Pource qu'il vouloit empeſcher
Les ieus des Mœnades hurlantes.
Tu fis ſentir ta majeſté
Oſtant la iambe & la clairté
Au Tyran pariure de Thrace.
Monſtrant que tu peux te venger
De ceus qui veulent t'outrager
Sans veſtir armet ni cuirace.

O grand Euan, ce n'eſt pas moy
Qui te refuſe auoir pour Roy.
Nous, ſaincte bande poëtique,
Par ta verue nous eſcriuons,
Et pour ſeule enſeigne ſuiuons
Du ſainct Iach le van myſtique.
Sus, poëtes, ſuiués le tous,
Ainſi que moy : chaſcun de vous
De lierre ombrage ſa teſte.
Ce iour de Careſme prenant
Le premier ie m'en vas ſonnant
Ceſte ode en l'honneur de ſa feſte.

ODE

Contre vne table, dont vne damoiſelle fut bleſſée.

L'Arbre qui donna la matiere,
Table cauſe de ma douleur,
Pour te faire, ô table meurtriere,
Eſtoit bien l'arbre de mal-heur :
Veu que tu as par ton effort
Mis quaſi Madame à la mort.
Les Chathuants d'vn triſte augure
Sur ſes rameaus furent branchés :
A ceſte honte de nature
Furent les pendus attachez.
Et qui en ce lieu chercheroit
La Mandegloire y trouueroit.
Il fut planté d'vne furie
Pour produire beaucoup de maus :
Dedans ſa racine pourrie
Logeoient les ſerpens & crapauls.

Sur luy Iuppiter offensé
Son plus noir foudre auoit lancé.
Dessoubs luy les bestes sauuages,
Comme Lyons, Tigres, & Loups,
Venoient tousiours vomir leurs rages :
Et c'estoit là le rendés-vous
Là où les sorcieres iadis
S'assembloient tous les Samedis.
Celuy-la, ô bois detestable
Qui premier en œuure t'a mis
Pour en façonner vne table,
Auoit tué tous ses amis :
Et auoit de ses propres mains
Estranglé mille & mille humains.
Sur toy, trouble-feste & infame,
Les lapithes & mi-cheuaus,
Soupoient aus nopces d'Hippodame :
Par toy ils vindrent aus cousteaus,
Aprés auoir brisé, froissé,
Les mets du banquet renuersé.
Sur toy aussi soupa Terée
Vn peu deuant qu'il fust oiseau :
Aussi fit le frere d'Atrée,
De ses enfans le vif tombeau :
Quand le luisant pere des iours
En arriere tourna son cours.
Puisses-tu, ô table meschante,
Seruir de plancher aus pourceaus :
Puisse vne charrette passante
Te rompre en dix mille morceaus :
Puissent, pour de toy me vanger,
Les vers à iamais te manger.

ODE

Le cours des eaus en hyuer languiſſant
De glace eſtoit bridé :
Or' on le voit plus roidement gliſſant
En maint lieu desbordé.
Ia les torrents plus furieus ſe font
Au ſortir de l'hyuer :
Ia defia ſent la nege qui ſe fond
Le printemps arriuer.
Sortons, mignonne, & laiſſons la maiſon
Pour aller voir les champs :
L'oiſeau de Thrace en ſi belle ſaiſon
Recommence ſes chants.
Le ſoing meurtrier, les plaintes & les pleurs
Quitons aus enuieus :
Aſſez & trop nous aurons de mal-heurs
Si nous deuenons vieus.
Bien toſt la mort viendra ſans aduertir
Mettre ſur nous la main :
Ainſi, peut-eſtre, il nous faudra partir
Auiourd'huy ou demain.
Incontinent que ſerons arriués
En ce val tenebreus,
De toute ioye à tout iamais priués,
Nous ſerons malheureus.
Las! dirons-nous, rien ne reſte icy bas
Qu'eternel deſplaiſir,
De n'auoir point là hault pris nos esbas
En ayant le loiſir;
Veu qu'on ne peut par priere eſmouuoir
Pluton ce cruel dieu :

Et qu'aus enfers ny beauté, ny ſçauoir,
Ny richeſſes n'ont lieu.

CHANSON.

Ie ne ſçauroy plus celer
D'vn ſi grand feu la lumiere :
Non, ie ne ſçauroy bruſler
Sans vous conter ma miſere.
Que me ſert de reculer
S'il faut franchir la barriere?
On ne doit diſſimuler
Vne Amour vraye & entiere.
Mes deus yeux ont beau rouler
Des pleurs comme vne riuiere,
Ie ne puis faire eſcouler
Par là ma douleur amere.
Si pour ſon mal deceler
Eſt la peine plus legere,
Ma langue doit ſe meſler
D'en eſtre la meſſagere.
Et ſi aus dieus doit aller
Qui veut faire ſa priere,
A vous me conuient parler,
Non vous à moi la premiere.
Ie ne ſçauroy plus celer
D'vn ſi grand feu la lumiere :
Non, ie ne ſçauroy bruſler
Sans vous conter ma miſere.

ODE

Or que ce temps pluuieus
Aus plus ſains eſt ennuyeus,

Quel plaiſir eſt-ce de viure
Touſiours reſuant ſur vn liure?
Vien-le moy des mains oſter,
Car que me peut apporter
Tout ceci que i'eſtudie
Sinon quelque maladie?
Que me ſeruira Platon
Pour n'aller point chez Pluton,
Veu qu'il y ſuiuit Socrate,
Et Galien, Hippocrate?
Ny le Grec, ni le Latin,
N'ont pouuoir ſur le deſtin,
Ni les Gloſes, ni les Textes,
Soit du Code ou des Digeſtes.
Meſmes les mignons des dieus
Sont tombés en ces bas lieus,
Sans que leur muſe diuine
Ait peu fleſchir Proſerpine.
Et quoi? le noir paſſager
N'a-t-il pas voulu charger
Mon cher Ronſard, qui n'aguere
Laiſſa quaſi la lumiere?
Comme orphelin demeuré
Deſia ie l'auois pleuré
Baignant d'vn fleuue de larmes
Son tombeau baſti de carmes.
Mais les dieus ont eu pitié
De ma meilleure moitié,
Tirants ſon pied de la pouppe
Qui porte l'vmbreuſe troupe.
Puis donc qu'vn ſi grand plaiſir
Reuient mon ame ſaiſir,
Non moins eſpriſe de ioye
Que le Grec vaincueur de Troye:

Ie veus du bon-heur ioüir,
Chanter rire & m'esiouïr
Sonant la lyre doree
Compaigne de Cytheree.
Ie veus boire iusqu'à tant
Que le Soleil remontant
Du gouffre Indien sur terre
Iette ses rais dans mon verre.

CHANSON.

La Pastourelle.

Pastoureau, m'aimes-tu bien?

Le Pastoureau.

Ie t'aime, Dieu sçait combien.

La Pastourelle.

Comme quoi?

Le Pastoureau.

Comme toi,
Ma rebelle
Pastourelle.

La Pastourelle.

En rien ne m'a contenté
Ce propos trop affetté,
Pastoureau, sans moquerie
M'aimes-tu? di, ie te prie.
Comme quoi?

Le Paſtoureau.

Comme toi,
Ma rebelle
Paſtourelle.

La Paſtourelle.

Tu m'euſſes répondu mieus,
Ie t'aime comme mes yeux.

Le Paſtoureau.

Trop de haine ie leur porte :
Car ils ont ouuert la porte
Aus peines que i'ay receu,
Des lors que ie t'apperçeu :
Quand ma liberté fut priſe
De ton œil qui me maiſtriſe.

La Paſtourelle.

Comme quoi?

Le Paſtoureau.

Comme toi,
Ma rebelle
Paſtourelle.

La Paſtourelle.

Paſtoureau, parle autrement
Et me di tout rondement,
M'aimes-tu comme ta vie?

Le Paſtoureau.

Non, car elle eſt aſſeruie
A cent & cent mille ennuis,

Dont aimer ie ne la puis,
N'eſtant plus qu'vn corps ſans ame
Pour trop cherir vne dame.

La Paſtourelle.

Comme quoi?

Le Paſtoureau,

Comme toi,
Ma rebelle
Paſtourelle.

La Paſtourelle.

Laiſſe là ce Comme toi :
Di, ie t'aime comme moi.

Le Paſtoureau.

Ie ne m'aime pas moy-meſmes.

La Paſtourelle.

Di moi doncques, ſi tu m'aimes,
Comme quoi?

Le Paſtoureau.

Comme toi,
Ma rebelle
Paſtourelle.

ODE

Du premier iour de Mai.

Laiſſon le lit & le ſommeil
Ceſte iournee :

Pour nous l'Aurore au front vermeil
Eſt deſia née.
Or que le ciel eſt le plus gay
En ce gracieux mois de May
Aimon, mignonne;
Contenton noſtre ardent deſir
En ce monde n'a du plaiſir
Qui ne s'en donne.
Vien, belle, vien te pourmener
Dans ce bocage,
Entens les oiſeaus iargonner
De leur ramage.
Mais eſcoute comme ſur tous
Le Roſſignol eſt le plus dous,
Sans qu'il ſe laſſe.
Oublion tout dueil, tout ennuy
Pour nous reſiouyr comme luy:
Le temps ſe paſſe.
Ce vieillard contraire aus amans
Des aiſles porte,
Et en fuyant nos meilleurs ans
Bien loing emporte.
Quand ridée vn iour tu ſeras,
Melancholique, tu diras
Ieſtoy peu ſage,
Qui n'vſoy point de la beauté
Que ſi toſt le temps a oſté
De mon viſage.
Laiſſon ce regret & ce pleur
A la vieilleſſe;
Jeunes il faut cueillir la fleur
De la ieuneſſe.
Or que le ciel eſt le plus gay
En ce gracieus mois de May,

Aimon, mignonne;
Contenton noſtre ardent deſir :
En ce monde n'a de plaiſir
Qui ne s'en donne.

ODE.

De toute amoureuſe pourſuite
Quelque plaiſir l'on peut tirer :
Mais ce plaiſir traine à ſa ſuite
Vn penſer pour nous martyrer.
Qui a ce bien de voir ſa dame
Son œil y prent vn doux repas :
Le baiſer peut rappeller l'ame
De l'amant prochain du treſpas.
Le deuis l'eſprit reconforte,
Tant peut vn gracieus propos :
Le ſeul penſer iamais n'apporte
Aus amoureus aucun repos.
Touſiours de ſa griffe pointuë
Il me ſerre, & me pince fort :
Touſiours de mille morts me tuë,
Et ie renais aprés ma mort.
O penſer, qui ſi fort me grefues,
Et de ſouci mon ame pais :
Donne moy au moins quelques trefues,
Si tu ne veus aucunes pais.
Fils d'Amour, eſbranle tes ailes,
Va penſer, va pour moy parler
A la plus belle des plus belles,
Puiſque mon pied n'y peut aller.
Bien propre à tel meſſage faire,

Quand là tu ſeras arriué,
Di luy, fidele ſecretaire,
Tout mon ſecret le plus priué.
Ie te ſupplie en recompenſe
De ce mal dont tu me pourſuis
De faire en ſorte qu'elle penſe
A quelques vns de mes ennuis.
Remonſtre luy la peine dure,
L'angoiſſe amere, & le tourment
Qu'vn miſerable amant endure
Loing de ſon cœur ſi longuement.
Si toſt que mon viſage bleſme
Recouurera ſa gueriſon,
Di qu'aprés toi i'yrai moy-meſme
Chercher mon cueur en ſa priſon.

CHANSON.

Belle, ta beauté s'enfuit :
Cueillons enſemble le fruit
De la ieuneſſe gaillarde.
Pendant qu'en auons le temps,
Rendons nos deſirs contens :
Beauté n'eſt vn fruit de garde.
L'âge ennemi des esbas
Toſt le faict tomber à bas,
Comme vn vent la roſe ouuerte.
L'amour ſe paye en aimant :
Aimant donc pareillement
Ne crains d'eſtre deſcouuerte.
Si du bruit tu prens eſmoi,
Nul ne cele mieus que moi
Toute amoureuſe entrepriſe.

Vn ſecret chaſſeur ie ſuis,
Quand i'ay ce que ie pourſuis
Iamais ie ne corne priſe.

Zephyre conduiſant vne maſquarade de Deeſſes, parle ainſi.

Ie ſuis le vent nommé Zephyre,
Qui doucement en l'air ſouſpire :
Apres l'hyuer au mauuais temps
Ie fai retourner le printemps.
Et pour rendre la France vnie
Ie luy ameine vne Armonie.
Loing de trouble, & loing de diſcord
France à iamais viue d'accord.
La paix chaſſe l'ire cruelle,
Honorant la Reine nouuelle
Au lieu de larmes & de pleurs,
FLORE *ſur vous eſpand ſes fleurs.*
Des iardins vne Nymphe eſluë
Au nom de toutes vous ſaluë,
Reine, pour qui furent plantés
Et ſont creus ces liz argentés.
Amaſſez, liſez, Damoiſelles,
De POMONE *les pommes belles,*
Que porte l'arbre de plaiſir
Eſcrites de voſtre deſir.
Les laboureurs apres l'orage
Retournent à leur labourage,
Sans crainte d'eſtre plus troublés :
Cerés leur rapporte ſes bleds.
Reçoi la deeſſe Abondance,
Qui l'âge d'or rameine en France

Verſant toute ſorte de biens,
Sur toi, Charles, & ſur les tiens.
Voila ma ſuitte, & le preſage
De voſtre royal mariage;
Pour qui chaſſant le mauuais temps
I'ai faict renaiſtre vn beau Printemps.

MASQVARADE

de ſix prouinces portees par ſix fleuues, qui ſe viennent offrir à la nouuelle Reine.

Bourgongne portée par la Seine.

Pour vous ſeruir & rendre honneur,
Reine en qui giſt noſtre bon-heur,
Deſſus ſon onde large & forte
En ce palais Seine m'apporte.
Ce fleuue coulant doucement
Prent de moi ſon commencement
Qui ſuis Bourgongne, antique, & noble,
Riche en foreſts, & en vignoble.
Puis receuant dedans ſes eaus
Mainte Naïade & maints ruiſſeaus,
Par la Champaigne en bleds fertile
Des Troyens i'arrouſe la ville.
Et aprés qu'il a viſité
De Paris la grande cité,
Qui ſoubs vous aus autres commande,
Il baigne la terre Normande.
Lors, laſſé de tant tournoyer,

A toute bride il court noyer
Les plis azurés de son onde
En l'Ocean pere du monde.
Toutes les fleurs, & tout le fruit,
Que ce fecond fleuue produit
Sur ses bords, en grande abondance,
C'est tout pour vostre obeissance.
Prenés donc ces fruits & ces fleurs,
Et ensemble prenés nos cueurs,
Cueurs pleins de foy ferme & entiere :
Tesmoing la Reine vostre mere.
En trouble, & en tranquillité
Elle a vu la fidelité
Dont nous l'auons tousiours seruie,
N'espargnans les biens ny la vie.
Sans sa faueur nous n'eussions pas
Ausé vers vous tourner nos pas.
Receués-nous, Reine excellente,
A vos pieds elle nous presente.

Bretaigne portée par le Loire.

Ce grand dieu liquide
Qui me sert de guide
Et de coche aussi :
C'est Loire mon fleuue,
Qui bien fier se treuue
De vous voir icy.
Il coule en la terre
Du Duc qui en guerre
Est tousiours vaincueur :
Du Duc vostre frere
Qui porte du pere

Le nom & le cœur.
Ma riue Bretonne
En ſes flots reſonne
Le nom de Valois :
Puis court de Bretaigne
Vers Tethys qui baigne
Les peuples Anglois.
Receués, Princeſſe,
Toute ſa richeſſe,
Iſles, & poiſſons,
Foreſts, & montaignes,
Prez verds, & campaignes
Iaunes de moiſſons.
Son onde argentine,
Qui de Caterine
Faict ouyr le nom;
De vous, ſang d'Auguſte,
Reine ſage & iuſte,
Bruira le renom.
Sus Nymphes de Loire,
Des Reines la gloire
Qu'on chante ſans fin.
L'vne eſt d'vn Roy mere,
L'autre toſt eſpere
L'eſtre d'vn Dauphin.

Prouence portée par le Rhoſne.

Le Rhoſne qui charge ſes riues,
Abbreuuant mes champs Prouençaus,
D'orenges, Citrons, & Oliues,
Au lieu de Peupliers & de Sauls :
Vient, o Reine, à bonds & à ſauls

Vous faire vne iuſte demande,
Qu'entre vos plus humbles vaſſaus
Voſtre maieſté luy commande.
Commandé par telle Princeſſe
Il ſe dira des plus contents :
Sans craindre ni la ſechereſſe,
Ny l'hyuer glaceur des eſtangs.
Ains vn dous Zephyre en tout temps
Bordera ſes eaus de fleurettes,
Fleurettes filles du printemps
Et meſſageres d'amourettes.
Vne autre choſe qu'il ſouhaite,
C'eſt chez luy vous bien receuoir :
Si ceſte faueur lui eſt faite
Il ſe mettra en tout deuoir.
Lors connoiſtrés le grand pouuoir
De ſon onde tant renommée,
Qui voudra ſortir pour vous voir
Hors de ſa riue accouſtumée.
Son tiers ſouhait bientoſt aduienne :
C'eſt qu'au iour du Ciel ordonné
La nouuelle heureuſe luy vienne
D'vn fils que Dieu vous ait donné.
Deſia lui tarde qu'il ſoit né :
Et ſemble deſia qu'il s'auance
De luy offrir le Dauphiné,
Comme il vous offre la Prouence.

Guyenne portée par la Garonne.

Reine, ie ſuis la Guyenne,
Terre tienne,
Et bien aiſe d'eſtre à toy :

Puiſqu'vne ſi ſaincte flamme
Te faict femme
De Charles qui eſt mon Roy.
Icy m'apporte Garonne,
Qui te donne
Ses pays gras & plaiſans :
Bien que celuy perd ſa peine
Qui ſe peine
De t'enrichir de preſens.
La race illuſtre d'Auſtriche
Eſt ſi riche
Et a du Ciel ſi grand heur,
Qu'il n'y a que l'alliance
De la France
Qui puſt croiſtre ſa grandeur.
En ces deux maiſons Royales
Bien egales,
Tout honneur vient s'enfermer
Comme d'vne roide courſe
Dès ſa ſource
Toute eau ſe rend en la mer.

Poictou porté par la Vienne.

Princeſſe, qui as de la France
Chaſſé la guerre, & l'eſtranger :
Poictou te rend obeïſſance,
Tiré par toy hors du danger
Mal-heureux auant que tu vinſſes
Plus que nulle autre des prouinces.
Mainte Naïade eſpouuantée,
Qui vſoit ſes yeux à pleurer
Dans ma Vienne enſanglantée,

Ores commence à s'assurer.
Vienne mesmes te mercie
De reuoir son onde esclaircie.
Mes pastourelles esueillées,
Sur le bord de ses fraisches eaus,
Aux herbes de fleurs esmaillées
Ramenans paistre leurs troupeaus :
Chantent en chansons Poitteuines
Tes vertus & graces diuines.
Sans toy la discorde, & la rage
Entre membres d'vn mesme corps,
N'eust amolly son dur courage,
Pour viure en pais & bons accords :
Apres tant d'assaults & d'alarmes,
De meurtres, de cris, & de larmes.
Princesse, nos mauls tu alleges,
Appaisant les Cieus irrités :
Les feus, & flammes sacrileges,
Qui ont bruslé tant de cités,
S'esteignent en vne iournée
Par le feu de ton Hymenée.

Basque porté par la Dou.

Fille d'Empereur,
Qui as la sureur
De Mars enchainée;
A toy ie soubmets
Les plus hauts sommets
Du grand Pyrenée.
La Dou que tu vois,
Enroüant sa vois,
Ton nom bruit, & loüe

Iusqu'au bord marin,
Bien loing de ton Rhin,
Et de ton Danoüe.
Ce luy est grand heur,
Royale grandeur,
Que tu luy commandes.
Pour orner ton front
Ses Nymphes te font
Chappeaus & guirlandes.
L'archerot ailé,
Entre elles meslé,
Vante sa puissance;
Dont l'arc bien tendu
D'vn coup a rendu
Repos à la France.
Heureus son flambeau
Qui d'vn feu si beau
Embraze mon Prince!
Heureus l'arc aussi
Qui remet ainsi
D'accord sa prouince.
Enfant, tire encor
Tes sagettes d'or,
Et son cueur enferre.
Le peuple est en pais
Quand d'Amour les trais
Aux Roys font la guerre.

QVATRAINS

des trois Marguerites, pour reciter ſur la Lyre.

1.

Les trois Lis blancs iamais ne fleſtriront,
Fleurs par le ciel à la France donnees :
Sans ſe ternir a iamais fleuriront
De ces trois Lis trois Marguerites nees.

2.

La premiere eſt auec les Dieus,
La ſeconde dés la Sauoye
Se faict vn chemin iuſqu'aus cieus,
Et la troiſieme en prent la voye.

3.

Qui ne ſçait pas quel nom la Palme a pris :
Quelle eſt la fleur de toutes fleurs d'eſlite :
Comment s'appelle vne perle de pris :
Retienne bien le nom de Marguerite.

4.

Fille du ciel ſerein eſt l'humeur cryſtalline
Qui pour la Marguerite és coquilles deſcend :
Auſſi de ſa naiſſance encore elle ſe ſent,
Et n'eſt choſe icy bas plus celeſte & diuine.

5.

Qu'on ne mette le voile au vent
Cherchant des perles au Leuant :
Les Marguerites les plus fines
Sont Françoiſes non Leuantines.

6.

Pour Marguerites amaſſer
Ceſar fut iuſqu'en Angleterre :
Ore il ne faut la mer paſſer,
La France ſeule a ceſte pierre.

7.

De François & Henry bien grands ſont les merites :
Charles, grande eſt auſſi la gloire de ton nom :
Si peut-on dire encor, croiſſant voſtre renom,
Les ſœurs de ces trois Rois ſont les trois Marguerites.

8.

Venus ne peut bien s'atourner,
Si elle n'a ſes trois Charites :
La France ne ſe peut orner
Sans ſes trois belles Marguerites.

9.

De pays infertile, & mal plaiſant à voir,
Savoye eſt deuenuë heureuſe & belle terre.
D'où vient ce changement? ce n'eſt que pour auoir
Entre ſes grands rochers vne petite pierre.

10.

On lit ſouuent és liures vieus
Qu'on a veu trois Soleils aus Cieus.
Ceus qui ont veu trois Marguerites
Croiront ces merueilles eſcrites.

11.

La Reine de beauté, mere des Amoureaus,
Dedans vne coquille en mer nagea petite :
Vne coquille auſſi dedans les claires eaus
De l'indigne Ocean porte la Marguerite.

12.

Plier encontre bas la palme ne ſe laiſſe :
Tant eſt ſon naturel Royal & genereus.
Prenés garde à ceci, vous Princes amoureus,
Qui en voudra iouyr que point il ne l'abbaiſſe.

13.

Ceſar tant conuoita Marguerites exquiſes
Qu'il les alla chercher aus riuages Anglois :
Que n'eſtiez-vous alors, ô Perles de Valois?
Ceſar conquis par vous n'euſt les Gaules conquiſes.

14.

Maints plus ſçauans, & beaucoup mieus appris
La Marguerite aus Aſtres ont haulſee :
Et toutefois i'emporteray le pris,
Car la loüant la Palme ils m'ont laiſſée.

VERS LYRIQVES

A la loüange des deux Reines.

Quand en la ſaiſon plus ſereine
L'œil du monde, ce grand flambeau,
Le iour ſur la terre rameine,
On y voit comme en vn tableau
Les couleurs de viue peinture
Qui embelliſſent la nature.
Quant à ſon tour la pleine Lune
Iette ſes rayons argentés,
On voit ſoubs la nuit claire-brune,
Les feus qui ſont là haut plantés :
Et des cieus les voutes parees
De cent mille eſtoilles dorees.
Nous auons deux aſtres en France,
Les deux Royales Maieſtés,
Qui de Vienne & de Florence
Y ont apporté leurs clairtés :
O Reines, ces aſtres vous eſtes,
Qui de nous chaſſés les tempeſtes.
Si toſt que paroiſt voſtre face,
L'orgueil de Mars eſt abbatu :
Les beautés, & la bonne grace,
L'honneur ſe monſtre, & la vertu.
Amour qui vole entre les dames
Y darde ſes traits & ſes flames.

HYMNE

Du Sauueur Iesus, pris du Grec de sainct Clement d'Alexandrie.

A MADAME LA CHANCELIERE.

Auteur de toutes bontés :
Frein des poulains indomtés :
Aile, qui les oiseaus guide,
Sans fouruoyer par le vuide :
Vrai gouuernail des enfans tendrelets :
Soigneus berger des royaus aignelets :
Tes petits enfans assemble,
Afin qu'estans tous ensemble,
Leur bouche & cœur innocent
Ton nom aille benissant.
Chante ta gloire, ô Christ, & ta puissance,
Qui les nourris, & conduis leur enfance.
Roi des Saincts, & le Seigneur
A qui est deu tout honneur :
Fils & parole du Pere,
Que Ciel & Enfer reuere,
Ce qui se veoit, ce qui ne se peut veoir,
Te fait hommage & cede à ton pouuoir.
C'est toy, souueraine essence,
Qui depars la sapience :
Le soustien de nos trauaus :
L'allegement de nos maus.
Sans enuieillir tu es auant tout âge
Iesus Sauueur du pauure humain lignage.
Toy, di-ie, le bon berger :
Le laboureur mesnager :

Le gouuernail du nauire,
Qui çà & qui là le vire.
Tu es le frein, l'aille celeste aussi
Du sainct troupeau, sauué par ta merci.
Peschant en la mer des vices,
Des plaisirs, & des delices,
Toy des hommes le pescheur,
En tires hors le pecheur :
Comme vn poisson que l'amorce conuie
Et ceste amorce est vne heureuse vie.
Guide nous, ô sainct Berger :
Garde-nous de tout danger :
Meine par des sentes nettes
Tes aigneaus & brebiettes :
Et ces enfans vueilles tiens auoüer,
Qui ta grandeur ne cessent de loüer.
Le chemin pour au Ciel viure,
C'est, ô Christ, ta trace suiure :
Pour de Paradis iouïr,
O Christ, il te faut ouïr :
Croire en toy seul, ô parole eternelle,
Age sans fin, lumiere tousiours belle.
O fontaine de pitié,
Source de vraye amitié :
Nulle vertu sans ta grace
Ne se donne à nostre race.
L'honneste vie & durable renom,
Est propre à ceus qui celebrent ton Nom.
Le lait de la mammelle
De ta sagesse immortelle
Degoute diuinement,
Alaicte l'entendement
De nous petits, & a par la rousée
De ton esprit nostre bouche arrousée.

Nous donques, tes nourriçons,
Ta bonté nous benissons.
Nous t'offrons, ô Roy des Anges,
Ces hymnes, & ces loüanges :
Pour nous auoir dés le bers esleués
En ta doctrine, & en ton sang laués.
Peuple modeste & paisible,
Chantons le Fils inuincible :
Chantons en simplicité
Christ la mesme verité.
Tout d'vne vois, & d'vn cœur qui s'accorde,
Chantons le Dieu de Paix & de concorde.

EPITHALAME

de Monsieur d'Alincourt & de Madamoiselle de Mandelot.

Quelle vois me frappe l'ouïe,
Qui mon ame a tout esiouïe?
Où est-ce que ce peuple court?
La ville est elle forcenee?
Escoutés, on chante Hymenee :
Ce sont les nopces d'Alincourt.
Suiuons ceste troupe enioüée,
Voyons la beauté tant loüée
De ces deus nouueaus mariés :
Beauté qui n'est pas terrienne :
Le dieu Mars & la Cyprienne
Ne seroient mieus appariés.
De l'espous la vertu guerriere
N'esclate pas moindre lumiere
Qu'vn clair Soleil au temps d'Esté
L'Espouse resemble à l'aurore,

Qui ſon front de honte colore,
Où eſt peinte la chaſteté.
Ainſi voit-on vn myrte tendre
Sur vn ieune laurier s'eſtendre,
Que pres de luy on a planté.
Tel eſt l'iuoire que lon dore :
Et la roſe vermeille encore,
Iointe auec vn lis argenté.
Charles, quand tu prens Marguerite,
Digne loyer de ton merite,
Rare fleur, & perle de pris :
C'eſt proprement vne entrepriſe :
Car la belle, auant ceſte priſe,
De ſes yeus t'auoit defia pris.
Si Paris euſt veu ceſte proye,
Helene n'euſt iamais veu Troye :
Ilion fuſt en ſon entier.
Le bois dont on feit mille poupes,
Pour embarquer les Greques troupes
Ne fuſt pas ſorti du chantier.
C'eſtoit vne choſe ordonnée
Par la fatale deſtinée,
Qu'ils ſe deuoient l'vn l'autre auoir.
Le pareil a pris ſa pareille.
Que point donc on ne s'eſmerueille
Si tant de gens les viennent voir.
Les Amours, d'vne aile legere,
Y volent auecques leur mere,
Armés de fleſches & de feu.
A la ſuite de la deeſſe
Marche la gaillarde ieuneſſe,
Le plaiſir, le ris, & le ieu.
Iunon, & les trois Graces nuës :
Les neuf Muſes y ſont venuës :

Et leur frere aus cheueus dorés.
Du grand Atlas l'eſchine large
S'aperçoit bien qu'on la deſcharge,
Les cieus vuides ſont demeurés.
Au mariage d'Harmonie,
N'eſtoit ſi noble compaignie,
Dans le iardin Idalien.
De la fille du vieil Neree,
Tant ne fut la nopce honoree,
Deſſus le mont Theſſalien.
A ceſte feſte, où tout abonde,
Vient la Paix, nourrice du monde,
Diſcorde ne s'y trouue point.
La pomme d'or point on n'y iette,
Mais gardés vous de la ſagette
Du petit Dieu qui le cœur poingt.
Du berger l'eſtoille brunette,
Benigne & feconde planette,
A tiré ſon chef de la mer.
Son œil, qui d'enhault nous regarde,
Droit ſur Lyon ſes rayons darde,
Pour d'Hymen la torche allumer.
Venés, oiſeaus de bon preſage,
Ratifiés ce mariage :
Bien-heurés ce commencement.
Le vol dextre, & le chant du Cygne,
Luy ſont augure & certain ſigne
De tout aiſe & contentement.
Arriere, dueil & faſcherie :
Il faut maintenant que tout rie :
Les hommes, la terre, & le temps.
Feurier, plein de neige & de glace,
Vn iour ou deus quitte ta place
Au mois le plus gay du Printemps.

Voici le bal : qu'on face bruire
Mainte viole, & mainte lyre,
Dont Echo redouble les ſons.
Faunes, & Nymphes Lyonnoiſes,
Oyans de loin ſi douces noiſes,
Danſeront enſemble aus chanſons.
La Soſne, à l'eau dormante & coye,
S'eſueille au bruit de ceſte ioye :
Le Roſne plus fier que deuant,
Qui meſle ſon onde auec elle,
S'en va conter ceſte nouuelle
Aus Dieus de la mer de Leuant.
Deus grandes maiſons alliees,
De ce nœud chaſtement liees,
Ne ſeront qu'vne deſormais :
Où logeront deus colombelles,
Voire mignardes Tourterelles,
Qui d'amour ne changent iamais.
Comme la vigne l'orme embrace :
Comme le lierre ſe lace
Au tronc d'vn cheine, & aus rameaus :
Ainſi eſt ceſte couple eſtrainte
D'vne amitié plus ferme & ſaincte
Que n'eſt celle de deus iumeaus.
Comme és fournaiſes de Candie
La Pyralide au feu prend vie,
Et dehors elle ne veit pas.
Ainſi l'ardeur qui les enflame,
Les entretient en vne flame
Qui durera iuſqu'au treſpas.
Allés, amans, en voſtre couche,
Ioués au pair & à la couche :
Repoſés-vous en trauaillant.
Souffrés vne agreable peine

En ce trauail, où pert l'haleine
Et eſt vaincu le plus vaillant.
Au beau Verger de Cytherée,
Cueillés la fleur tant deſirée,
Dont bientoſt on voye le fruit.
Allés, & vous tenés de rire
Quand au partir vous orrés dire,
Adieu, bon ſoir, & bonne nuit.
Chaſcun de vous à ce coup penſe
De iouïr de la recompenſe
De ſon Amour, & de ſa foy :
Et vous face Hymen grace telle,
Que rendiés la race immortelle
De Mandelot & Ville-Roy.

VILLANELLE.

Qui en ſa fantaſie
Loge la ialouſie,
Bien toſt cocu ſera
Et ne s'en ſauuera.
Qu'on mette en vne cage
Ceſt oiſeau ſans plumage.
Bien toſt cocu ſera,
Et ne s'en ſauuera.
A contempler ſa mine,
Qu'vne coeffe embeguine,
Bien toſt cocu ſera,
Et ne s'en ſauuera.
Son regard ſe rapporte
Au Tor qui cornes porte,
Bien toſt cornu ſera
Et ne s'en ſauuera.

Son front, qui bien retire
A vn cornu ſatyre,
Bien toſt cornu ſera
Et ne s'en ſauuera.

Au Roy Henry III. enuers qui il fut calomnié pour quelques vers traduits du VI. de l'Æneïde de Virgile.

Ma Muſe n'eſt point ennemie
De la nouuelle Academie,
Ni ne veult deſplaire à ſon Roi.
Ie ſçai combien on doit au Prince :
Et le bec malin qui me pince
Lui porte moins d'honneur que moi.
I'ai eſcrit que c'eſt choſe vaine
Du diſcours de raiſon humaine,
Où vertu s'endort quelquefois.
Si i'ay failli, iugés-en, Sire,
Qui ſçauez mieus faire que dire,
Comme ont appris les plus grands Rois.
Mais ſi cela ſeulement pique
Quelque petit Academique,
Laiſſés aller les combatans.
Qui me vouldra liurer bataille,
Que hardiment ſa plume il taille :
Vous en aurés du paſſetemps.

Conſolation de Paſſerat deſrobé.

Paſſerat, que ne fais-tu
De neceſſité vertu?
Où eſt la philoſophie,

Qui les esprits fortifie?
Ne sois point tant esperdu.
Et bien, c'est argent perdu :
Pour comble de ton dommage,
Veus-tu perdre le courage?
Es-tu seul en ces malheurs
Ruïné par les voleurs?
Tout ce qui le cœur te ronge
Ce n'est que l'ombre d'vn songe,
Que la fortune aus humains
Depart d'inegales mains :
Puis leur oste, & le retire,
Selon qu'elle se veult rire.
Il te reste, Dieu merci,
Et ancre & papier aussi :
Il te reste quelque liure,
C'est encor moyen de viure.
Cesse de te tourmenter,
Et va des vers presenter
A Monsieur de Bell'assise.
Si ta Muse il fauorise,
Comme il a acoustumé
Tu seras tost remplumé.
Va donc, & te recommande
De par la neufuaine bande,
Le priant d'affection
Qu'il pense à ta pension.

ODE

Sur l'entrée du mesme Roy à Ferrare.

Dele, qui au plaisir du vent
Flotoit en mer auparauant,

Demeura ferme & asseurée
Quand Latone vint en ce lieu,
Et qu'on y veit maistre le dieu
Qui porte la lyre dorée.
A ceste Isle tu ressemblois,
Ferrare, alors que tu tremblois,
D'horrible secousse estonnée :
D'autant que les vents animés,
Pour estre sous toy enfermés,
T'auoient à demi ruinée.
Mais puis qu'vn Phœbus te vient voir,
Qui ne cede à l'autre en pouuoir,
Ou à la paix ou à la guerre,
Ne crain plus aucun tremblement :
Car il a tout commandement,
Et sur la mer & sur la terre.

DIALOGVE D'AMOVR,

par Qvatrains.

1.

Ie ne sçay si l'amour, dont estiés de moitié,
Demeure en son entier, & tousiours continue :
Mais quand ie sens en moy croistre ceste amitié,
Ie crains qu'en vostre endroit elle ne diminue.

2.

Comme on voit deus taureaus au labeur accouplés,
Dont l'vn est plus tardif à tirer en la plaine :
Ainsi par trop d'ardeur mes trauaus redoublés,
De sous vn mesme ioug, allegent vostre peine.

3.

Ie ſuis comme celuy qui, pour aller de nuit,
Porte vn flambeau luiſant, & à vn autre eſclaire.
Moins il a de clarté quand plus le flambeau luit,
Et à ſon compagnon la voye en eſt plus claire.

4.

Ie penſois qu'en Amour, ainſi qu'en vn camp clos,
On partiſt le Soleil, mais ſuis-ie point deceuë?
Car tant moins en auës, quand luy tournés le dos,
Tant plus il m'esblouit, & me trouble la veuë.

5.

Mon feu ne s'amortit, moindre n'eſt ma douleur,
Par vne ialouſie entre nous ſuruenuë.
Ains i'en ſuis plus eſpris d'amoureuſe chaleur,
Comme qui boit l'eau froide en fiéure continuë.

6.

Si Amour eſt oiſeau, plein de legereté,
Que fait-il en mon cœur, ſans ſortir de ſa cage?
Gardés qu'il ne ſe monſtre en moy fiarreſté,
Pour ſe monſtrer en vous de nature volage.

7.

Touſiours puiſſe entre nous telle noiſe durer.
Et touſiours entre nous s'augmente ceſte enuie.
Plus vous voudrés ſouffrir, & moi plus endurer,
Plus ſentirons tous deus les plaiſirs de la vie.

8.

Ce debat eſt teſmoin de noſtre loyauté :
Et allume en noſtre ame vne flame plus forte.
Viuons donc en amour comme en ſocieté.
Où celuy prent le plus qui le plus y apporte.

SONET.

Nymphes filles du Ciel, Rôines de ceſte prée,
De ces tertres gemeaus, & de ces ſaules verds;
Qui dancés les pieds nuds, & les flancs deſcouuers,
La nuict, ſur voſtre riue en cent lieus diaprée.
Si mon humble chanſon quelquefois vous recrée
Me plaignant de l'Amour, Tyran de l'Vniuers,
Et ſi i'ay façonné la plus part de mes vers
Pour ennoblir le cours de votre onde ſacrée.
Si i'ay vos froides eaus eſchauffé de mes pleurs,
Y reſpandant ſouuent du vin dous, & des fleurs,
Accordez ma prtere, ô Naïades diuines,
Quand ma Nymphe viendra de Paris à Hercueil,
Vueillés en ma faueur luy faire vn doux acueil,
Et luy monſtrez qu'elle eſt l'honneur des Catherines.

SONET.

Le grand Mœonien de ſa muſe diuine
N'a pu ſi haultement ſon Achille entonner
Que les Grecs anciens n'ayent ouy tonner
Auſſi hault que les ſiens les poëmes d'Erine.

Par cinq diuerſes fois la lyre de Corine
Fit rougir la Thebaine, apprîſe à mieus ſonner;
Mais l'vne & l'autre encor ne ſçauoient fredonner
De doigts plus delicats que noſtre Caterine.
Memoire ayant ouy de ta vois la douceur
Te contoit, ô Sapphon, pour la dixieſme ſœur,
T'aduoüant (ce dit-on) deſcendre de ſa race.
Ainſi Venus qui vit Catherine baler,
Chanter, pincer le luth, & ſi docte à parler,
Demanda d'où venoit ceſte quatrieſme grace.

SONET

Du mois d'Avril.

Des mutins Aquilons les eſquadrons legers
Ores ne volent plus par la carriere vuide :
Ores les dous Zephyrs, ores l'air plus liquide
Rappellent par deça les oiſeaus paſſagers.
Or l'auare marchant, oubliant les dangers
Dont naguere il ſortit, laſche à ſa nef la bride,
Hardy s'abandonnant à la campagne humide,
Pour aller s'enrichir és païs eſtrangers.
Mere des deux Amours, ô Reine Cytherée,
Puiſqu'en ceſte ſaiſon, de ton nom honorée,
Tu fais cheoir la fureur du Ciel & de la mer :
Appaiſe auſſi, Deeſſe, appaiſe la tempeſte
Que ie ſens nuict & iour forcener en ma teſte,
Pour en vn trop haut lieu trop hardiment aimer.

SONET

Sur vn Moineau.

Heureux petit Moineau, qui d'vn bec irrité
Pinces les doigts rofins de ma douce cruelle :
Pusse-ie ainsi que toy me ioüer auec elle,
Sentant en mes mal-heurs quelque felicité?
Tu voles ça & là en pleine liberté,
Et puis quand il te plaist pliant l'vne & l'autre aille,
Tu te viens reposer sur le chef de la belle,
T'empestrant au fil d'or ou ie suis enreté.
Pour estancher ta soif, repu de quelque mouche
Tu suçottes le miel de sa vermeille bouche.
Ha moineau que ie suis sur ton aise enuieus!
Quand de ton bec crochu la piquant tu la baises,
I'aimeroy mieus sentir le moindre de tes aises
Que boire du Nectar à la table des dieus.

SONET

D'vne hostesse.

Celuy qui n'a pas veu comment la mer Ægée
Heurtant contre sa riue escume en sa fureur :
Comment le foudre craque, esclatant son horreur,
Sur quelque grosse tour dont la terre est chargée :
Qui n'a pas veu comment la lyonne outragée
D'vn rugir gemissant se fend presque le cueur ;
Et ce qu'oit le chasseur à demi mort de pœur
Laissant sur l'autre bord la Tigresse enragée :
Vienne en nostre logis, il entendra souuent

Les muglements des bœufs, & l'orage des vents :
Les marteaus, & canons: le foudre & la tempeste :
Bref il orra l'enfer : & ce qu'on peut nommer
D'impetueus au ciel, en la terre, en la mer.
Nostre hostesse, Ronsard, seule a tout en sa teste.

SONET

Sur la rare beauté des femmes d'vne certaine ville.

D'où vient cela que les Cieus despités
Noyent ces champs d'vne eternelle pluye?
Veu que souuent l'air à l'entour s'essuye,
Plus dous riant aus prochaines cités?
Du sang d'Atlas les sept feus irités
Ou Orion, ou bien le porte buïe
Versent-ils point ceste eau qui nous ennuye,
Nous banissants de printemps & d'estés?
Non, Bellenger, c'est vne autre raison
Pourquoy Phœbus presque en toute saison
Iette à regret dessus Bourges ses flames.
Car (si ie puis assés bien rencontrer)
C'est qu'il desdaigne en ce lieu se monstrer
En y voyant si peu de belles dames.

SONET

A la Lune.

O bel œil de la nuict ; o la fille argentée,
Et la sœur du Soleil & la mere des mois :

O Princesse des monts, des fleuues, & des bois
Dont la triple puissance en tous lieus est vantee.
Puisque tu es, Deesse, au plus bas Ciel montée,
D'où les piteus regrets des amants tu reçois;
Di, Lune au front cornu, as tu veu quelquefois
Vne ame qui d'Amour fust si fort tourmentée?
Si doncques ma douleur vient ton cœur esmouuoir,
Tu me peus secourir; ayant en ton pouuoir
Des songes emplumez la bande charmeresse.
Choisi l'vn d'entre tous qui les maus d'vn amant
Sache mieus contrefaire, & l'enuoye en dormant
Representer ma peine à ma fiere maistresse.

SONET.

Amour qui voletoit auprés du Roy des dieus
Desroba le tonnerre à son aigle endormie,
Puis guignant icy bas la beauté de m'amie
Pour luy donner en garde il l'apporta des cieus.
Il l'auoit ia caché dans l'astre de ses yeus,
Où, sot, i'alloy chercher ma liberté rauie:
Quand vn esclair sortit, qui m'emporta la vie,
Et secha tout l'espoir de iamais auoir mieus.
Me voyant en ce point, vous demandés, Madame,
Comment mon cœur peut viure en vne telle flame,
Sans que depuis quatre ans secours luy soit donné.
Et ne sçauez-vous pas qu'Amour poison l'on nomme
Et qu'au milieu du feu la chaleur ne consomme,
Tant ardente soit-elle, vn cueur empoisonné?

SONET.

Ne me reproche plus, comme quelque grand crime,
Que i'ay trop contre Amour le courage abbatu :
Ainsi l'eut ce grand Dieu, qui auoit combatu
Les Geans accablés soubs Ætne & Inarime.
Ne fay point, ie te pri', si fort du magnanime :
Ne me blasme point tant pour loüer ta vertu,
S'il te vient assaillir, di moy, que feras-tu,
Auec tous tes bastons, & toute ton escrime?
Braue, tu ne sçaurois, tant soit peu resister
A l'effort de l'Amour, donteur de Iuppiter,
Secouru seulement de tes forces mortelles.
Tu penses (ô fuyard) des pieds faire vn boucler;
Ne sçais-tu que les vents, le tonnerre, & l'escler,
Ne sont à beaucoup prés si legers que ses ailles?

SONET.

Pour response a celuy d'Alphonse d'Elbene.

Ne cherche ton bon sens és yeus de ta maistresse,
Es leures, & au sein, qui tes os vont bruslant,
Ny en son dous parler : car l'archerot volant
Plus attize son feu quand plus on le caresse.
Pour trouuer seur remede à ce mal qui t'oppresse,
Brides si tu le peux l'Hippogriphe d'Atlant :
Ainsi deuoit iadis la vertu de Roland,
Non Astolphe en son lieu, prendre au ciel son addresse.
Qu'aten-tu dauantage? affranchi ta raison
Qui toute se consume en l'auare prison
D'vne femme sans foy, & moins belle que fine.

Pren l'anneau de Meliſſe, & prompt à deſloger
Retourne à Logiſtille, ainſi que fit Roger
Deliure du pouuoir de la ſorciere Alcine.

SONET.

En voyant voſtre enfant honoré par les dieux
De la meſme beauté, cauſe de mon martyre,
Quaſi pour m'appaiſer, ores ſe prendre à rire,
Ores me careſſer du ſerein de ſes yeus.
Sot, alors ie penſoy que ce ris gracieus
Amenderoit mon mal; toutefois il empire :
Car plus voyant l'ouurage, encor plus ie deſire
Ceſte ouuriere excellente en qui giſt tout mon mieus.
Ainſi iadis Amour, deſpouillé de ſa face,
Veſtit de ſon neueu le viſage & la grace
Pour attizer le feu qui bruſleroit Didon.
Mais belle nous changeons le ſexe & perſonnage :
Vous eſtes le Troyen; moy celle de Carthage
Que vous laiſſés en proye au feu de Cupidon.

SONET.

Reſponſe à vn autre ſonet de Deſportes qui ſe commence, Ie veux me rendre hermite.

Vous voulés eſtre hermite, hermite allés vous rendre,
Cachés vous dans les bois pour fuïr Cupidon :
Et pour monſtrer qu'en vous eſt eſtaint ſon brandon,
Habillés-vous de gris : c'eſt la couleur de cendre.
Viués de patience, herbe fort dure à prendre :
Voſtre eſpoir menſonger ſoit changé en bourdon:

Le desdain du refus à requerir pardon
D'auoir plus souhaité que ne deuiés attendre.
Mais surtout que l'Amour en ce lieu ne soit peint :
Pour guerir du chaut mal c'est vn dangereus sainct.
S'il rallume vne fois vos flames amorties,
Ne pouuant endurer ceste tentation
Vous sortirés du bois & de deuotion,
Et ietterés bientost vostre froc aus orties.

SONET.

Si la rigueur de la Parque importune
Qui tout gouuerne, a voulu m'abbaisser;
Veux-tu, mon cœur, pour cela me laisser?
Auoir des biens, c'est chose assés commune.
Pille les bords de l'indique Neptune
Qui veut sans fin des thresors amasser :
Ie ne veus point outre la mer passer:
Le Ciel me voit content de ma fortune.
Riche est celuy qui en sa pauureté
Veille sans crainte, & dort en seureté,
Faisant la Cour aus neuf sœurs immortelles :
Mais seulement qu'auecques moy tu sois,
Plus grand seray qu'vn Roy des Escossois
Que ses suiets ont faict voler sans aistes.

SONET

Contre vn Mirouër.

De quel despit est mon ame saisie
Quand ie regarde vn mirouër radieus

Iouïr du bien qui n'appartient qu'aus dieus :
Bien plus exquis que n'eſt leur ambroſie.
Ie ne ſçaurois, pour tout l'or de l'Aſie,
Plus endurer ce riual glorieus,
Sur qui Madame a ſi ſouuent les yeus
Que ie n'en bruſle au feu de ialouſie.
Qu'atten-ie donc, colere, à le caſſer?
Veu qu'elle peut d'vn mirouer ſe paſſer
Prenant mon cœur pour le mettre en ſa place.
Mieus qu'en acier ou qu'en cryſtal luyſant
Dedans mon cœur madame ira liſant
Empraint au vif tout l'honneur de ſa face.

SONET.

Si Phœbus auoit veu la dame de mon cœur
Monſtrer ſa belle taille au milieu de la preſſe
Des Nymphes de Paris, ainſi qu'vne deeſſe,
Il la viendroit baiſer pour Diane ſa ſœur.
Tout tel eſt ſon maintien, & tout tel eſt l'honneur
Que porte ſur le front la vierge chaſſereſſe :
Tout tel eſt ſon eſprit, ennemi de pareſſe,
Où le ciel garde enclos ce qu'il a de bon-heur.
Pourtant ſi de ſon teint Madame eſt claire-brune.
Claire-brune eſt auſſi la face de la Lune,
Que le vent quelquefois colore de vermeil.
Elle a pour ſon mignon le berger de Latmie :
O qu'heureus ie ſerois au gyron de m'amie
En dormant comme luy d'vn eternel ſommeil!

SONET.

Veus-tu ſçauoir, Belleau, ſi ie ſuis en ſanté :
Si ie ioue en Berry, ou bien ſi i'eſtudie :
Si quelque aigre ſoucy, & quelque maladie,
En ce pays mal-ſain ne m'a point tourmenté ?
I'ay autre-fois, gaillard, leu, eſcrit, & chanté,
(Bourges m'en ſoit teſmoing) mais ne ſçai quelle enuie
Que me portoit amour a changé ceſte vie,
A pillé ma raiſon, & mes ſens enchanté.
Si ce n'eſt doncques rien ce que la mort on nomme
Qu'vne griefue douleur qu'on voit ſentir à l'homme.
Alors que ſon eſprit ſe ſepare du corps ;
Et ſi cela m'aduint à l'heure qu'à madame
Diſant vn triſte adieu ie luy laiſſai mon ame,
Pleure ton Paſſerat qui giſt entre les morts.

SONET.

Quand le Dieu Clarien faict ſes cheuaus marcher
Sur le dos du lyon, premier honneur d'Hercule :
Nous ſouhaitons alors que ſon char qui nous bruſle
Plus eſloingné de nous ſe tourne vers l'Archer.
D'Autonne, pour la peſte, on ne veut approcher :
On voudroit en hyuer ſentir la Canicule :
De toute autre ſaiſon noſtre deſir recule
Sinon que du Printemps, fils de l'An le plus cher.
Mais en ce beau printemps, Royaume de Zephyre,
Que la terre, le Ciel, la mer porte nauire,
Rendent, chaſcun chez ſoy, leurs animaus contents :
Pourquoy ſens-ie l'Autonne ? Et qui fait que i'endure

La chaleur de l'Esté? de l'hyuer la froidure?
Et seul en l'vniuers ie ne sens le printemps?

SONET

D'vn bouquet de Violettes de Mars.

Ie me resiouissois de ce bouquet receu,
Comme d'vne faueur de ma chere maistresse:
Mais gueres n'a duré ceste mienne liesse,
Et me suis tost aprés du contraire apperceu.
Tout l'espoir que i'auois de mon bon-heur conceu
S'est changé en soucy, qu'Amour au cœur me laisse:
Plus ie voy ce bouquet, plus accroist ma tristesse:
Moy-mesmes ie me suis de mon plaisir deceu.
Croyés doncques, Amans, pour chose veritable,
Ce que l'antiquité n'a conté que pour fable,
Que Mars fut quelquefois engendré d'vne fleur:
Car depuis qu'en ma main ces fleurs de Mars ie porte,
Amour faict naistre en moy vne guerre si forte
Que ie ne sens iamais pais ni trefue en mon cueur.

SONET.

Qui de ses propres mains a estranglé son pere:
Qui a meurtry sa mere, & a tué sa sœur:
Qui comme les Titans aus Astres a faict pœur:
Et qui a faict manger ses neueus à son frere:
Qui son plus grand amy, au temps de sa misere,
A vendu pour argent, ou liuré par faueur:
Qui cruel a fiché sa dague dans le cueur
De son hoste ancien, sans ouyr sa priere:

Qui a rompu l'humaine & la diuine loy :
Qui a trahi sa foy, son pays & son Roy :
Et allumé les feus de la guerre ciuile :
Quiconque est celuy-là, s'il veut que ses pechés
Ne luy soient à la fin deuant Dieu reprochés,
Qu'il disne à Arthenay, & soupe à Angeruile.

SONET.

Le procés est vn Dieu : celuy qui le poursuit
Par sa diuinité vit heureus comme vn Ange :
Comme s'il fust sans corps, il ne boit ny ne mange :
Ne pense qu'en son Dieu ny le iour ny la nuit.
Il ne languit iamais : le sommeil ne luy nuit :
Il n'est iamais lassé, & si (miracle estrange
Il marche en contemplant, & d'actions ne change :
Toufiours comme le ciel vn mesme train il suit.
Puisque, donc, le procés si fort aus dieus ressemble,
Amassons luy, Monsieur, tous leurs honneurs ensemble
Qu'on luy bastisse vn temple, & qu'on dresse un autel.
Qu'on l'adore humblement, & qu'on luy face hommage.
Qu'on y perde du temps, qu'on souffre tout dommage :
Ie vous pri' seulement qu'il ne soit immortel.

SONET.

Si i'ay en vn seul poinct oublié mon deuoir,
O que ie suis ingrat ! mais à tort on m'accuse,
C'est l'aueugle Tyran qui aueugle ma Muse,
Et m'oste quant & quant d'escrire le pouuoir.
Esloingné de mon bien, quel blasme puis-ie auoir
De demeurer muet ? veu que l'ennuy refuse

L'entrée aus doctes eaus du cheual de Meduſe,
Où les doctes eſprits vont puiſer leur ſçauoir.
Quand la Lune s'oppoſe aus rayons de ſon frere,
On craint pour tout iamais de perdre la lumiere,
Qui ſoudain toutefois comme deuant reluit.
Moy donc dont le malheur à mon Soleil s'oppoſe,
Deſia deux ans entiers, eſpere-ie autre choſe
Qu'à ma Muſe auueuglée vne eternelle nuict?

SONET

De l'equipage d'Amour.

Selon mon iugement celuy le pris emporte
Sur tous les peintres Grecs, & les peintres Romains,
Qui voulant peindre Amour de feux arma ſes mains,
D'vn arc chargea ſon dos où des ailles il porte.
D'age il ſemble vn enfant, mais tant ſa dextre eſt forte,
Tant ſon arc eſt puiſſant, & ſes traicts inhumains,
Que ſeul il a donté les dieus & les humains,
Et qui s'attaque à luy rien que mal n'en rapporte.
Ie ſens qu'il eſt enfant, n'ayant point de raiſon :
Ie ſens auſſi le feu qui bruſle en trahiſon :
Ie ſens le fer pointu de ſes fleſches cruelles.
Le peintre toutefois faillit en vn ſeul poinct ;
Car puiſque de mon cueur il ne s'enuole point
Quel beſoing eſtoit-il de luy donner des ailles?

SONET

D'Amour ſang-ſuë, contraire au precedent.

Qui vouldra le croira : ie n'en croi plus de telles :
Amour n'eſt point enfant, veu qu'il viſe ſi droict :

Il n'eſt aueugle auſſi, veu qu'en vn meſme endroict
Il tire ſans faillir ſes ſagettes mortelles.
Encor moins eſt-ce vn Dieu : des guerres ſi cruelles
Vn Dieu ne meneroit ſans raiſon & ſans droit ;
Il ne part de mon cœur : qui peindre le vouldroit
Selon la verité, qu'il le fiſt veoir ſans aiſles.
Puis qu'il vient s'appliquer ſoi-meſme à ma douleur
Amoindriſſant ma force, effaçant ma couleur
Puiſqu'il vit de mon ſang, encor qu'il ne me tuë,
Ie ſçai que c'eſt qu'amour : puisqu'il me traitte ainſi,
Il n'eſt aueugle, enfant, oiſeau, ni Dieu auſſi :
I'oſerois aſſeurer que c'eſt vne ſang-ſuë.

SONET.

Quelle eſt ceſte influence? & de quelles planettes
Deſcend ce changement, cauſe de tant de maus?
Peut bien ſouffrir Cerés emmener les cheuaus
Du labeur à la guerre, & bruſler les charettes?
On ne voit par les champs qu'enſeignes & cornettes :
En la ville on ne voit que brebis & pourceaus :
En la ville on n'oit plus que vaches & taureaus :
On n'oit plus par les champs que tambours & trompettes.
De la ville s'en vont trafiques & marchants :
En la ville s'en vient le bonhomme des champs,
Emportant à ſon col ſa charruë inutile :
Que le ciel faict d'horreur ſur la France pleuuoir!
Delbene, en noſtre temps euſſions nous penſé voir
La ville dans les champs, & les champs dans la ville?

SONET

De quelques financiers executez.

Ceste fille d'vn œuf, la belle Tyndaride
Causa la mort certaine à tous ses amoureus :
Et aussi tous ceus-là se virent malheureus
Qui du cheual Seian gouvernerent la bride.
Le thresor renommé, mis dans le creus humide
Du sainct lac Tholosan, fut si mal-encontreus
A ceus qui pour butin le partirent entr' eus
Qu'on le peut bien nommer le thresor homicide.
Qui vouldra maintenant s'esloigner de bon-heur
Et mettre en grand hazart sa vie & son honneur,
Se face Thresorier : lors Helene il espouse :
Sur le cheual Seian il commence à monter :
Et croira pour certain, quand il fauldra conter,
Qu'il aura manié l'or sacré de Thoulouse.

SONET

D'vn aduocat nommé le Roy, qui se rendit Chartreus par despit de sa Maistresse.

Vn pauure Roy, banni de plaisir & de ioye
A par vn beau despit le siecle abandonné :
Comme vn Taureau vaincu, de rage espoinçonné,
S'enfuit loing à l'escart, & ne veut qu'on le voye.
Que t'en semble, Belleau, que veus-tu que i'en croye?
Pour vn congé (peut estre heureusement donné)
Deuoit-il deuenir moyne encapuchonné?
Raffreschit-on ainsi vne chaleur de foye?

Il viuoit amoureus en triſteſſe & ſouci :
Triſte & melancholique ores il vit auſſi :
Ce Roy changeant d'habits n'a changé de martyre.
Amour le miſt en chartre : il s'eſt rendu Chartreus.
N'entend il pas le per? n'est-ce vn fin amoureus?
Ayant perdu la chair, au poiſſon ſe retire.

SONET

Sur deux pais faictes au mois de Mars.

Eſt-ce là donc ceſte belle eſperance
Qu'en mon cerueau trop leger ie conceu,
Lorsque deux fois en cinq ans i'apperceu
L'ombre de pais ſe faire voir en France?
I'imaginois vn repos d'aſſurance
Apres avoir tant de trauaus receu :
Or voire, helas! combien i'eſtois deceu,
Car tout retourne à ſa premiere eſſence.
Le tabourin eſſourde noſtre aureille,
Noſtre œil ne voit qu'vn monde de ſoldarts :
Vne trompette en ſurſault nous eſueille,
Le feu s'allume, & court de toutes parts :
Mais ie ſuis ſot quand ie m'en eſmerueille,
Ce ſont, Belot, ce ſont des pais de Mars.

SONET.

Que fais-tu tant, Pimpont, au pays de Bretaigne?
Tu nous as ia deux mois de vain eſpoir nourris :
Prens-tu ſi grand plaiſir loing de tes fauorits,
Et pres de l'Ocean en qui l'Anglois ſe baigne?

Si ton œil ſe recree a voir ceſte campaigne,
Mere des bons cheuaus, nous n'en ſommes marris :
Mais nous ſommes ialous que tu priues Paris
De la troupe des ſœurs qui partout t'accompagne.
Mande nous pour le moins ſi les faſcheus propos,
Tels qu'on tient pardeça, troublent point ton repos,
Quand on veut diſcourir ſur nos guerres ciuiles.
Y dit-on que la guerre, ayant pillé les champs,
Pour faire le ſemblable aus bourgeois & marchants,
Sous le maſque de Pais eſt entree en nos villes?

SONET.

Ne t'eſmerueille point que ſi peu i'eſtudie
Ou ès lois des Romains ou à faire des vers :
Car tous nos beaus printemps ſont changés en hyuers;
Et plus auant on va, plus croiſt la maladie.
On a ioüé deux fois la meſme tragedie,
A la tierce on verra ſecher les lauriers verds
Du roc Parnaſſien : tout s'en va de trauers,
L'on n'imite l'accord des peuples de Candie.
Delbene, voy l'eſtat où la France on a mis
Par la rage & diſcorde entre nous allumée :
Naguere nous faiſions vne guerre d'amis,
Teſmoings en ſont les ieus de l'vne & l'autre armée :
Nous faiſons maintenant vne pais d'ennemis :
La guerre ſe deſarme, & la pais eſt armée.

SONET.

O qu'heureus ie viuray ſi ie ſuis en meſnage!
O que i'auray bon temps riant en liberté!

Ie feray d'vn hyuer, s'il me plaist vn Esté;
Qui loge chez vn hoste il ne vit qu'en seruage.
Ie discourois ainsi : mais ce braue langage
Trop & trop vainement estoit en l'air ietté :
L'vn y manque aussi tost que l'autre est acheté :
Qu'il y faut de fatras & de menu bagage?
A quoy pensoy-ie donc mesnager apprenti?
A l'humeur d'vn valet ie suis assuietti,
A conter ses Items, & à y prendre garde.
Or outre tant de frais qui me viennent troubler,
Voicy venir encor, pour du tout m'acabler,
Fortifications, & sentinelle, & garde.

SONET

De la misere de plaider & d'aimer.

Eschappé des liens, où m'auoit arresté
Si longtemps en langueur vne flame amoureuse,
Sot, alors ie pensoy que quelque estoille heureuse
M'eust remis en repos, & en ma liberté.
Ie ne suis toutefois plus doucement traité
Par vn nouueau procés, chose malencontreuse :
Et croy que de mon bien la fortune enuieuse
M'a pour vn autre Enfer ce procés suscité.
O mauls presque pareils! quiconqu' aura l'enuie
De genner son esprit, & bourreler sa vie;
De ne dormir iamais ny de nuict ny de iour :
De souffrir tout l'ennuy, & toute la misere
Qu'oncq Oreste sentit poursuiuy de Megere;
Qu'il plaide contre moy, ou qu'il face l'Amour.

—

SONET.

Ie n'ay receu de toy qu'vne faueur petite
De deux maigres baizers, chichement departis :
L'vn quand ie m'en allay, l'autre quand tu partis :
Eſt-ce là tout le bien que tel Amour merite?
Mille ſoucis cuiſans vont trainant à leur ſuite
Ces vmbres de baiſers, de tes léures ſortis ;
Et ralumants les feus deſia preſqu'amortis
Me font chercher Amour lorſque plus ie l'euite.
Par eus ſont retombés en leur vieille priſon
Ma chere liberté, mes ſens, & ma raiſon,
Sans vice auoir commis, ſi t'aimer n'eſt vn vice.
Là, cruelle, tu veus mon treſpas auancer :
Et quand ie ſeray mort, pour m'en recompenſer,
Ainſi qu'à domp Carlo me faire vn beau ſeruice.

SONET.

Dous ſont les traits, Amour, que deſſus nous tu iettes :
Dous le bras aſſure qui dedans nos cueurs tire :
Dous auſſi le venin que boire ie deſire :
Dous le ioug de Venus liant nos amourettes.
Sans cette doulce ardeur de tes flames ſecrettes
Ma vie eſt vne mort, ma ſanté vn martyre :
Toute ioye & plaiſir loing de moy ſe retire,
Quand ailleurs il te plaiſt deſcocher tes ſagettes.
Puiſque mon ame donc ſe trouue langoureuſe
Si elle eſt ſans ſouffrir vne flame amoureuſe,
Ie veus touſiours aimer ; & que deſſus ma lame
Pour vn bel epitaphe on n'engraue autre choſe

Que ces mots ſeulement : Celuy qui là repoſe,
Viuant touſiours aima, & aimant rendit l'ame.

SONET.

Ie ſçay bien qu'icy bas rien ferme ne demeure :
Qu'il y a des eſtats vn fatal changement :
Que tout aura ſa fin qui a commencement :
Et que tout ce qui naiſt il faut auſſi qu'il meure.
Ie ſçay que l'homme ſage en fortune meilleure
Craint le mal-heur futur, qu'il porte doucement:
Ie ſçay que du hault Ciel tout ſuit le mouuement
D'vne egale conſtance; & inconſtant ie pleure.
Ie veus viure & mourir en ma première foy :
Ie ne veus point changer ny de lois ny de Roy :
Nonobſtant tout cela ie ne puis voir ſans larmes
En moins de ſix eſtés le mal-heureus François,
Butin de l'eſtranger, pour la troiſieſme fois
Aiguiſer contre ſoy ſon courage & ſes armes.

SONET.

Tu ſçais entretenir les Princes, & leurs Cours,
Par vn attique miel de ta douce eloquence.
I'ay trop peu au dedans, & moins en apparence,
Pour l'aureille d'vn Roy emplir de mes diſcours.
Fortune, & ta vertu, t'appellent tous les iours
Aus charges & honneurs les plus beaus de la France :
Et ie n'ay d'y monter deſir ny eſperance,
En ce temps où la force & la rage ont leur cours.
Mais pource que ie vi ſans qu'on me ſache en vie,
Il ſemble qu'à mon heur tu portes quelque enuie,
DE MESMES, *ſi i'ay bien recueilly tes propos.*

Faiſon donc entre nous vne metamorphoſe :
Que ie ſois toy, de rien ie ſeray grande choſe ;
Et toy deuenant moy, tu ſeras en repos.

SONET.

A Madame de Roiſſy.

D'vne ſi belle fille à bon terme acouchée,
Grâce en ſoit à Lucine, & ſon vouloir puiſſant
Dites pourquoy, Madame, allés vous languiſſant
Comme de ſon Ormeau la vignette arrachée?
Seule ſans voſtre per, ſi vous eſtes faſchée
Croyés-vous pas de luy, qu'encor qu'il ſoit abſent
De ſa loyale eſpouſe, autant que vous il ſent
Par deuoir le regret dont vous eſtes touchée?
Renforcés-vous d'eſpoir : ceſſés de vous troubler :
Toſt reuiendra le iour qui vous doit raſſembler :
Mettés bas cependant ceſte plaint inutile
Sans ame eſtants tous deux, ie m'esbahi comment
Faire ſe peut qu'ayés du mal le ſentiment :
Car voſtre ame eſt aus champs, & la ſienne en la ville.

SONET.

Que Paris eſt coquin! tant plus on y demeure
Englué de plaiſir, moins on en peut vuider :
Si faut-il deſloger, va garçon, va brider :
Tire hors les cheuaus, parton à la bonne heure.
Iuppiter nous vient voir de ſa face meilleure :
Phœbus qui nous cherit s'en va l'air deſrider;
Mercure nous attend, ioyeus de nous guider :
Qu'on diſe adieu, qu'on monte, & que point on ne pleure.

Et n'eſt-ce pas grand cas qu'on ne s'en peut tenir?
Damoiſelles ceſſés, c'eſt pour toſt reuenir :
Nous ne ſerons long temps courtiſans & gendarmes:
Contrechangés ces pleurs à vn ris gracieus :
Voyés, ce bon viſage a eſclarcy les cieus.
Qui s'eſtoient ia troublés, comme eſmeus de vos larmes.

SONET.

A madamoiſelle de l'Eſpine.

Le mois qui eſt ſacré au nom du Dieu de Thrace,
De ſes premieres fleurs priuant les amoureus,
Contre ſon naturel eſtoit ſi froidureus
Qu'on penſoit que Ianuier ſe fuſt mis en ſa place.
Vous vous monſtrés aus champs ; voicy fondre la glace :
Voicy tomber des vents l'orage furieus :
Voicy luire Apollon : voicy rire les Cieus.
Mais dites-moy pourquoy ont-ils changé de face?
Seroit-ce point que Mars ſur la fin de ſon temps
Auroit conceu le feu le plus chault du printemps,
OEilladant icy bas voſtre beauté diuine?
Ou que le mois de May, craignant d'eſtre tancé
Comme trop pareſſeux, ſe ſeroit auancé
Auſſitoſt qu'il a veu aus champs flourir l'Eſpine?

SONET.

Ce ſage Tarentin, ce grand Pythagorique,
Qui ſans partir de terre aus aſtres a monté;
A connu leur puiſſance, & leur nombre a conté,
Et les flots de la mer, & le ſable Libyque.

Auec tous les ſecrets de ſa mathematique
En vn poinct toutefois ſe trouua ſurmonté ;
Quand il ne put ſçauoir des dieus la volonté
Sur ſa future mort dedans l'onde Illyrique.
Moins ſçauant philoſophe & plus docte amoureus,
I'ay preueu dés longtemps mon deſtin mal-heureus.
C'eſt que ie doy mourir & par eau & par flame.
Or eſt venu ce iour que doublement ie meurs,
Car ie bruſle en ſouſpirs, & me noye en mes pleurs,
Pour auoir trop aimé les beaus yeus d'vne dame.

SONET.

Voicy les iours deuots, où la pais adoree
Se doit chercher au temple en ieuſne & oraiſon :
Haine & inimitié, enuie & trahiſon
Maintenant ne doibt eſtre en nos cueurs demeurée.
Ore on met en oubly toute iniure endurée :
De ſoy-meſme vn chacun ſe range à la raiſon
Et neantmoins la pais faicte en ceſte ſaiſon
A eſté par deux fois de bien peu de durée.
Mais eſtoit-ce la pais? la pais euſt elle eſté
Si pleine d'inconſtance, & de legereté?
Ce n'eſtoit pas la pais, c'eſtoit Amour luy-meſme.
Quand nous penſions tenir ceſt Archerot aiſlé
Ie ne m'esbahi pas s'il s'en eſt enuolé,
Veu qu'on ne peuſt iouïr des Amours de Careſme.

SONET

Sur le meſme ſujet.

Les champs ſeront bien toſt tapiſſés de verdure :
Ia la Bize faict place à Zephyr qui la ſuit :

Le iour qui va croiſſant faict decroiſtre la nuict :
Les troupeaus hors du toict vont chercher leur paſture :
Voicy le renouueau, fils aiſné de nature ;
Le ſoleil ſe raproche, & moins blafart nous luit :
Chacun eſt plus gaillard, meſmement pour le bruit
Que la guerre s'enfuit auecques la froidure.
Toutefois pour cela ie ne puis m'eſſiouyr,
Bien que le nom de pais ſoit plaiſant à ouyr,
Quand i'oy tant diſcourir ſur ceſte pais troiſieſme.
I'ay connu ſes deux ſœurs : ie ne m'oſe aſſeurer
Eſtant faitte en ce temps qu'elle puiſſe durer :
Trop maigres ſont les pais que l'ont faict en careſme.

SONET

Sur le meſme ſujet.

Quand noſtre nef froiſſée en ce troiſieſme orage
Au fond de l'Ocean s'en alloit abiſmer,
L'Eſtoille des iumeaus qui commande à la mer
De ſon beau feu doré l'a conduite au riuage.
Ne nous embarquons plus pour faire vn tel voyage :
Ne voyons que du bord la marine eſcumer :
Heureux & ſot auſſi on doit celuy nommer
Qui a pu eſchapper par trois fois du naufrage.
C'eſt or' que le François ne ſera plus moqué
Par vne pais fourrée au viſage maſqué,
Sans voile ny ſans maſque elle ſera connuë.
I'ay de quoy le prouuer : car ſi Mars enragé
Plus rien ne trouue en France, ayant tout ſaccagé,
Il faut bien qu'il y laiſſe vne pais toute nuë.

SONET.

Rossignol Roy des bois, vous Tourtre solitaire,
Linotes, & Tarins, & vous Chardonnerets :
Gentils musiciens des champs & des forests,
Qui vous plaingnés du mal dont ie ne me puis taire.
Donnés commun secours à vn commun affaire :
Plus heureus i'en seray, plus heureus vous serés.
Ainsi les tresbuschets, les gluaus, & les rets
Des traistres oiseleurs ne vous puissent mal faire.
Ie vous pri' mes mignons, & vous coniure tous,
Si vous reconnoissés vn oiseau entre vous
Que lon appelle Amour, (c'est luy qui nous affole :)
Des ongles & du bec, dont vous estes armés,
Bourrés-le moi si bien, & si bien le plumés,
Que iamais le cruel en nos cueurs ne reuole.

SONET.

Vision des trois Marguerites.

Au milieu d'vn beau pré ie vei trois belles fleurs ;
D'vn hault nom de Princesse estoit chascune escrite ;
Soubs trois liz argentés croissoient ces fleurs d'estite,
Que l'Aurore soingneuse arrousoit de ses pleurs.
Ie vei pour les cueillir venir trois grands seigneurs,
Dont vn Roy emporta la grande Marguerite :
Vn grand Duc la moyenne ; & la fleur plus petite
Fut prise aussi d'vn Roy, pour la planter ailleurs.
Aussitost que ce pré fut priué de sa grace,
Ie luy vei de regret iaunir sa verde face :

Ie vei flestrir les liz; mal-heur pour les bergers.
Depuis que ces trois fleurs d'eus se sont departies,
Rien ne croist en ce pré que chardons & qu'orties,
Et tousiours est foulé des troupeaus estrangers.

SONET

D'vn baiser pris en pleurant.

Ma maistresse en pleurant sembloit si desolée
Qu'elle eust faict de pitié souspirer vn rocher :
Ie m'aduenturai lors de ma bouche approcher,
Pour succer de ses yeux ceste humeur emperlée.
Ce n'estoit à mon goust qu'eau de sucre gelée,
(Au moins ie le disois) pour ma soif estancher;
Mais, ô sot que i'estoy! ie n'y deuoi toucher,
Me voulant rafreschir i'ay mon ame bruslée.
Ma maistresse, à mon dam vous m'aués faict scauoir
Combien sur la nature Amour a de pouuoir,
Veu que pour mon martyre il change l'eau en flamme.
Or pleurez vostre saoul : ie ne veus plus baiser
Les yeus qui m'ont trahi pensant les appaiser;
C'est vn trop aspre feu que des pleurs d'vne femme.

SONET.

Tu resembles, Soreau, à ce harpeur de Thrace
Aprés qu'il eut perdu comme toy ses Amours;
Ne pensant qu'à sa femme il la pleuroit tousiours.
Tousiours on voit rouler des larmes sur ta face.
Les rochers & les bois alloient suiuans sa trace :
Des fleuues esbahis il arrestoit le cours,

Il faisoit souspirer les lyons & les ours;
Et rien est-il si grand que ta douleur ne face?
Quand vn serpent mordit Euridice au talon,
Le malheureus Orphé fut contraint de la suiure
Pour voir le Roy des morts, & son portier felon.
Mais de si long chemin, Soreau, tu es deliure :
Car sans partir d'icy la lyre d'Apollon
Ton espouse & toy-mesme à iamais faict reuiure.

SONET

Sur vn May.

Ce May que i'ay planté, belle pour qui i'endure,
Et qui trop m'aués faict endurer sans raison,
Quelque chose a de vous : ie fay comparaison
De vostre beauté ieune à sa belle verdure.
Le chesne est vn dur arbre, & vous estes bien dure :
Vous n'estes moins que bois sourde à mon oraison :
Le May sert de parer l'amoureuse saison :
Aussi faict le ieune âge, âge qui si peu dure.
Si tost que de ce May l'honneur sera seché,
Pour le ietter au feu il sera detranché :
Vous pouuez de cecy vostre aduenture apprendre.
Si ieune vous n'aimés, Amour, pour vous punir,
Lors que vous sentirés la vieillesse venir,
De regret & de dueil vous doibt tourner en cendre.

SONET

Sur le mesme sujet.

Heureus les corps humains qui ont changé leur estre
En racine, & en tronc, & en branches aussi,

Pour honorer Amour en ce beau mois icy :
Ce n'eſtoit pas mourir, c'eſtoit trop mieus renaiſtre.
Ie voudroy que le Ciel vn arbre m'euſt faict eſtre,
Non pour perdre eſtant May ſentiment & ſouci :
Mais afin que madame vn iour me viſt ainſi,
Ie la verrois ſouuent lié à ſa feneſtre.
Eſcoutans ce ſouhait, vous me dirés, Amis,
Quand ſec ie deuiendrois qu'au feu ie ſerois mis :
C'eſt tout vn, ie le veus, & ne crain ceſte flame :
Plus cruel eſt le feu qui me bruſle en verdeur.
O trois fois, voire ſix, heureuſe mon ardeur,
Si en me conſumant elle eſchauffoit madame!

FIN DU TOME PREMIER.

NOTES

DU TOME PREMIER.

Page 1, ligne 2. — Sully, le fameux ministre et ami de Henri IV, est trop connu pour qu'il soit nécessaire de lui consacrer une longue note. Il naquit à Rosny en 1560 et mourut à Villebon en 1641. Il est enterré à Nogent-le-Rotrou avec Marie de Cochefilet, sa seconde femme, sous un magnifique mausolée, dans une chapelle de l'église, qui a été murée pour le recevoir, et à laquelle on accède par le dehors.

Page 2, dernière ligne. — Rougevalet (Jean de), neveu de Passerat, éditeur de ses œuvres latines et françaises. Le sonnet de la page 3 est évidemment de lui.

Page 5, ligne 3. — Le roy : Henri III.

Page 6, vers 17. — Le Prince Troyen, enlevé par l'aigle de Jupiter, est Ganymède.

Page 7, vers 8. — *Cerne :* cercle.

Page 7, vers 23. — *Chiens Bauls*, appelés aussi *chiens cerfs* et *chiens muets;* race de chiens courants originaires de Barbarie ; doivent ce nom à une chienne appelée *Baude*, dont ils sont issus.

Page 7, vers 29. — Chiens célèbres, ayant appartenu à Charles IX et à Henri III.

Page 7, vers 33. — *Requerants :* acharnés à la poursuite du gibier.

Page 8, vers 2. — *Se forpayser :* s'éloigner du gîte.

Page 8, vers 13. — *Esverer :* enlever, sous la langue du chien, un petit nerf qu'on prenait pour un ver occasionnant la rage.

Page 9, vers 13. — *Forhu :* appel de cor pour rassembler les chiens.

Page 9, vers 22. — *Hurvari* ou *Hourvari :* ruse du lièvre..

Page 9, vers 24. — *Trouver* et *défaire la nuit* d'une bête : Découvrir son gîte et l'y surprendre.

Page 10, vers 1. — Le *grèle* est le son le plus haut de la trompe. Le *gros* est le son le plus bas.

Page 10, vers 30. — *Murte* ou *meurte.* Passerat écrit aussi *myrte,* comme on le fait aujourd'hui.

Page 15, vers 18. — *Faé :* ensorcelé.

Page 16, ligne 15. — Marguerite de Valois, qui épousa Henri IV, en 1572 : la reine Margot.

Page 18, vers 22. — Se *forpayse :* s'éloigne du gîte.

Page 21, ligne 7. — Adonis. Voyez les *Métamorphoses* d'Ovide, l. X.

Page 22, vers 8. — *Mangeures :* pâture des sangliers. *Boutis :* le terrain où ils ont fouillé.

Page 25, ligne 16. — Gabrielle d'Estrées, née en 1572, fille d'Antoine d'Estrées et de Françoise Babou de la Bourdaisière, amante de Henri IV, devint marquise de Monceaux, vers 1595. Le roi l'eût épousée, si elle ne fut morte, probablement empoisonnée par Zamet, à Paris, le 9 avril 1590.

Page 29, vers 26. — *Adjourner :* faire jour. *Avesprir :* faire soir. *Annuiter :* faire nuit.

Page 30, ligne 5. — Villeroy (Nicolas de Neufville, seigneur de), né en 1542, mort en 1617, épousa Made-

leine de l'Aubespine et, à la mort de son beau-père, en 1567, fut pourvu de la charge de secrétaire d'État; fut admis dans le conseil secret de Henri III, devint un des affidés de Mayenne et de la Ligue; puis se rallia à Henri IV, qui le réintégra, en 1594, dans ses fonctions de secrétaire d'État. Il exerça une grande influence dans les conseils du roi, puis de Catherine de Médicis. Sacrifié à Concini, il fut rappelé à sa mort et succomba peu de temps après.

Page 33, ligne 22. — Marisy (François de), seigneur de Machy, tenait à la famille Hennequin, alliée à Henri de Mesmes, dont la femme était une Hennequin.

Page 37, vers 14. — *Picmars :* Pivert.

Page 38, ligne 3. — Gobelin (Baltasar), arrière-petit-fils du célèbre Jehan Gobelin, teinturier à Paris, fut correcteur de la chambre des comptes, trésorier général de l'artillerie, conseiller secrétaire du roi, trésorier de l'Épargne en 1589, conseiller en 1600 et président de la chambre des comptes en 1602. Il mourut peu après. Il avait épousé, en 1571, Anne de Raconis.

Page 42, ligne 25. — Imité de Properce.

Page 49, ligne 2. — Forget (Pierre), sieur de Fresne (1544-1610), secrétaire d'État sous Henri III et sous Henri IV; rédigea l'édit de Nantes. Il aimait et protégeait les lettres.

Page 61, ligne 28. — Bellassise (N. de), trésorier de l'Épargne. Je trouve dans Le Bœuf (*Hist. du diocèse de Paris*, xv, 12), Claude Garrault, seigneur haut justicier de Bellassise ou Bienassise, qui vivait en 1580; était-ce le trésorier de l'Épargne?

Page 67, vers 33. — *Villonisé :* attrapé, filouté. On trouve Villonner dans Cotgrave. Le surnom, qui est devenu le nom propre du célèbre poète Villon, venait de là.

Page 73, vers 18. — *Pennes :* plumes. On usait beaucoup de ce rébus au XVIe siècle : un cœur entouré de plumes signifiait : *Cœur en peines.*

Page 75, ligne 11. — Pinart (Claude), seigneur de Cra-

mailles, baron de Valois, secrétaire d'État en 1570, en remplacement de Claude de l'Aubespine, dont il avait épousé la cousine germaine, fut ambassadeur en Suède sous Henri III, perdit sa charge en 1588, vit son fils le vicomte de Comblisy, condamné pour avoir rendu à Mayenne Château-Thierry, dont il était gouverneur. Pinard fit rétablir l'honneur de sa maison et remettre son fils dans ses biens. Il mourut à Cramailles en 1605.

Page 76, ligne 18. — Cette ode est un des plus déplorables spécimens de vers mesurés dont tant de poètes du XVIe siècle essayèrent sans pouvoir les acclimater dans notre langue.

Page 78, ligne 1. — L'éditeur veut dire que ces œuvres poétiques paraissaient pour la première fois en 1606.

Page 78, ligne 5. — Ce morceau fut primitivement imprimé à Paris, B. Prevost 1559, in-4, sous ce titre : *l'Adieu à Phœbus et aux Muses, avec une Rime à Bacchus,* par J. P. T. La rime à Bacchus se trouve page 131 de ce volume.

Page 84, ligne 28. — *L'Espaignol à trois corps* est l'épagneul, le chien à trois corps, ou Cerbère.

Page 91, ligne 18. — L'écrivain des *Annales* est Tacite; mais il était d'Ombrie et non de Calabre

Page 91, ligne 23. — Ovide.

Page 92, ligne 19. — D'Elbene (Alphonse), fils d'un patrice florentin, abbé de Hautecombe, en Savoie, puis de Maizières, en Bourgogne, évêque d'Alby en 1588, mort en 1608. Les d'Elbene étaient alliés des de Mesmes.

La plupart des détails de cette pièce sont empruntés au début des *Métamorphoses* d'Ovide.

Page 97, ligne 26. — Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père de Henri IV, blessé au siège de Rouen et mort des suites de sa blessure le 17 novembre 1562.

Page 97, ligne 29. — Charles de la Rochefoucault, comte de Randan, blessé mortellement, le 4 novembre 1562, au siège de Rouen.

Page 97, ligne dernière. — Saint-André (Jacques d'Albon, maréchal de Saint-André), servit sous Henri II et ses successeurs. Il fut blessé en 1562 à la bataille de Dreux et achevé par les lansquenets.

Page 98, ligne 5. — François II de Clèves, duc de Nevers, né le 31 mars 1539, mort en 1562 à la bataille de Dreux.

Page 98, ligne 8. — Montbron (Gabriel, seigneur de), quatrième fils du connétable Anne de Montmorency, tué à vingt et un ans à la bataille de Dreux.

Page 98, ligne 10. — Le duc de Guise, tué d'un coup de pistolet par Poltrot le 18 février 1563.

Page 102, ligne 19. — Voyez la note sur la page 16, ligne 15.

Page 103, ligne 16. — Voyez la note sur la page 92, ligne 19.

Page 104, ligne 21. — *Coquemare :* Cauchemar.

Page 110, ligne 27. — Achéloüs, sous la forme d'un serpent, puis d'un taureau, disputa Déjanire à Hercule. De sa corne arrachée le demi-dieu fit la corne d'abondance.

Page 111, ligne 6. — Jupiter, sous la forme d'un cygne, séduisit Léda, femme de Tyndare, qui pondit deux œufs, d'où naquirent Castor et Pollux.

Page 111, ligne 25. — Cippus, préteur romain, ayant rêvé qu'il lui poussait des cornes, consulta les augures, qui lui prédirent que, s'il rentrait à Rome, il serait roi. Il préféra l'exil à la couronne.

Page 111, ligne 29. — Thoni, nom du fou de Henri III, est pris ici comme synonyme d'insensé.

Page 113, ligne 4. — La *Mandegloire* ou *Main-de-gloire :* talisman qui donnait à son possesseur le pouvoir et la fortune. On donnait aussi ce nom à la mandragore qui avait des pouvoirs magiques.

Page 113, ligne 23. — Roissy (Henri de Mesmes, chevalier, seigneur de), fut un grand homme d'État et le

Mécène des savants et des littérateurs. A seize ans, il professait le droit à Toulouse; à vingt ans (1551), il fut conseiller à la cour des aides, puis au grand conseil et maître des requêtes. Nommé par Henri II, podestat à Sienne, il combattit avantageusement les Espagnols, négocia avec le pape et divers souverains d'Italie. Il fut ensuite conseiller d'État et chancelier de Navarre. Il avait, en 1552, épousé Jeanne Hennequin, sa cousine au troisième degré. A l'époque où cette pièce fut écrite (1569), H. de Mesmes, chargé, ainsi que le maréchal de Biron, de négocier avec les huguenots, était parti pour La Rochelle, laissant enceinte sa femme, qui accoucha en son absence de Judith de Mesmes.

Biron étant boiteux et de Mesmes possédant la terre de Malassis, la paix, conclue en 1570, fut dite *Boiteuse* et *mal-assise*.

Page 115, ligne 18. — Ilithye, fille de Junon, présidait chez les Grecs aux accouchements.

Page 117, ligne 1. — Imité de Théocrite.

Page 125, ligne 27. — Le manoir de Malassis, dont de Mesmes était seigneur, appartenait au territoire de Bagnolet. Ce fut à propos de cette maison que Passerat écrivit la pièce intitulée : *Sauvegarde,* etc.

Page 126, ligne 16. — Allusion à la bataille de Montcontour (1562).

Page 127, ligne 1. — Cette traduction et les vers qui la suivent datent de l'an 1584, où fut établie une académie au Louvre, sous la protection de Henri III, qui présidait les séances et prenait part aux discussions, roulant sur des sujets littéraires et philosophiques, souvent proposés par lui. Le roi, qui se piquait d'éloquence, fut peu flatté des vers de Passerat. Aussi le poète tenta de s'excuser en disant (page 198) :

> Ma Muſe n'eſt point ennemie
> De la nouvelle Académie, etc.

Sainte-Beuve relate le fait dans son *Tableau de la poésie française au* XVIe *siècle,* dernière édition donnée par

M. Troubat ; Paris, Lemerre, 1876, 2 vol. elzéviriens.

Page 128, ligne 4. — L'entrée de Henri III à Lyon eut lieu en 1575.

Page 130, ligne 5. — Probablement écrit pour Henri III.

Page 136, ligne 26. — Voyez la note sur la page 113, ligne 4.

Page 138, ligne 1. — Imité d'Horace.

Page 139, ligne 3. — Cette chanson est écrite sur deux rimes.

Page 147, vers 3. — *Corner prise,* terme de chasse : Annoncer par un son de trompe qu'on a forcé et pris la bête.

Page 147, vers 15. — Élisabeth d'Autriche, reine de France, femme de Charles IX.

Page 155, ligne 2. — Marguerite, reine de Navarre, Marguerite, duchesse de Savoie, et Marguerite, première femme de Henri de Navarre, la reine Margot.

Page 158, ligne 2. — Catherine de Médicis et Élisabeth d'Autriche.

Page 159, ligne 4. — Mme la chancelière : Mme de Mesmes, dont le mari était chancelier de Béarn.

Page 161, ligne 14. — Charles de Neufville, marquis d'Alincourt, seigneur de Villeroy, etc., épousa, le 26 février 1588, Marguerite de Mandelot, dame de Pacy.

Page 167, ligne 20. — Bellassise. Voyez la note sur la page 61, ligne 28.

Page 167, ligne 29. — Ces vers font supposer que Passerat fit le voyage d'Italie, pour aller au-devant de Henri III, revenant de Pologne (1574).

Page 173, ligne 8. — Les dames de Bourges mériteraient encore la réputation de laideur que leur fait le poète, si l'on en croyait les mauvaises langues. Pour ma part, je crois que toutes les Françaises sont charmantes.

Page 175, ligne 17. — Sur d'Elbene, voyez la note sur la page 92, ligne 19.

Page 176, ligne 20. — Voici le sonnet de Desportes qui se lit aux *Amours de Diane*, liv. II, s. x, avec la réponse de Passerat.

Ie me veux rendre Hermite, & faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dreſſant mon Hermitage en vn lieu deſerté,
Dont nul autre qu'Amour n'aura la cognoiſſance.

D'ennuis & de douleurs ie feray ma pitance,
Mon breuuage de pleurs : & par l'obſcurité,
Le feu qui m'ard le cœur, ſervira de clairté,
Et me conſommera pour punir mon offenſe.

Vn long habit de gris le corps me couurira,
Mon tardif repentir ſur mon front ſe lira,
Et le poignant regret, qui tenaile mon ame.

D'vn eſpoir languiſſant mon baſton ie feray,
Et touiours pour prier deuant mes yeux i'auray
La peinture d'Amour, & celle de ma Dame.

Page 179, ligne 17. — Il est question, dans ce sonnet, des signes du zodiaque. L'*archer* est le Sagittaire.

Page 181, vers 6. — Arthenay et Angerville sont deux bourgs, entre Orléans et Étampes. On y mange mieux aujourd'hui qu'au XVIe siècle.

Page 181, vers 8. — Plus haut (page 64) se trouve une longue pièce qui roule sur la même idée.

Page 184, vers 1. — La fille d'un œuf, c'est Hélène. Le cheval de Séjan portait malheur à ceux qui le montaient. L'orde Toulouse était un trésor qui causa la perte de ceux qui le trouvèrent.

Page 184, ligne 18. — Cet avocat Le Roy doit être Pierre Leroy, chanoine de Rouen, l'un des auteurs de la satire Ménippée.

Page 185, ligne 22. — Belot (Jean), Agenois, maître des requêtes de l'hôtel du roi.

Page 185, ligne 24. — Pimpont (Germain Vaillant de Gueslis, abbé de), conseiller au parlement de Paris, poète

latin, commentateur de Virgile, mourut en 1587, au moment de faire son entrée, comme évêque, à Orléans, où il était né.

Page 186, ligne 20. — D'Elbene. Voyez la note sur la page 92, ligne 18.

Page 188, ligne 15. — Don Carlos, fils de Philippe II, roi d'Espagne, accusé de conspiration contre son père, condamné par l'Inquisition et exécuté en 1568.

Page 189, ligne dernière. — De Mesmes (Henri), chevalier, seigneur de Roissy, fils aîné de J.-J. de Mesmes et de Nicole Hennequin. Voyez la note sur la page 113, ligne 23.

Page 190, ligne 5. — Jeanne Hennequin, cousine et femme de Henri de Mesmes, seigneur de Roissy. Elle venait d'accoucher de Judith de Mesmes.

Page 191, ligne 8. — La famille de Lespine ou Spina était d'origine italienne.

Page 195, ligne 22. — Ce Soreau était-il musicien ou poète? Il est inconnu sous cette dernière qualité. Je ne trouve de ce nom que Marin Soreau, médecin et astrologue normand.

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME

	Pages.
Jean Paſſerat, ſa vie & ſes œuvres	1
A meſſire Maximilian de Béthune	1
Au meſme, ſonet	3
Le chien courant	5
Le cerf d'Amour	16
Des cerfs & des amoureux, ſonet	20
Adonis	21
Le jardin d'Amour	25
Difference de Jalouſie & d'Amour	30
Metamorphoſe d'un homme en oiſeau	33
Elegie I	38
Elegie II	39
Elegie III	41
Elegie IV. D'un amant parlant à une porte	42
Elegie V. Reſponſe de la porte	44
Elegie VI	47
Elegie VII. Mort d'une linotte	48
Elegie VIII	50
Elegie IX	52
Elegie X	54
Elegie XI. Mort d'un moineau	56
Elegie XII. Un amant ſe compare à une cigalle	57
Le Freſne	59

Pages.
L'Eſperance. 61
La divinité des Procés. 65
Sonet : La femme & le procés. 71
Elegie ſur un anneau. 72
Elegie à M. Pinart. 75
Ode rythmee & meſuree. 76
Ode en vers ſaphiques. 77
Contre Phœbus & les Muſes. 78
Hymne de la Pais faicte en 1562. 92
Hymne de la Nuict 99
Elegie à Apollon pour la ſanté de Madame. . . . 102
Elegie à Alphonſe d'Elbene. 103
Elegie d'Amour coquemare. 104
Elegie ſur une dextre pour pendre à l'aureille . . . 106
Elegie. 107
La corne d'abondance 108
Elegie pour Mme de Roiffy. 113
Elegie à Lucine pour Mme de Roiffy. 115
Eclogue de Catin. 117
Elegie ſur le cocuage & la jalouſie. 120
Elegie de Solon. 123
Sauvegarde pour la maiſon de Baignolet 125
Traduction de quelques vers de l'Æneide. 127
Au Roi Henry III. 127
Elegie ſur l'entree du Roi Henry III. 128
Elegie par ſtances 130
Ode à Bacchus 131
Ode contre une table. 136
Ode : *Le cours des eaus*. 138
Chanſon : *Je ne ſçauroy plus celer*. 139
Ode : *Or que ce temps pluvieus*. 139
Chanſon : *Paſtoureau, m'aimes tu bien*. 141
Ode du premier jour de Mai 143
Ode : *De toute amoureuſe* 145
Chanſon : *Belle, ta beauté s'enfuit*. 146
Zephyre conduiſant une maſquarade 147
Maſquarade de ſix provinces 148
Quatrains des trois Marguerites. 155
Vers lyriques à la louange des deux Reines. . . . 158

Pages.
Hymne du Sauveur 159
Epithalame de M. d'Alincourt. 161
Villanelle : *Qui en ſa fantaſie* 165
Au Roy Henry III. 166
Conſolation de Paſſerat deſrobé 166
Ode ſur l'entrée de Henry III à Ferrare. 167
Dialogue d'amour. 168
Sonets (nous ne mentionnons que ceux qui portent des titres).
Sonet du mois d'avril. 171
Sur un moineau 172
D'une Hoſteſſe 172
Sur la rare beauté des femmes. 173
A la Lune. 173
Reſponſe au ſonnet d'Alphonſe d'Elbene. 175
A Deſportes. 176
Contre un mirouër. 177
D'un bouquet de violettes. 180
De l'equipage d'Amour. 182
D'Amour ſang-ſuë. 182
De quelques financiers executez 184
D'un advocat nommé Le Roy. 184
Sur deux pais faictes au mois de mars. 185
De la miſere de plaider & d'aimer. 187
A Mme de Roiſſy. 190
A Mlle de l'Eſpine. 191
Viſion des trois Marguerites. 194
D'un baiſer pris en pleurant. 195
Sur un May. 196
Notes du tome premier. 199

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN

ANCIENNE MAISON J. CLAYE

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

LIBRAIRIE A. LEMERRE, 27-31, PASSAGE CHOISEUL

BIBLIOTHÈQUE D'UN CURIEUX

Volumes in-12 écu, imprimés sur papier de Hollande.
Chaque volume : 5 fr. ou 7 fr. 50.

Les Contes de POGGE, traduits par M. RISTELHUBER. 1 volume (*épuisé*).

FERRY JULYOT. *Les Élégies de la belle fille lamentant sa virginité perdue*, avec introduction et notes par E. COURBET. 1 vol. (*épuisé*).

Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées, recueillies et publiées par le BIBLIOPHILE JACOB. 1 vol (*épuisé*).

*Les Gayetez d'*OLIVIER DE MAGNY, avec préface par E. COURBET. 1 vol. (*épuisé*).

*Les Contes et Facéties d'*ARLOTTO, avec introduction & notes par M. RISTELHUBER. 1 vol (*épuisé*).

Le Cymbalum mundi par BONAVENTURE DES PÉRIERS, avec notice et notes par F. FRANK. 1 vol. (*épuisé*).

L'Élite des Contes du SIEUR D'OUVILLE, avec une notice et des notes par M. RISTELHUBER. 1 vol. (*épuisé*).

Les Vaux de Vire de JEAN LE HOUX, publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe du poète avec une introduction & des notes, par ARMAND GASTÉ. 1 vol. (*épuisé*).

Les Serées de GUILLAUME BOUCHET, avec notice et index par ROYBET. 5 vol.; chaque volume. 7 50

Les quatre premiers volumes sont en vente.

Les Dialogues de TAHUREAU, avec notice & index, par F. CONSCIENCE. 1 vol. (*épuisé*).

Les Quatrains de PIBRAC, avec notice et notes, par J. CLARETIE et E. COURBET. 1 vol. (*épuisé*).

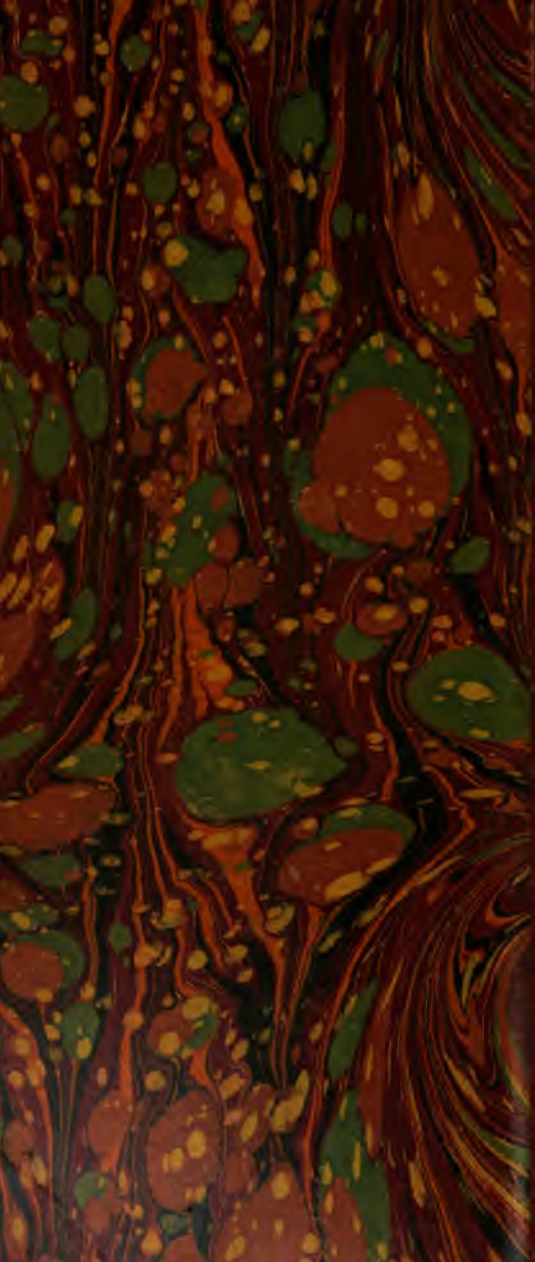
*Les Soupirs d'*OLIVIER DE MAGNY, texte original avec notes, par E. COURBET. 1 vol. (*épuisé*).

*Les Odes d'*OLIVIER DE MAGNY. 2 vol. . . . . 10 »

*Les Amours d'*OLIVIER DE MAGNY, avec notes, par E. COURBET. 1 vol. . . . . 5 »

Les Comptes du monde aduenturex, avec des notes, par FÉLIX FRANK. 2 vol.; chaque volume. 7 50

*Les Nouveaux Satyres d'*ANGOT L'EPERONNIÈRE, avec une notice et des notes, par M. PROSPER BLANCHEMAIN. 1 vol. 7 50

La Satyre Ménippée, avec une notice et des notes, par ÉDOUARD TRICOTEL. 2 vol.; chaque volume . . . 7 50

Paris. — Impr. A. QUANTIN et Cie, 7, rue Saint-Benoît.